Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete57volt

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

uOttawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2070
1785a
v.57

ROMANS.

L'INGENU,

HISTOIRE VERITABLE,

Tirée des manuſcrits du père Queſnel.

L'INGENU.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne et mademoiſelle ſa ſœur rencontrèrent un huron.

Un jour St *Dunſtan*, irlandais de nation et ſaint de profeſſion, partit d'Irlande ſur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, et arriva par cette voiture à la baie de Saint-Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à ſa montagne, qui lui fit de profondes révérences, et s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunſtan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, et lui donna le nom de *prieuré de la Montagne*, qu'il porte encore, comme un chacun ſait.

En l'année 1689, le 15 juillet au ſoir, l'abbé de *Kerkabon*, prieur de Notre-Dame de la Montagne, ſe promenait ſur le bord de la mer avec mademoiſelle de *Kerkabon*, ſa ſœur, pour prendre le frais. Le prieur, déjà un peu ſur l'âge, était un très-bon eccléſiaſtique,

aimé de ſes voiſins, après l'avoir été autrefois de ſes voiſines. Ce qui lui avait donné ſurtout une grande conſidération, c'eſt qu'il était le ſeul bénéficier du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans ſon lit quand il avait ſoupé avec ſes confrères. Il ſavait aſſez honnêtement de théologie; et quand il était las de lire St *Auguſtin*, il s'amuſait avec *Rabelais;* auſſi tout le monde diſait du bien de lui.

Mademoiſelle de *Kerkabon*, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conſervait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans; ſon caractère était bon et ſenſible; elle aimait le plaiſir et était dévote.

Le prieur diſait à ſa ſœur en regardant la mer: Hélas! c'eſt ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-ſœur madame de *Kerkabon*, ſa femme, ſur la frégate l'Hirondelle, en 1669, pour aller ſervir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions eſpérer de le revoir encore.

Croyez-vous, diſait Mlle de *Kerkabon*, que notre belle-ſœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit? Il eſt certain que ſi elle n'avait pas été mangée, elle ſerait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie; c'était une femme charmante; et notre frère qui avait

beaucoup d'eſprit aurait fait aſſurément une grande fortune.

Comme ils s'attendriſſaient l'un et l'autre à ce ſouvenir, ils virent entrer dans la baie de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée : c'étaient des anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils ſautèrent à terre, ſans regarder monſieur le prieur ni mademoiſelle ſa ſœur, qui fut très-choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait qui s'élança d'un ſaut par-deſſus la tête de ſes compagnons, et ſe trouva vis-à-vis mademoiſelle. Il lui fit un ſigne de tête, n'étant pas dans l'uſage de faire la révérence. Sa figure et ſon ajuſtement attirèrent les regards du frère et de la ſœur. Il était nu-tête et nu-jambes, les pieds chauſſés de petites ſandales, le chef orné de longs cheveux en treſſes, un petit pourpoint qui ſerrait une taille fine et dégagée ; l'air martial et doux. Il tenait dans ſa main une petite bouteille d'eau des Barbades, et dans l'autre une eſpèce de bourſe dans laquelle était un gobelet et de très-bon biſcuit de mer. Il parlait français fort intelligiblement. Il préſenta de ſon eau des Barbades à mademoiſelle de *Kerkabon* et à monſieur ſon frère ; il en but avec eux : il

leur en fit reboire encore, et tout cela d'un air si simple et si naturel, que le frère et la sœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs services, en lui demandant qui il était et où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, et allait s'en retourner.

Monsieur le prieur, jugeant à son accent qu'il n'était pas anglais, prit la liberté de lui demander de quel pays il était. Je suis huron, lui répondit le jeune homme.

Mademoiselle de *Kerkabon*, étonnée et enchantée de voir un huron qui lui avait fait des politesses, pria le jeune homme à souper; il ne se fit pas prier deux fois, et tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte et ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux, et disait de temps en temps au prieur : Ce grand garçon-là a un teint de lis et de rose! qu'il a une belle peau pour un huron! Vous avez raison, ma sœur, disait le prieur. Elle lui fesait cent questions coup sur coup, et le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un huron au prieuré. La bonne compagnie

du canton s'empreſſa d'y venir ſouper. L'abbé de *Saint-Yves* y vint avec mademoiſelle ſa ſœur, jeune baſſe-brette, fort jolie et très-bien élevée. Le bailli, le receveur des tailles et leurs femmes furent du ſouper. On plaça l'étranger entre mademoiſelle de *Kerkabon* et mademoiſelle de *Saint-Yves*. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait et l'interrogeait à la fois; le huron ne s'en émouvait pas. Il ſemblait qu'il eût pris pour ſa deviſe celle de milord *Bolingbroke : nihil admirari*. Mais à la fin, excédé de tant de bruit, il leur dit avec aſſez de douceur : Meſſieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre ? La raiſon fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens. Il ſe fit un grand ſilence. Monſieur le bailli, qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maiſon qu'il ſe trouvât, et qui était le plus grand queſtionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied : Monſieur, comment vous nommez-vous ? On m'a toujours appelé l'*Ingénu*, reprit le huron, et on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je penſe, comme je fais tout ce que je veux.

Comment, étant né huron, avez-vous pu,

Monſieur, venir en Angleterre ? C'eſt qu'on m'y a mené ; j'ai été fait, dans un combat, priſonnier par les Anglais, après m'être bien défendu ; et les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils ſont braves et qu'ils ſont auſſi honnêtes que nous, m'ayant propoſé de me rendre à mes parens ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime paſſionnément à voir du pays.

Mais, Monſieur, dit le bailli avec ſon ton impoſant, comment avez-vous pu abandonner ainſi père et mère ? C'eſt que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, et tout le monde répétait, *ni père ni mère !* Nous lui en ſervirons, dit la maîtreſſe de la maiſon à ſon frère le prieur : que ce monſieur le huron eſt intéreſſant ! L'*Ingénu* la remercia avec une cordialité noble et fière, et lui fit comprendre qu'il n'avait beſoin de rien.

Je m'aperçois, monſieur l'*Ingénu*, dit le grave bailli, que vous parlez mieux français qu'il n'appartient à un huron. Un français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeuneſſe en Huronie, et pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enſeigna ſa langue ; j'apprends très-vîte ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos

français réfugiés que vous appelez *huguenots*, je ne ſais pourquoi ; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaiſſance de votre langue ; et dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je ſuis venu voir votre pays, parce que j'aime aſſez les Français quand ils ne font pas trop de queſtions.

L'abbé de *Saint-Yves*, malgré ce petit avertiſſement, lui demanda laquelle des trois langues lui plaiſait davantage, la hurone, l'anglaiſe ou la françaiſe ? La hurone, ſans contredit, répondit l'*Ingénu*. Eſt-il poſſible ! s'écria mademoiſelle de *Kerkabon ;* j'avais toujours cru que le français était la plus belle de toutes les langues après le bas-breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'*Ingénu* comment on diſait en huron du tabac ; et il répondait *taya :* comment on diſait manger ; et il répondait *eſſenten*. Mademoiſelle de *Kerkabon* voulut abſolument ſavoir comment on diſait faire l'amour ; il lui répondit *trovander* (*a*) ; et ſoutint, non ſans apparence de raiſon, que ces mots-là valaient bien les mots français et anglais qui leur correſpondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

Monſieur le prieur, qui avait dans ſa bibliothéque la grammaire hurone dont le révérend

(*a*) Tous ces noms ſont en effet hurons.

père *Sagar Théodat* récollet, fameux miſſionnaire, lui avait fait préſent, ſortit de table un moment pour l'aller conſulter. Il revint tout haletant de tendreſſe et de joie ; il reconnut l'*Ingénu* pour un vrai huron. On diſputa un peu ſur la multiplicité des langues, et on convint que, ſans l'aventure de la tour de Babel, toute la terre aurait parlé français.

L'interrogant bailli, qui juſque-là s'était défié un peu du perſonnage, conçut pour lui un profond reſpect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'*Ingénu* ne s'aperçut pas.

Mademoiſelle de *Saint-Yves* était fort curieuſe de ſavoir comment on feſait l'amour au pays des Hurons. En feſant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux perſonnes qui vous reſſemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mademoiſelle de *Saint-Yves* rougit et fut fort aiſe. Mademoiſelle de *Kerkabon* rougit auſſi, mais elle n'était pas ſi aiſe ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adreſsât pas à elle ; mais elle était ſi bonne perſonne, que ſon affection pour le huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda, avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtreſſes en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'*Ingénu ;* c'était mademoiſelle *Abacaba*, la bonne amie de ma chère nourrice ;

les joncs ne ſont pas plus droits, l'hermine n'eſt pas plus blanche, les moutons ſont moins doux, les aigles moins fiers, et les cerfs ne ſont pas ſi légers que l'était *Abacaba*. Elle pourſuivait un jour un lièvre dans notre voiſinage, environ à cinquante lieues de notre habitation ; un algonquin mal élevé, qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre ſon lièvre ; je le fus, j'y courus, je terraſſai l'algonquin d'un coup de maſſue, je l'amenai aux pieds de ma maîtreſſe, pieds et poings liés. Les parens d'*Abacaba* voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces ſortes de feſtins ; je lui rendis ſa liberté, j'en fis un ami. *Abacaba* fut ſi touchée de mon procédé, qu'elle me préféra à tous ſes amans. Elle m'aimerait encore ſi elle n'avait pas été mangée par un ours : j'ai puni l'ours, j'ai porté longtemps ſa peau ; mais cela ne m'a pas conſolé.

Mademoiſelle de *Saint-Yves*, à ce récit, ſentait un plaiſir ſecret d'apprendre que l'*Ingénu* n'avait eu qu'une maîtreſſe, et qu'*Abacaba* n'était plus ; mais elle ne démêlait pas la cauſe de ſon plaiſir. Tout le monde fixait les yeux ſur l'*Ingénu ;* on le louait beaucoup d'avoir empêché ſes camarades de manger un algonquin.

L'impitoyable bailli, qui ne pouvait réprimer ſa fureur de queſtionner, pouſſa enfin la curioſité juſqu'à s'informer de quelle religion

était M. le huron ; s'il avait choiſi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote ? Je ſuis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas ! s'écria la *Kerkabon*, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas ſeulement ſongé à le baptiſer. Eh, mon Dieu ! diſait mademoiſelle de *Saint-Yves* comment ſe peut-il que les Hurons ne ſoient pas catholiques ? Eſt-ce que les révérends pères jéſuites ne les ont pas tous convertis ? L'*Ingénu* l'aſſura que dans ſon pays on ne convertiſſait perſonne ; que jamais un vrai huron n'avait changé d'opinion, et que même il n'y avait point dans ſa langue de terme qui ſignifiât *inconſtance*. Ces derniers mots plurent extrêmement à mademoiſelle de *Saint-Yves*.

Nous le baptiſerons, nous le baptiſerons, diſait la *Kerkabon* à M. le prieur ; vous en aurez l'honneur, mon cher frère ; je veux abſolument être ſa marraine : M. l'abbé de *Saint-Yves* le préſentera ſur les fonts : ce ſera une cérémonie bien brillante ; il en ſera parlé dans toute la baſſe-Bretagne, et cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie ſeconda la maîtreſſe de la maiſon ; tous les convives criaient : Nous le baptiſerons. L'*Ingénu* répondit qu'en Angleterre on laiſſait vivre les gens à leur fantaiſie. Il témoigna que la propoſition ne lui plaiſait point du tout, et que

la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas-Bretons; enfin il dit qu'il partait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades, et chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'*Ingénu* dans sa chambre, mademoiselle de *Kerkabon* et son amie mademoiselle de *Saint-Yves* ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large serrure pour voir comment dormait un huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, et qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE II.

Le huron, nommé l'Ingénu, reconnu de ses parens.

L'*INGENU* selon sa coutume s'éveilla avec le soleil, au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre et en Huronie *la trompette du jour*. Il n'était pas comme la bonne compagnie, qui languit dans un lit oiseux jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, et qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues ; il avait tué trente pièces de gibier à balle ſeule, lorſqu'en rentrant il trouva monſieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne et ſa diſcrète ſœur, ſe promenant en bonnet de nuit dans leur jardin. Il leur préſenta toute ſa chaſſe, et en tirant de ſa chemiſe une eſpèce de petit taliſman qu'il portait toujours à ſon cou, il les pria de l'accepter en reconnaiſſance de leur bonne réception : c'eſt ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il ; on m'a aſſuré que je ſerais toujours heureux tant que je porterais ce petit brimborion ſur moi, et je vous le donne afin que vous ſoyez toujours heureux.

Le prieur et mademoiſelle ſourirent avec attendriſſement de la naïveté de l'*Ingénu*. Ce préſent conſiſtait en deux petits portraits aſſez mal faits, attachés enſemble avec une courroie fort graſſe.

Mademoiſelle de *Kerkabon* lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie? Non, dit l'*Ingénu*, cette rareté vient de ma nourrice ; ſon mari l'avait eue par conquête, en dépouillant quelques français du Canada qui nous avaient fait la guerre ; c'eſt tout ce que j'en ai ſu.

Le prieur regardait attentivement ces portraits ; il changea de couleur, il s'émut, ſes mains tremblèrent : Par Notre-Dame de la Montagne,

Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le capitaine et de sa femme! Mademoiselle, après les avoir considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement et d'une joie mêlée de douleur; tous deux s'attendrissaient; tous deux pleuraient; leur cœur palpitait; ils poussaient des cris; ils s'arrachaient les portraits; chacun d'eux les prenait et les rendait vingt fois en une seconde; ils dévoraient des yeux les portraits et le huron; ils lui demandaient l'un après l'autre, et tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces miniatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du capitaine; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des Hurons, et que depuis ce temps ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'*Ingénu* leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur, qui était homme de sens, remarqua que l'*Ingénu* avait un peu de barbe; il savait très-bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotonné, il est donc fils d'un homme d'Europe: mon frère et ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons, en 1669: mon neveu devait alors être à la mamelle: la nourrice hurone lui a sauvé la vie et lui a servi de

mère. Enfin, après cent queſtions et cent réponſes, le prieur et ſa ſœur conclurent que le huron était leur propre neveu. Ils l'embraſſaient en verſant des larmes; et l'*Ingénu* riait, ne pouvant s'imaginer qu'un huron fût neveu d'un prieur bas-breton.

Toute la compagnie deſcendit; M. de *Saint-Yves*, qui était grand phyſionomiſte, compara les deux portraits avec le viſage de l'*Ingénu;* il fit très-habilement remarquer qu'il avait les yeux de ſa mère, le front et le nez de feu monſieur le capitaine de *Kerkabon*, et des joues qui tenaient de l'un et de l'autre.

Mademoiſelle de *Saint-Yves*, qui n'avait jamais vu le père ni la mère, aſſura que l'*Ingénu* leur reſſemblait parfaitement. Ils admiraient tous la Providence et l'enchaînement des événemens de ce monde. Enfin on était ſi perſuadé, ſi convaincu de la naiſſance de l'*Ingénu*, qu'il conſentit lui-même à être neveu de monſieur le prieur, en diſant qu'il aimait autant l'avoir pour oncle qu'un autre.

On alla rendre grâce à DIEU dans l'égliſe de Notre-Dame de la Montagne, tandis que le huron d'un air indifférent s'amuſait à boire dans la maiſon.

Les anglais qui l'avaient amené, et qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment,

leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles et vos tantes ; je reſte ici, retournez à Plimouth ; je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus beſoin de rien au monde, puiſque je ſuis le neveu d'un prieur. Les anglais mirent à la voile, en ſe ſouciant fort peu que l'*Ingénu* eût des parens ou non en baſſe-Bretagne.

Après que l'oncle, la tante et la compagnie eurent chanté le *Te Deum ;* après que le bailli eut encore accablé l'*Ingénu* de queſtions ; après qu'on eut épuiſé tout ce que l'étonnement, la joie, la tendreſſe peuvent faire dire, le prieur de la Montagne et l'abbé de *Saint-Yves* couclurent à faire baptiſer l'*Ingénu* au plus vîte. Mais il n'en était pas d'un grand huron de vingt-deux ans, comme d'un enfant qu'on régénère ſans quil en ſache rien. Il fallait l'inſtruire, et cela paraiſſait difficile ; car l'abbé de *Saint-Yves* ſuppoſait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le ſens commun.

Le prieur fit obſerver à la compagnie que, ſi en effet M. l'*Ingénu*, ſon neveu, n'avait pas eu le bonheur de naître en baſſe-Bretagne, il n'en avait pas moins d'eſprit ; qu'on en pouvait juger par toutes ſes réponſes, et que ſurement la nature l'avait beaucoup favoriſé, tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais

lu quelque livre? Il dit qu'il avait lu *Rabelais* traduit en anglais, et quelques morceaux de *Shakeſpeare* qu'il ſavait par cœur ; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine du vaiſſeau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, et qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger ſur ces livres. Je vous avoue, dit l'*Ingénu*, que j'ai cru en deviner quelque choſe, et que je n'ai pas entendu le reſte.

L'abbé de *Saint-Yves*, à ce diſcours, fit réflexion que c'était ainſi que lui-même avait toujours lu, et que la plupart des hommes ne liſaient guère autrement. Vous avez ſans doute lu la Bible? dit-il au huron. Point du tout, monſieur l'abbé ; elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine ; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme ſont ces maudits Anglais, criait mademoiſelle *Kerkabon;* ils feront plus de cas d'une pièce de *Shakeſpeare*, d'un plumpudding et d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Auſſi n'ont-ils jamais converti perſonne en Amérique. Certainement ils ſont maudits de DIEU ; et nous leur prendrons la Jamaïque et la Virginie avant qu'il ſoit peu de temps.

Quoi qu'il en ſoit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'*Ingénu* de pied en cap. La compagnie ſe ſépara ; le

bailli alla faire ſes queſtions ailleurs. Mademoiſelle de *Saint-Yves*, en partant, ſe retourna pluſieurs fois pour regarder l'*Ingénu ;* et il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'er avait jamais fait à perſonne en ſa vie.

Le bailli, avant de prendre congé, préſenta à mademoiſelle de *Saint-Yves* un grand nigaud de fils qui ſortait du collége ; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politeſſe du huron.

CHAPITRE III.

Le huron, nommé l'Ingénu, converti.

MONSIEUR le prieur voyant qu'il était un peu ſur l'âge, et que DIEU lui envoyait un neveu pour ſa conſolation, ſe mit en tête qu'il pourrait lui réſigner ſon bénéfice, s'il réuſſiſſait à le baptiſer et à le faire entrer dans les ordres.

L'*Ingénu* avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de baſſe-Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu ſa tête ſi vigoureuſe, que quand on frappait deſſus, à peine le ſentait-il ; et quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait ; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive et plus nette, que ſon enfance n'ayant point

été chargée des inutilités et des ſottiſes qui accablent la nôtre, les choſes entraient dans ſa cervelle ſans nuage. Le prieur réſolut enfin de lui faire lire le nouveau Teſtament. L'*Ingénu* le dévora avec beaucoup de plaiſir ; mais ne ſachant ni dans quel temps ni dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la ſcène ne fût en baſſe-Bretagne ; et il jura qu'il couperait le nez et les oreilles à *Caïphe* et à *Pilate*, ſi jamais il rencontrait ces marauds-là.

Son oncle, charmé de ces bonnes diſpoſitions, le mit au fait en peu de temps ; il loua ſon zèle ; mais il lui apprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ ſeize cents quatre-vingt-dix années. L'*Ingénu* fut bientôt preſque tout le livre par cœur. Il propoſait quelquefois des difficultés qui mettaient le prieur fort en peine. Il était obligé ſouvent de conſulter l'abbé de *Saint-Yves*, qui, ne ſachant que répondre, fit venir un jéſuite bas-breton pour achever la converſion du huron.

Enfin la grâce opéra ; l'*Ingénu* promit de ſe faire chrétien ; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis ; car, diſait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un ſeul perſonnage qui ne l'ait été ; il eſt donc évident que je dois faire le ſacrifice de mon prépuce ;

le plus tôt c'eſt le mieux. Il ne délibéra point : il envoya chercher le chirurgien du village, et le pria de lui faire l'opération, comptant réjouir infiniment mademoiſelle de *Kerkabon* et toute la compagnie, quand une fois la choſe ſerait faite. Le frater, qui n'avait point encore fait cette opération, en avertit la famille qui jeta les hauts cris. La bonne *Kerkabon* trembla que ſon neveu, qui paraiſſait réſolu et expéditif, ne ſe fît lui-même l'opération très-maladroitement, et qu'il n'en réſultât de triſtes effets, auxquels les dames s'intéreſſent toujours par bonté d'ame.

Le prieur redreſſa les idées du huron ; il lui remontra que la circonciſion n'était plus de mode ; que le baptême était beaucoup plus doux et plus ſalutaire ; que la loi de grâce n'était pas comme la loi de rigueur. L'*Ingénu*, qui avait beaucoup de bon ſens et de droiture, diſputa, mais reconnut ſon erreur, ce qui eſt aſſez rare en Europe aux gens qui diſputent ; enfin il promit de ſe faire baptiſer quand on voudrait.

Il fallait auparavant ſe confeſſer ; et c'était-là le plus difficile. L'*Ingénu* avait toujours en poche le livre que ſon oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un ſeul apôtre ſe fût confeſſé, et cela le rendait très-rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant, dans

l'épître de St *Jacques le mineur*, ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : *Confeſſez vos péchés les uns aux autres*. Le huron ſe tut, et ſe confeſſa à un récollet. Quand il eut fini, il tira le récollet du confeſſionnal, et ſaiſiſſant ſon homme d'un bras vigoureux, il ſe mit à ſa place, et le fit mettre à genoux devant lui : Allons, mon ami, il eſt dit, *confeſſez-vous les uns aux autres ;* je t'ai conté mes péchés, tu ne ſortiras pas d'ici que tu ne m'ayes conté les tiens. En parlant ainſi, il appuyait ſon large genou contre la poitrine de ſon adverſe partie. Le récollet pouſſe des hurlemens qui font retentir l'égliſe. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de St *Jacques le mineur*. La joie de baptiſer un bas-breton huron et anglais était ſi grande qu'on paſſa par-deſſus ces ſingularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensèrent que la confeſſion n'était pas néceſſaire, puiſque le baptême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui, flatté comme on le peut croire de baptiſer un huron, arriva dans un pompeux équipage, ſuivi de ſon clergé. Mademoiſelle de *Saint-Yves*, en béniſſant DIEU, mit ſa plus belle robe, et fit venir une coiffeuſe de Saint-Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli accourut avec toute la contrée.

L'égliſe

L'égliſe était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le huron pour le mener aux fonts baptiſmaux, on ne le trouva point.

L'oncle et la tante le cherchèrent par-tout. On crut qu'il était à la chaſſe, ſelon ſa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois et les villages voiſins : point de nouvelles du huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On ſe ſouvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. Monſieur le prieur et ſa ſœur étaient perſuadés qu'on n'y baptiſait perſonne, et tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'évêque était confondu et prêt à s'en retourner ; le prieur et l'abbé de *Saint-Yves* ſe déſeſpéraient; le bailli interrogeait tous les paſſans avec ſa gravité ordinaire ; mademoiſelle de *Kerkabon* pleurait ; mademoiſelle de *Saint-Yves* ne pleurait pas, mais elle pouſſait de profonds ſoupirs qui ſemblaient témoigner ſon goût pour les ſacremens. Elles ſe promenaient triſtement le long des ſaules et des roſeaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorſqu'elles aperçurent au milieu de la rivière une grande figure aſſez blanche, les deux mains croiſées ſur la poitrine. Elles jetèrent un grand cri, et ſe détournèrent. Mais la curioſité l'emportant bientôt

ſur toute autre conſidération, elles ſe coulèrent doucement entre les roſeaux; et quand elles furent bien sûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agiſſait.

CHAPITRE IV.

L'Ingénu baptiſé.

Le prieur et l'abbé étant accourus, demandèrent à l'*Ingénu* ce qu'il feſait là. Eh parbleu, Meſſieurs, j'attends le baptême: il y a une heure que je ſuis dans l'eau juſqu'au cou, et il n'eſt pas honnête de me laiſſer morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le prieur, ce n'eſt pas ainſi qu'on baptiſe en baſſe-Bretagne; reprenez vos habits et venez avec nous. Mademoiſelle de *Saint-Yves*, en entendant ce diſcours, diſait tout bas à ſa compagne: Mademoiſelle, croyez-vous qu'il reprenne ſitôt ſes habits?

Le huron cependant repartit au prieur: Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, et je ſuis très-certain qu'on ne ſe baptiſe pas autrement. L'eunuque de la reine *Candace* fut baptiſé dans un ruiſſeau; je vous défie de me montrer dans le livre que vous

m'avez donné qu'on s'y ſoit jamais pris d'une autre façon. Je ne ſerai point baptiſé du tout, ou je le ſerai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les uſages avaient changé ; l'*Ingénu* était têtu, car il était breton et huron. Il revenait toujours à l'eunuque de la reine *Candace:* et quoique mademoiſelle ſa tante et mademoiſelle de *Saint-Yves*, qui l'avaient obſervé entre les ſaules, fuſſent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur diſcrétion. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui eſt beaucoup ; mais il ne gagna rien : le huron diſputa contre l'évêque.

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un ſeul homme qui n'ait pas été baptiſé dans la rivière, et je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante déſeſpérée avait remarqué que la première fois que ſon neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à mademoiſelle de *Saint-Yves* qu'à aucune autre perſonne de la compagnie, qu'il n'avait pas même ſalué monſieur l'évêque avec ce reſpect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiſelle. Elle prit le parti de s'adreſſer à elle dans ce grand embarras ; elle la pria d'interpoſer ſon crédit pour engager le huron

à ſe faire baptiſer de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que ſon neveu pût jamais être chrétien, s'il perſiſtait à vouloir être baptiſé dans l'eau courante.

Mademoiſelle de *Saint-Yves* rougit du plaiſir ſecret qu'elle ſentait d'être chargée d'une ſi importante commiſſion. Elle s'approcha modeſtement de l'*Ingénu*, et lui ſerrant la main d'une manière tout-à-fait noble : Eſt-ce que vous ne ferez rien pour moi? lui dit-elle ; et en prononçant ces mots, elle baiſſait les yeux, et les relevait avec une grâce attendriſſante. Ah! tout ce que vous voudrez, Mademoiſelle, tout ce que vous me commanderez ; baptême d'eau, baptême de feu, baptême de ſang, il n'y a rien que je vous refuſe. Mademoiſelle de *Saint-Yves* eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empreſſemens du prieur, ni les interrogations réitérées du bailli, ni les raiſonnemens même de monſieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle ſentit ſon triomphe ; mais elle n'en ſentait pas encore toute l'étendue.

Le baptême fut adminiſtré et reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément poſſibles. L'oncle et la tante cédèrent à monſieur l'abbé de *Saint-Yves* et à ſa ſœur l'honneur de tenir l'*Ingénu* ſur les fonts. Mademoiſelle de *Saint-Yves* rayonnait

de joie de ſe voir marraine. Elle ne ſavait pas à quoi ce grand titre l'aſſerviſſait ; elle accepta cet honneur ſans en connaître les fatales conſéquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût ſuivie d'un grand dîner, on ſe mit à table au ſortir du baptême. Les goguenards de baſſe-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiſer ſon vin. Monſieur le prieur diſait que le vin, ſelon *Salomon*, réjouit le cœur de l'homme. Monſieur l'évêque ajoutait que le patriarche *Juda* devait lier ſon ânon à la vigne, et tremper ſon manteau dans le ſang du raiſin, et qu'il était bien triſte qu'on n'en pût faire autant en baſſe-Bretagne, à laquelle DIEU avait dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot ſur le baptême de l'*Ingénu*, et des galanteries à la marraine. Le bailli, toujours interrogant, demandait au huron s'il ſerait fidelle à ſes promeſſes. Comment voulez-vous que je manque à mes promeſſes, répondit le huron, puiſque je les ai faites entre les mains de mademoiſelle de *Saint-Yves*.

Le huron s'échauffa ; il but beaucoup à la ſanté de ſa marraine. Si j'avais été baptiſé de votre main, dit-il, je ſens que l'eau froide qu'on m'a verſée ſur le chignon m'aurait brûlé. Le bailli trouva cela trop poëtique, ne ſachant pas combien l'allégorie eſt familière

au Canada. Mais la marraine en fût extrêmement contente.

On avait donné le nom d'*Hercule* au baptisé. L'évêque de Saint-Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler? Le jésuite, qui était fort savant, lui dit que c'était un saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jésuite de parler; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une seule nuit. Un plaisant qui se trouva là releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baissèrent les yeux, et jugèrent à la physionomie de l'*Ingénu* qu'il était digne du saint dont il portait le nom.

CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

Il faut avouer que depuis ce baptême et ce dîner, mademoiselle de *Saint-Yves* souhaita passionnément que monsieur l'évêque la fît encore participante de quelque beau sacrement avec M. *Hercule l'Ingénu*. Cependant, comme elle était bien élevée et fort modeste, elle n'osait convenir tout-à-fait avec elle-même de

ſes tendres ſentimens ; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geſte, une penſée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive et ſage.

Dès que monſieur l'évêque fut parti, l'*Ingénu* et mademoiſelle de *Saint-Yves* ſe rencontrèrent ſans avoir fait réflexion qu'ils ſe cherchaient. Ils ſe parlèrent ſans avoir imaginé ce qu'ils ſe diraient. L'*Ingénu* lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout ſon cœur, et que la belle *Abacaba*, dont il avait été fou dans ſon pays, n'approchait pas d'elle. Mademoiſelle lui répondit, avec ſa modeſtie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vîte à monſieur le prieur ſon oncle et à mademoiſelle ſa tante, et que de ſon côté elle en dirait deux mots à ſon frère l'abbé de *Saint-Yves*, et qu'elle ſe flattait d'un conſentement commun.

L'*Ingénu* lui répond qu'il n'avait beſoin du conſentement de perſonne, qu'il lui paraiſſait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire ; que quand deux parties ſont d'accord, on n'a pas beſoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne conſulte perſonne, dit-il, quand j'ai envie de déjeûner, ou de chaſſer, ou de dormir : je ſais bien qu'en amour il n'eſt pas mal d'avoir le conſentement de la perſonne à qui on en veut ;

mais, comme ce n'eſt ni de mon oncle ni de ma tante que je ſuis amoureux, ce n'eſt pas à eux que je dois m'adreſſer dans cette affaire, et ſi vous m'en croyez, vous vous paſſerez auſſi de monſieur l'abbé de *Saint-Yves*.

On peut juger que la belle bretonne employa toute la délicateſſe de ſon eſprit à réduire ſon huron aux termes de la bienſéance. Elle ſe ſâcha même, et bientôt ſe radoucit. Enfin on ne ſait comment aurait fini cette converſation, ſi, le jour baiſſant, monſieur l'abbé n'avait ramené ſa ſœur à ſon abbaye. L'*Ingénu* laiſſa coucher ſon oncle et ſa tante, qui étaient un peu fatigués de la cérémonie et de leur long dîner. Il paſſa une partie de la nuit à faire des vers en langue hurone pour ſa bien-aimée; car il faut ſavoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes.

Le lendemain ſon oncle lui parla ainſi après le déjeûner, en préſence de mademoiſelle *Kerkabon* qui était tout attendrie : Le ciel ſoit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien et bas-breton; mais cela ne ſuffit pas; je ſuis un peu ſur l'âge; mon frère n'a laiſſé qu'un petit coin de terre qui eſt très-peu de choſe; j'ai un bon prieuré; ſi vous voulez ſeulement vous faire ſous-diacre, comme je l'eſpère, je vous réſignerai mon prieuré, et vous vivrez fort à

votre aiſe, après avoir été la conſolation de ma vieilleſſe.

L'*Ingénu* répondit : Mon oncle, grand bien vous faſſe ; vivez tant que vous pourrez. Je ne ſais pas ce que c'eſt que d'être ſous-diacre ni que de réſigner ; mais tout me ſera bon pourvu que j'aye mademoiſelle de *Saint-Yves* à ma diſpoſition. Eh ! mon Dieu, mon neveu, que me dites-vous là ? vous aimez donc cette belle demoiſelle à la folie ? — Oui, mon oncle. — Hélas ! mon neveu, il eſt impoſſible que vous l'épouſiez. — Cela eſt très-poſſible, mon oncle ; car non-ſeulement elle m'a ſerré la main en me quittant, mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage ; et aſſurément je l'épouſerai. — Cela eſt impoſſible, vous dis-je, elle eſt votre marraine ; c'eſt un péché épouvantable à une marraine de ſerrer la main de ſon filleul : il n'eſt pas permis d'épouſer ſa marraine ; les lois divines et humaines s'y oppoſent. — Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi ; pourquoi ſerait-il défendu d'épouſer ſa marraine, quand elle eſt jeune et jolie ? Je n'ai point vu, dans le livre que vous m'avez donné, qu'il fût mal d'épouſer les filles qui ont aidé les gens à être baptiſés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choſes qui ne ſont point dans votre livre, et qu'on n'y fait

rien de tout ce qu'il dit : je vous avoue que cela m'étonne et me fâche. Si on me prive de la belle *Saint-Yves*, sous prétexte de mon baptême, je vous avertis que je l'enlève, et que je me débaptise.

Le prieur fut confondu ; sa sœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne ; notre saint père le pape peut lui donner dispense, et alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. L'*ingénu* embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons et les filles dans leurs amours ? Je veux lui aller parler tout à l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le pape ; et l'*Ingénu* fut encore plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé, je connais la mer ; nous sommes ici sur la côte de l'Océan ; et je quitterais mademoiselle de *Saint-Yves*, pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée, à quatre cents lieues d'ici, et dont je n'entends point la langue ! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez monsieur l'abbé de *Saint-Yves* qui ne demeure qu'à une lieue de vous, et je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encore, entra le bailli qui, ſelon ſa coutume, lui demanda où il allait. Je vais me marier, dit l'*Ingénu* en courant ; et au bout d'un quart-d'heure il était déjà chez ſa belle et chère baſſe-brette qui dormait encore. Ah ! mon frère, diſait mademoiſelle de *Kerkabon* au prieur, jamais vous ne ferez un ſous-diacre de notre neveu.

Le bailli fut très-mécontent de ce voyage ; car il prétendait que ſon fils épousât la *Saint-Yves ;* et ce fils était encore plus ſot et plus inſupportable que ſon père.

CHAPITRE VI.

L'Ingénu court chez ſa maîtreſſe, et devient furieux.

A peine l'*Ingénu* était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille ſervante où était la chambre de ſa maîtreſſe, il avait pouſſé fortement la porte mal fermée, et s'était élancé vers le lit. Mademoiſelle de *Saint-Yves*, ſe réveillant en ſurſaut, s'était écriée : Quoi ! c'eſt vous ! ah ! c'eſt vous ! arrêtez-vous, que faites-vous ? il avait répondu : Je vous épouſe ; et en effet il l'épouſait, ſi elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une perſonne qui a de l'éducation.

L'*Ingénu* n'entendait pas raillerie ; il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainſi qu'en uſait mademoiſelle *Abacaba*, ma première maîtreſſe ; vous n'avez point de probité ; vous m'avez promis mariage, et vous ne voulez point faire mariage ; c'eſt manquer aux premières lois de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir votre parole, et je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'*Ingénu* poſſédait une vertu mâle et intrépide, digne de ſon patron *Hercule*, dont on lui avait donné le nom à ſon baptême ; il allait l'exercer dans toute ſon étendue, lorſqu'aux cris perçans de la demoiſelle plus diſcrétement vertueuſe, accourut le ſage abbé de *Saint-Yves*, avec ſa gouvernante, un vieux domeſtique dévot et un prêtre de la paroiſſe. Cette vue modéra le courage de l'aſſaillant. Eh mon Dieu ! mon cher voiſin, lui dit l'abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, répliqua le jeune homme ; je remplis mes promeſſes qui ſont ſacrées.

Mademoiſelle de *Saint-Yves* ſe rajuſta en rougiſſant. On emmena l'*Ingénu* dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'*Ingénu* ſe défendit ſur les priviléges de la loi naturelle qu'il connaiſſait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la

loi positive devait avoir tout l'avantage ; et que, sans les conventions faites entre les hommes, la loi de nature ne serait presque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contrats, des dispenses. L'*Ingénu* lui répondit par la réflexion que les sauvages ont toujours faite : Vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstans et de fripons parmi nous ; et il y en aurait autant chez les Hurons, s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ; mais aussi il y a des ames sages, honnêtes, éclairées, et ce sont ces hommes-là qui ont fait les lois. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y soumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donné elle-même.

Cette réponse frappa l'*Ingénu*. On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flatteuses ; on lui donna des espérances : ce sont les deux piéges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même mademoiselle de *Saint-Yves*, quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bienséance ; mais, malgré

cette décence, les yeux étincelans de l'*Ingénu Hercule* firent toujours baiſſer ceux de ſa maîtreſſe, et trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ſes parens. Il fallut encore employer le crédit de la belle *Saint-Yves ;* plus elle ſentait ſon pouvoir ſur lui, et plus elle l'aimait. Elle le fit partir, et en fut très-affligée : enfin quand il fut parti, l'abbé, qui non-ſeulement était le frère très-aîné de mademoiſelle de *Saint-Yves*, mais qui était auſſi ſon tuteur, prit le parti de ſouſtraire ſa pupille aux empreſſemens de cet amant terrible. Il alla conſulter le bailli, qui, deſtinant toujours ſon fils à la ſœur de l'abbé, lui conſeilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible : une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris ; mais une amante, et une amante auſſi ſage que tendre ! c'était de quoi la mettre au déſeſpoir.

L'*Ingénu*, de retour chez le prieur, raconta tout avec ſa naïveté ordinaire. Il eſſuya les mêmes remontrances qui firent quelque effet ſur ſon eſprit, et aucun ſur ſes ſens ; mais le lendemain, quand il voulut retourner chez ſa belle maîtreſſe, pour raiſonner avec elle ſur la loi naturelle et ſur la loi de convention, monſieur le balli lui apprit avec une joie inſultante qu'elle était dans un couvent. Eh bien, dit-il,

j'irai raiſonner dans ce couvent. Cela ne ſe peut, dit le bailli: il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin *conventus* qui ſignifie aſſemblée; et le huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'aſſemblée. Sitôt qu'il fut inſtruit que cette aſſemblée était une eſpèce de priſon où l'on tenait les filles renfermées, choſe horrible, inconnue chez les Hurons et chez les Anglais, il devint auſſi furieux que le fut ſon patron *Hercule*, lorſque *Euryte*, roi d'Oechalie, non moins cruel que l'abbé de *Saint-Yves*, lui refuſa la belle *Iole* ſa fille, non moins belle que la ſœur de l'abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever ſa maîtreſſe, ou ſe brûler avec elle. Mademoiſelle de *Kerkabon* épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les eſpérances de voir ſon neveu ſous-diacre, et diſait en pleurant qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était baptiſé.

CHAPITRE VII.

L'Ingénu repouſſe les Anglais.

L'*INGENU*, plongé dans une ſombre et profonde mélancolie, ſe promena vers le bord de la mer, ſon fuſil à deux coups ſur l'épaule, ſon grand coutelas au côté, tirant de temps en temps ſur quelques oiſeaux, et ſouvent tenté de tirer ſur lui-même; mais il aimait encore la vie, à cauſe de mademoiſelle de *Saint-Yves*. Tantôt il maudiſſait ſon oncle, ſa tante, toute la baſſe-Bretagne, et ſon baptême; tantôt il les béniſſait, puiſqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait ſa réſolution d'aller brûler le couvent, et il s'arrêtait tout court, de peur de brûler ſa maîtreſſe. Les flots de la Manche ne ſont pas plus agités par les vents d'eſt et d'oueſt, que ſon cœur ne l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas, ſans ſavoir où, lorſqu'il entendit le ſon du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, et l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés; la curioſité et le courage le précipitent à l'inſtant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs; il y vole en

en quatre bonds. Le commandant de la milice, qui avait ſoupé avec lui chez le prieur, le reconnut auſſitôt ; il court à lui, les bras ouverts : Ah ! c'eſt l'*Ingénu*, il combattra pour nous. Et les milices, qui mouraient de peur, ſe raſſurèrent et crièrent auſſi : C'eſt l'*Ingénu*, c'eſt l'*Ingénu*.

Meſſieurs, dit-il, de quoi s'agit-il ? pourquoi êtes-vous ſi effarés ? a-t-on mis vos maîtreſſes dans des couvens ? Alors cent voix confuſes s'écrient : Ne voyez-vous pas les anglais qui abordent ? Eh bien, répliqua le huron, ce ſont de braves gens ; ils ne m'ont jamais propoſé de me faire ſous-diacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtreſſe.

Le commandant lui fit entendre que les anglais venaient piller l'abbaye de la Montagne, boire le vin de ſon oncle, et peut-être enlever mademoiſelle de *Saint-Yves ;* que le petit vaiſſeau ſur lequel il avait abordé en Bretagne, n'était venu que pour reconnaître la côte ; qu'ils feſaient des actes d'hoſtilité, ſans avoir déclaré la guerre au roi de France, et que la province était expoſée. Ah ! ſi cela eſt, ils violent la loi naturelle ; laiſſez-moi faire ; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je ſais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puiſſent avoir un ſi méchant deſſein.

Pendant cette converſation, l'eſcadre anglaiſe

approchait ; voilà le huron qui court vers elle, ſe jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaiſſeau amiral, et demande s'il eſt vrai qu'ils viennent ravager le pays ſans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral et tout ſon bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch, et le renvoyèrent.

L'*Ingénu* piqué, ne ſongea plus qu'à ſe bien battre contre ſes anciens amis, pour ſes compatriotes et pour monſieur le prieur. Les gentilshommes du voiſinage accouraient de toutes parts ; il ſe joint à eux : on avait quelques canons ; il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les anglais débarquent ; il court à eux, il en tue trois de ſa main, il bleſſe même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les anglais ſe rembarquent, et toute la côte retentiſſait des cris de victoire, vive le roi, vive l'*Ingénu*. Chacun l'embraſſait, chacun s'empreſſait d'étancher le ſang de quelques bleſſures légères qu'il avait reçues. Ah ! diſait-il, ſi mademoiſelle de *Saint-Yves* était là, elle me mettrait une compreſſe.

Le bailli, qui s'était caché dans ſa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien ſurpris quand il entendit *Hercule l'Ingénu* dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté ;

dont il était entouré : Mes amis, ce n'eſt rien d'avoir délivré l'abbaye de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeuneſſe prit feu à ces ſeules paroles. On le ſuivait déjà en foule, on courait au couvent. Si le bailli n'avait pas ſur le champ averti le commandant, ſi on n'avait pas couru après la troupe joyeuſe, c'en était fait. On ramena l'*Ingénu* chez ſon oncle et ſa tante qui le baignèrent de larmes de tendreſſe.

Je vois bien que vous ne ferez jamais ni ſous-diacre, ni prieur, lui dit l'oncle ; vous ferez un officier encore plus brave que mon frère le capitaine, et probablement auſſi gueux. Et mademoiſelle de *Kerkabon* pleurait toujours en l'embraſſant, et en diſant : Il ſe fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût ſous-diacre.

L'*Ingénu*, dans le combat, avait ramaſſé une groſſe bourſe remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laiſſé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourſe il ne pût acheter toute la baſſe-Bretagne, et ſurtout faire mademoiſelle de *Saint-Yves* grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Verſailles, pour y recevoir le prix de ſes ſervices. Le commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle et la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait

être, sans difficulté, présenté au roi : cela seul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse anglaise un présent considérable de leurs épargnes. L'*Ingénu* disait en lui-même : Quand je verrai le roi, je lui demanderai mademoiselle de *Saint-Yves* en mariage, et certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton, étouffé d'embrassemens, baigné des larmes de sa tante, béni par son oncle, et se recommandant à la belle *Saint-Yves*.

CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en cour. Il soupe en chemin avec des huguenots.

L'INGENU prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, et de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que, six ans auparavant, Saumur contenait plus de quinze mille ames, et qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler dans son hôtellerie. Plusieurs protestans étaient à table; les uns se plaignaient

amèrement, d'autres frémiſſaient de colère, d'autres diſaient en pleurant : *Nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus.* L'*Ingénu*, qui ne ſavait pas le latin, ſe fit expliquer ces paroles qui ſignifient : Nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, Meſſieurs ? — C'eſt qu'on veut que nous reconnaiſſions le pape. — Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas ? vous n'avez donc point de marraines que vous vouliez épouſer? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permiſſion. — Ah ! Monſieur, ce pape dit qu'il eſt le maître du domaine des rois. — Mais, Meſſieurs, de quelle profeſſion êtes-vous ? — Monſieur, nous ſommes pour la plupart des drapiers et des fabricans. — Si votre pape dit qu'il eſt le maître de vos draps et de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les rois, c'eſt leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous (1) ? — Alors un petit homme noir prit la parole, et expoſa très-ſavamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière ſi pathétique le ſort de cinquante mille familles

(1) C'eſt la réponſe de *Fontenelle* à un marchand de Rouen, janſéniſte.

fugitives et de cinquante mille autres converties par les dragons, que l'*Ingénu* à ſon tour verſa des larmes. D'où vient donc, diſait-il, qu'un ſi grand roi, dont la gloire s'étend juſque chez les Hurons, ſe prive ainſi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, et de tant de bras qui l'auraient ſervi ?

C'eſt qu'on l'a trompé, comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que, dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penſeraient comme lui ; et qu'il nous ferait changer de religion, comme ſon muſicien *Lulli* fait changer en un moment les décorations de ſes opéra. Non-ſeulement il perd déjà cinq à ſix mille ſujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis ; et le roi *Guillaume*, qui eſt actuellement maître de l'Angleterre, a compoſé pluſieurs régimens de ces mêmes français qui auraient combattu pour leur monarque.

Un tel déſaſtre eſt d'autant plus étonnant, que le pape régnant, à qui *Louis XIV* ſacrifie une partie de ſon peuple, eſt ſon ennemi déclaré. Ils ont encore tous deux, depuis neuf ans, une querelle violente. Elle a été pouſſée ſi loin, que la France a eſpéré enfin de voir briſer le joug qui la ſoumet depuis tant de ſiècles à cet étranger, et ſurtout de ne lui plus donner d'argent, ce qui eſt le premier

mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand roi ſur ſes intérêts comme ſur l'étendue de ſon pouvoir, et qu'on a donné atteinte à la magnanimité de ſon cœur.

L'*Ingénu*, attendri de plus en plus, demanda quels étaient les français qui trompaient ainſi un monarque ſi cher aux Hurons? Ce ſont les jéſuites, lui répondit-on, c'eſt ſurtout le père de *la Chaiſe*, confeſſeur de ſa majeſté. Il faut eſpérer que DIEU les en punira un jour, et qu'ils ſeront chaſſés comme ils nous chaſſent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres? Mons de *Louvois* nous envoie de tous côtés des jéſuites et des dragons.

Oh bien, Meſſieurs, répliqua l'*Ingénu*, qui ne pouvait plus ſe contenir, je vais à Verſailles recevoir la récompenſe due à mes ſervices; je parlerai à ce mons de *Louvois*; on m'a dit que c'eſt lui qui fait la guerre, de ſon cabinet. Je verrai le roi, je lui ferai connaître la vérité; il eſt impoſſible qu'on ne ſe rende pas à cette vérité quand on la ſent. Je reviendrai bientôt pour épouſer mademoiſelle de *Saint-Yves*, et je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand ſeigneur qui voyageait *incognito* par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du roi.

Il y avait à table un jéſuite déguiſé qui ſervait d'eſpion au révérend père de *la Chaiſe*. Il lui rendait compte de tout, et le père de *la Chaiſe* en inſtruiſait mons de *Louvois*. L'eſpion écrivit. L'*Ingénu* et la lettre arrivèrent preſque en même temps à Verſailles.

CHAPITRE IX.

Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la cour.

L'*INGENU* débarque en pot de chambre (*a*) dans la cour des cuiſines. Il demande aux porteurs de chaiſe à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui rient au nez, tout comme avait fait l'amiral anglais. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, et la ſcène allait être ſanglante, s'il n'eût paſſé un garde du corps, gentilhomme breton, qui écarta la canaille. Monſieur, lui dit le voyageur, vous me paraiſſez un brave homme : je ſuis le neveu de monſieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne; j'ai tué des anglais, je viens parler au roi; je vous prie de me mener dans ſa chambre. Le

(*a*) C'eſt une voiture de Paris à Verſailles, laquelle reſſemble à un petit tombereau couvert.

garde,

garde, ravi de trouver un brave de ſa province, qui ne paraiſſait pas au fait des uſages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainſi au roi, et qu'il fallait être préſenté par monſeigneur de *Louvois*. — Eh bien, menez-moi donc chez ce monſeigneur de *Louvois* qui ſans doute me conduira chez ſa majeſté. Il eſt encore plus difficile, répliqua le garde, de parler à monſeigneur de *Louvois* qu'à ſa majeſté : mais je vais vous conduire chez M. *Alexandre*, le premier commis de la guerre ; c'eſt comme ſi vous parliez au miniſtre. Ils vont donc chez ce M. *Alexandre*, premier commis, et ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une dame de la cour, et il y avait ordre de ne laiſſer entrer perſonne. Eh bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu ; allons chez le premier commis de M. *Alexandre ;* c'eſt comme ſi vous parliez à M. *Alexandre* lui-même.

Le huron tout étonné le ſuit; ils reſtent enſemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit l'*Ingénu ;* eſt-ce que tout le monde eſt inviſible dans ce pays-ci? il eſt bien plus aiſé de ſe battre en baſſe-Bretagne contre des anglais, que de rencontrer à Verſailles les gens à qui on a affaire. Il ſe déſennuya en racontant ſes amours à ſon compatriote. Mais l'heure en ſonnant rappela le garde du corps à ſon poſte.

Ils ſe promirent de ſe revoir le lendemain ; et l'*Ingénu* reſta encore une demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à mademoiſelle de *Saint-Yves*, et à la difficulté de parler aux rois et aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monſieur, lui dit l'*Ingénu*, ſi j'avais attendu pour repouſſer les Anglais auſſi long-temps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la baſſe-Bretagne tout à leur aiſe. Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au breton : Que demandez-vous ? Récompenſe, dit l'autre, voici mes titres. Il lui étala tous ſes certificats. Le commis lut, et lui dit que probablement on lui accorderait la permiſſion d'acheter une lieutenance. — Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repouſſé les Anglais ? que je paye le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien ; je veux que le roi faſſe ſortir mademoiſelle de *Saint-Yves* du couvent, et qu'il me la donne par mariage ; je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre : en un mot, je veux être utile ; qu'on m'emploie et qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monſieur,

qui parlez ſi haut? Oh, oh! reprit l'*Ingénu*, vous n'avez donc pas lu mes certificats? c'eſt donc ainſi qu'on en uſe? Je m'appelle *Hercule de Kerkabon:* je ſuis baptiſé, je loge au cadran bleu; et je me plaindrai de vous au roi. Le commis conclut, comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien ſaine, et n'y fit pas grande attention.

Ce même jour, le révérend père *la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV*, avait reçu la lettre de ſon eſpion, qui accuſait le breton *Kerkabon* de favoriſer dans ſon cœur les huguenots, et de condamner la conduite des jéſuites. M. de *Louvois*, de ſon côté, avait reçu une lettre de l'interrogant bailli, qui dépeignait l'*Ingénu* comme un garnement qui voulait brûler les couvens et enlever les filles.

L'*Ingénu*, après s'être promené dans les jardins de Verſailles où il s'ennuya, après avoir ſoupé en huron et en bas-breton, s'était couché dans la douce eſpérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir mademoiſelle de *Saint-Yves* en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, et de faire ceſſer la perſécution contre les huguenots. Il ſe berçait de ces flatteuſes idées, quand la maréchauſſée entra dans ſa chambre. Elle ſe ſaiſit d'abord de ſon fuſil à deux coups et de ſon grand ſabre.

On fit un inventaire de ſon argent comptant, et on le mena dans le château que fit conſtruire le roi *Charles V*, fils de *Jean II*, auprès de la rue Saint-Antoine, à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'*Ingénu*, je vous le laiſſe à penſer. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il reſta dans l'engourdiſſement; puis tout à coup tranſporté d'une fureur qui redoublait ſes forces, il prend à la gorge deux de ſes conducteurs qui étaient avec lui dans le carroſſe, les jette par la portière, ſe jette après eux, et entraîne le troiſième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, diſait-il, ce que l'on gagne à chaſſer les Anglais de la baſſe-Bretagne! Que dirais-tu, belle *Saint-Yves*, ſi tu me voyais dans cet état?

On arrive enfin au gîte qui lui était deſtiné. On le porte en ſilence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux ſolitaire de Port-royal, nommé *Gordon*, qui y languiſſait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène; et ſur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaiſſe, revêtue de larges barres. Les deux captifs reſtèrent ſéparés de l'univers entier.

CHAPITRE X.

L'Ingénu enfermé à la baſtille avec un janſéniſte.

MONSIEUR *Gordon* était un vieillard frais et ſerein, qui ſavait deux grandes choſes ; ſupporter l'adverſité, et conſoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert et compatiſſant vers ſon compagnon, et lui dit en l'embraſſant : Qui que vous ſoyez, qui venez partager mon tombeau, ſoyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourmens dans l'abyme infernal où nous ſommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits, ſouffrons en paix, et eſpérons. Ces paroles firent ſur l'ame de l'*Ingénu* l'effet des gouttes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, et lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers complimens, *Gordon*, ſans le preſſer de lui apprendre la cauſe de ſon malheur, lui inſpira, par la douceur de ſon entretien, et par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le déſir d'ouvrir ſon cœur et de dépoſer le fardeau qui l'accablait ; mais il ne pouvait deviner le ſujet de ſon malheur ; cela lui paraiſſait un effet ſans cauſe ; et le bon homme *Gordon* était auſſi étonné que lui-même.

Il faut, dit le janſéniſte au huron, que DIEU ait de grands deſſeins ſur vous, puiſqu'il vous a conduit du lac Ontario en Angleterre et en France, qu'il vous a fait baptiſer en baſſe-Bretagne, et qu'il vous a mis ici pour votre ſalut. Ma foi, répondit l'*Ingénu*, je crois que le diable s'eſt mêlé ſeul de ma deſtinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle *ſauvages;* ce ſont des gens de bien groſſiers, et les hommes de ce pays-ci ſont des coquins raffinés. Je ſuis, à la vérité, bien ſurpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci ſous quatre verroux avec un prêtre; mais ſi je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémiſphère pour aller ſe faire tuer dans l'autre, ou qui ſont naufrage en chemin, et qui ſont mangés des poiſſons, je ne vois pas les gracieux deſſeins de DIEU ſur tous ces gens-là.

On leur apporta à dîner par un guichet. La converſation roula ſur la Providence, ſur les lettres de cachet, et ſur l'art de ne pas ſuccomber aux diſgrâces auxquelles tout homme eſt expoſé dans ce monde. Il y a deux ans que je ſuis ici, dit le vieillard, ſans autre conſolation que moi-même et des livres : je n'ai pas eu un moment de mauvaiſe humeur.

Ah ! M. *Gordon*, s'écria l'*Ingénu*, vous n'aimez donc pas votre marraine ? Si vous connaiſſiez comme moi mademoiſelle de *Saint-Yves*, vous ſeriez au déſeſpoir : à ces mots il ne put retenir ſes larmes, et il ſe ſentit alors un peu moins oppreſſé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes ſoulagent-elles ? Il me ſemble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout eſt phyſique en nous, dit le bon vieillard ; toute ſécrétion fait du bien au corps ; et tout ce qui le ſoulage ſoulage l'ame : nous ſommes les machines de la Providence.

L'*Ingénu*, qui, comme nous l'avons dit pluſieurs fois, avait un grand fonds d'eſprit, fit de profondes réflexions ſur cette idée, dont il ſemblait qu'il avait la ſemence en lui-même. Après quoi il demanda à ſon compagnon pourquoi ſa machine était depuis deux ans ſous quatre verroux ? Par la grâce efficace, répondit *Gordon :* je paſſe pour janſéniſte ; j'ai connu *Arnauld* et *Nicole ;* les jéſuites nous ont perſécutés. Nous croyons que le pape n'eſt qu'un évêque comme un autre ; et c'eſt pour cela que le père de *la Chaiſe* a obtenu du roi, ſon pénitent, un ordre de me ravir, ſans aucune formalité de juſtice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui eſt bien étrange, dit l'*Ingénu ;* tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le ſont qu'à cauſe du pape.

A l'égard de votre grâce efficace, je vous avoue que je n'y entends rien ; mais je regarde comme une grande grâce que DIEU m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme vous, qui verſe dans mon cœur des conſolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la converſation devenait plus intéreſſante et plus inſtructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard ſavait beaucoup, et le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie ; il la dévorait. *Gordon* lui fit lire la phyſique de *Rohault*, qui était encore à la mode, et il eut le bon eſprit de n'y trouver que des incertitudes.

Enſuite il lut le premier volume de la *Recherche de la vérité*. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi ! dit-il, notre imagination et nos ſens nous trompent à ce point ! quoi ! les objets ne forment point nos idées, et nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes ! Quand il eut lu le ſecond volume, il ne fut plus ſi content, et il conclut qu'il eſt plus aiſé de détruire que de bâtir.

Son confrère, étonné qu'un jeune ignorant fît cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de ſon eſprit, et s'attacha à lui davantage.

Votre *Mallebranche*, lui dit un jour l'*Ingénu*,

me paraît avoir écrit la moitié de ſon livre avec ſa raiſon, et l'autre avec ſon imagination et ſes préjugés.

Quelques jours après, *Gordon* lui demanda: Que penſez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées, de notre volonté, de la grâce, du libre arbitre? Rien, lui repartit l'*Ingénu:* ſi je penſais quelque choſe, c'eſt que nous ſommes ſous la puiſſance de l'Etre éternel, comme les aſtres et les élémens; qu'il fait tout en nous, que nous ſommes de petites roues de la machine immenſe dont il eſt l'ame; qu'il agit par des lois générales et non par des vues particulières; cela ſeul me paraît intelligible; tout le reſte eſt pour moi un abyme de ténèbres.

Mais, mon fils, ce ſerait faire DIEU auteur du péché. — Mais, mon père, votre grâce efficace ferait DIEU auteur du péché auſſi; car il eſt certain que tous ceux à qui cette grâce ſerait refuſée pécheraient; et qui nous livre au mal n'eſt-il pas l'auteur du mal?

Cette naïveté embarraſſait fort le bon homme; il ſentait qu'il feſait de vains efforts pour ſe tirer de ce bourbier; et il entaſſait tant de paroles qui paraiſſaient avoir du ſens et qui n'en avaient point (dans le goût de la prémotion phyſique), que l'*Ingénu* en avait

pitié. Cette queſtion tenait évidemment à l'origine du bien et du mal; et alors il fallait que le pauvre *Gordon* paſsât en revue la boîte de *Pandore*, l'œuf d'*Oroſmade* percé par *Arimane*, l'inimitié entre *Typhon* et *Oſiris*, et enfin le péché originel; et ils couraient l'un et l'autre dans cette nuit profonde, ſans jamais ſe rencontrer. Mais enfin ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère; et, par un charme étrange, la foule des calamités répandues ſur l'univers diminuait la ſenſation de leurs peines; ils n'oſaient ſe plaindre quand tout ſouffrait.

Mais dans le repos de la nuit, l'image de la belle *Saint-Yves* effaçait dans l'eſprit de ſon amant toutes les idées de métaphyſique et de morale. Il ſe réveillait, les yeux mouillés de larmes; et le vieux janſéniſte oubliait ſa grâce efficace, et l'abbé de *Saint-Cyran* et *Janſenius*, pour conſoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raiſonnemens, ils parlaient encore de leurs aventures; et, après en avoir inutilement parlé, ils liſaient enſemble ou ſéparément. L'eſprit du jeune homme ſe fortifiait de plus en plus. Il ſerait ſurtout allé très-loin en mathématique ſans les diſtractions que lui donnait mademoiſelle de *Saint-Yves*.

Il lut des hiſtoires, elles l'attriſtèrent. Le monde lui parut trop méchant et trop miſérable. En effet l'hiſtoire n'eſt que le tableau des crimes et des malheurs. La foule des hommes innocens et paiſibles diſparaît toujours ſur ces vaſtes théâtres. Les perſonnages ne ſont que des ambitieux pervers. Il ſemble que l'hiſtoire ne plaiſe que comme la tragédie, qui languit ſi elle n'eſt animée par les paſſions, les forfaits et les grandes infortunes. Il faut armer *Clio* du poignard comme *Melpomène*.

Quoique l'hiſtoire de France ſoit remplie d'horreurs, ainſi que toutes les autres, cependant elle lui parut ſi dégoûtante dans ſes commencemens, ſi sèche dans ſon milieu, ſi petite enfin, même du temps de *Henri IV*, toujours ſi dépourvue de grands monumens, ſi étrangère à ces belles découvertes qui ont illuſtré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obſcures, reſſerrées dans un coin du monde.

Gordon penſait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était queſtion des ſouverains de *Fezenſac*, de *Feſanſaguet* et d'*Aſtarac*. Cette étude en effet ne ſerait bonne que pour leurs héritiers, s'ils en avaient. Les beaux ſiècles de la république romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reſte de la terre. Le

ſpectacle de Rome victorieuſe et légiſlatrice des nations occupait ſon ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné ſept cents ans par l'enthouſiaſme de la liberté et de la gloire.

Ainſi ſe paſſaient les jours, les ſemaines, les mois; et il ſe ſerait cru heureux dans le ſéjour du déſeſpoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendriſſait encore ſur le prieur de Notre-Dame de la Montagne et ſur la ſenſible *Kerkabon*. Que penſeront-ils, répétait-il ſouvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne ſe plaignait lui-même.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ingénu développe ſon génie.

LA lecture agrandit l'ame, et un ami éclairé la conſole. Notre captif jouiſſait de ces deux avantages qu'il n'avait pas ſoupçonnés auparavant. Je ſerais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoſes, car j'ai été changé de brute en homme. Il ſe forma une bibliothéque choiſie d'une partie de ſon argent dont on

lui permettait de diſpoſer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit ſes réflexions. Voici ce qu'il écrivit ſur l'hiſtoire ancienne :

„ Je m'imagine que les nations ont été „ long-temps comme moi, qu'elles ne ſe ſont „ inſtruites que fort tard, qu'elles n'ont été „ occupées pendant des ſiècles que du moment „ préſent qui coulait, très-peu du paſſé et „ jamais de l'avenir. J'ai parcouru cinq ou ſix „ cents lieues du Canada, je n'y ai pas trouvé „ un ſeul monument; perſonne n'y ſait rien „ de ce qu'à fait ſon biſaïeul. Ne ſerait-ce „ pas là l'état naturel de l'homme? L'eſpèce „ de ce continent-ci me paraît ſupérieure à „ celle de l'autre. Elle a augmenté ſon être „ depuis pluſieurs ſiècles par les arts et par „ les connaiſſances. Eſt-ce parce qu'elle a de „ la barbe au menton, et que DIEU a refuſé „ la barbe aux Américains? je ne le crois pas; „ car je vois que les Chinois n'ont preſque „ point de barbe, et qu'ils cultivent les arts „ depuis plus de cinq mille années. En effet, „ s'ils ont plus de quatre mille ans d'annales, il „ faut bien que la nation ait été raſſemblée et „ floriſſante depuis plus de cinquante ſiècles.

„ Une choſe me frappe ſurtout dans cette „ ancienne hiſtoire de la Chine, c'eſt que „ preſque tout y eſt vraiſemblable et naturel. „ Je l'admire en ce qu'il n'y a rien de mer- „ veilleux.

„ Pourquoi toutes les autres nations ſe ſont-
„ elles donné des origines fabuleuſes ? Les
„ anciens chroniqueurs de l'hiſtoire de France,
„ qui ne ſont pas fort anciens, font venir les
„ Français d'un *Francus*, fils d'*Hector :* les
„ Romains ſe diſaient iſſus d'un phrygien,
„ quoiqu'il n'y eût pas dans leur langue un
„ ſeul mot qui eût le moindre rapport à la
„ langue de Phrygie : les dieux avaient habité
„ dix mille ans en Egypte, et les diables en
„ Scythie, où ils avaient engendré les Huns.
„ Je ne vois avant *Thucydide* que des romans
„ ſemblables aux *Amadis*, et beaucoup moins
„ amuſans. Ce ſont par-tout des apparitions,
„ des oracles, des prodiges, des ſortiléges,
„ des métamorphoſes, des ſonges expliqués,
„ et qui ſont la deſtinée des plus grands
„ empires et des plus petits Etats : ici des
„ bêtes qui parlent, là des bêtes qu'on adore,
„ des dieux transformés en hommes, et des
„ hommes transformés en dieux. Ah ! s'il
„ nous faut des fables, que ces fables ſoient
„ du moins l'emblème de la vérité ! J'aime
„ les fables des philoſophes, je ris de celles
„ des enfans, et je hais celles des impoſ-
„ teurs. „

Il tomba un jour ſur une hiſtoire de l'empereur *Juſtinien*. On y liſait que des apédeutes de Conſtantinople avaient donné, en très-

mauvais grec, un édit contre le plus grand capitaine du siècle, parce que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la conversation : *La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits avec les flammes des bûchers.* Les apédeutes assurèrent que cette proposition était hérétique, sentant l'hérésie, et que l'axiome contraire était catholique, universel et grec : *On n'éclaire les esprits qu'avec la flamme des bûchers, et la vérité ne saurait luire de sa propre lumière.* Ces linostoles condamnèrent ainsi plusieurs discours du capitaine, et donnèrent un édit.

Quoi ! s'écria l'*Ingénu*, des édits rendus par ces gens-là ! Ce ne sont point des édits, répliqua *Gordon*, ce sont des contr'édits dont tout le monde se moquait à Constantinople, et l'empereur tout le premier; c'était un sage prince qui avait su réduire les apédeutes linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il savait que ces messieurs-là et plusieurs autres pastophores avaient lassé de contr'édits la patience des empereurs ses prédécesseurs, en matière plus grave. Il fit fort bien, dit l'*Ingénu ;* on doit soutenir les pastophores et les contenir.

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvantèrent le vieux *Gordon*. Quoi ! dit-il en lui-même, j'ai consumé cinquante ans à m'instruire, et je crains de ne pouvoir

atteindre au bon ſens naturel de cet enfant preſque ſauvage! Je tremble d'avoir laborieuſement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la ſimple nature.

Le bon homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire, dénigrent les productions des autres, où les *Viſé* inſultent aux *Racine*, et les *Faydit* aux *Fénélon*. L'*Ingénu* en parcourut quelques-uns. Je les compare, diſait-il, à certains moucherons qui vont dépoſer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philoſophes daignèrent-ils jeter les yeux ſur ces excrémens de la littérature.

Ils lurent bientôt enſemble les élémens de l'aſtronomie ; l'*Ingénu* fit venir des ſphères : ce grand ſpectacle le raviſſait. Qu'il eſt dur, diſait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorſqu'on me ravit le droit de le contempler! Jupiter et Saturne roulent dans ces eſpaces immenſes ; des millions de ſoleils éclairent des milliars de mondes ; et, dans le coin de terre où je ſuis jeté, il ſe trouve des êtres qui me privent, moi être voyant et penſant, de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, et de celui où DIEU m'a fait naître! La lumière faite pour tout l'univers eſt perdue pour moi.

On

On ne me la cachait pas dans l'horizon ſeptentrional où j'ai paſſé mon enfance et ma jeuneſſe. Sans vous, mon cher *Gordon*, je ſerais ici dans le néant.

CHAPITRE XII.

Ce que l'Ingénu penſe des pièces de théâtre.

Le jeune *Ingénu* reſſemblait à un de ces arbres vigoureux qui, nés dans un ſol ingrat, étendent en peu de temps leurs racines et leurs branches quand ils ſont tranſplantés dans un terrain favorable; et il était bien extraordinaire qu'une priſon fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loiſir des deux captifs, il ſe trouva des poëſies, des traductions de tragédies grecques, quelques pièces du théâtre français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'âme de l'*Ingénu* le plaiſir et la douleur. Ils lui parlaient tous de ſa chère *Saint-Yves*. La fable des deux pigeons lui perça le cœur; il était bien loin de pouvoir revenir à ſon colombier.

Molière l'enchanta. Il lui feſait connaître les mœurs de Paris et du genre-humain. — A laquelle de ſes comédies donnez-vous la préférence? — Au Tartuffe, ſans difficulté. Je

penſe comme vous, dit *Gordon*, c'eſt un tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, et peut-être ce ſont des tartuffes qui ont fait votre malheur.

Comment trouvez-vous ces tragédies grecques ? Bonnes pour des Grecs, dit l'*Ingénu*. Mais quand il lut l'Iphigénie moderne, Phèdre, Andromaque, Athalie, il fut en extaſe, il ſoupira, il verſa des larmes, il les ſut par cœur ſans avoir envie de les apprendre.

Liſez Rodogune, lui dit *Gordon*, on dit que c'eſt le chef-d'œuvre du théâtre; les autres pièces qui vous ont fait tant de plaiſir ſont peu de choſe en comparaiſon. Le jeune homme, dès la première page, lui dit : Cela n'eſt pas du même auteur. A quoi le voyez-vous ? — Je n'en ſais rien encore; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. Oh ! ce n'eſt rien que les vers, répliqua *Gordon*. L'*Ingénu* répondit : Pourquoi donc en faire ?

Après avoir lu très-attentivement la pièce, ſans autre deſſein que celui d'avoir du plaiſir, il regardait ſon ami avec des yeux ſecs et étonnés, et ne ſavait que dire. Enfin, preſſé de rendre compte de ce qu'il avait ſenti, voici ce qu'il répondit : Je n'ai guère entendu le commencement; j'ai été révolté du milieu; la dernière ſcène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraiſſe peu vraiſemblable : je ne

me ſuis intéreſſé pour perſonne, et je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaiſent.

Cette pièce paſſe pourtant pour la meilleure que nous ayons. — Si cela eſt, répliqua-t-il, elle eſt peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'eſt ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encore être formé; je peux me tromper; mais vous ſavez que je ſuis aſſez accoutumé à dire ce que je penſe, ou plutôt ce que je ſens. Je ſoupçonne qu'il y a ſouvent de l'illuſion, de la mode, du caprice, dans les jugemens des hommes. J'ai parlé d'après la nature; il ſe peut que chez moi la nature ſoit très-imparfaite; mais il ſe peut auſſi qu'elle ſoit quelquefois peu conſultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie, dont il était plein, et quoiqu'il ne déclamât pas bien, il y mit tant de vérité et d'onction, qu'il fit pleurer le vieux janſéniſte. Il lut enſuite Cinna; il ne pleura point, mais il admira.

CHAPITRE XIII.

La belle Saint-Yves va à Verſailles.

PENDANT que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne ſe conſolait; pendant que ſon génie, étouffé depuis ſi long-temps, ſe déployait avec tant de rapidité et de force; pendant que la nature, qui ſe perfectionnait en lui, le vengeait des outrages de la fortune, que devinrent monſieur le prieur et ſa bonne ſœur, et la belle recluſe *Saint-Yves?* Le premier mois on fut inquiet, au troiſième on fut plongé dans la douleur; les fauſſes conjectures, les bruits mal fondés alarmèrent : au bout de ſix mois on le crut mort. Enfin monſieur et mademoiſelle de *Kerkabon* apprirent par une ancienne lettre qu'un garde du roi avait écrite en Bretagne, qu'un jeune homme ſemblable à l'*Ingénu* était arrivé un ſoir à Verſailles, mais qu'il avait été enlevé pendant la nuit, et que depuis ce temps perſonne n'en avait entendu parler.

Hélas! dit mademoiſelle de *Kerkabon*, notre neveu aura fait quelque ſottiſe, et ſe ſera attiré de fâcheuſes affaires. Il eſt jeune, il eſt bas-breton, il ne peut ſavoir comme on doit

ſe comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Verſailles ni Paris, voici une belle occaſion, nous retrouverons peut-être notre pauvre neveu : c'eſt le fils de notre frère, notre devoir eſt de le ſecourir. Qui ſait ſi nous ne pourrons point parvenir enfin à le faire ſous-diacre, quand la fougue de la jeuneſſe ſera amortie? Il avait beaucoup de diſpoſition pour les ſciences. Vous ſouvenez-vous comme il raiſonnait ſur l'ancien et ſur le nouveau Teſtament? Nous ſommes reſponſables de ſon ame; c'eſt nous qui l'avons fait baptiſer; ſa chère maîtreſſe *Saint-Yves* paſſe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il eſt caché dans quelqu'une de ces vilaines maiſons de joie dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le prieur fut touché des diſcours de ſa ſœur. Il alla trouver l'évêque de Saint-Malo, qui avait baptiſé le huron, et lui demanda ſa protection et ſes conſeils. Le prélat approuva le voyage. Il donna au prieur des lettres de recommandation pour le père de *la Chaiſe*, confeſſeur du roi, qui avait la première dignité du royaume, pour l'archevêque de Paris, *Harlay*, et pour l'évêque de Meaux, *Boſſuet*.

Enfin le frère et la ſœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils ſe trouvèrent égarés comme dans un vaſte labyrinthe,

ſans fil et ſans iſſue. Leur fortune était médiocre, et il leur fallait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, et ils ne découvraient rien.

Le prieur ſe préſenta chez le révérend père de *la Chaiſe;* il était avec mademoiſelle *du Tron*, et ne pouvait donner audience à des prieurs. Il alla à la porte de l'archevêque ; le prélat était enfermé avec la belle madame de *Leſdiguières* pour les affaires de l'Egliſe. Il courut à la maiſon de campagne de l'évêque de Meaux ; celui-ci examinait, avec mademoiſelle de *Mauléon*, l'*amour myſtique* de madame *Guyon*. Cependant il parvint à ſe faire entendre de ces deux prélats ; tous deux lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient ſe mêler de ſon neveu, attendu qu'il n'était pas ſous-diacre.

Enfin il vit le jéſuite ; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui proteſta qu'il avait toujours eu pour lui une eſtime particulière, ne l'ayant jamais connu. Il jura que la ſociété avait toujours été attachée aux bas-Bretons. Mais, dit-il, votre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être huguenot ? — Non aſſurément, mon révérend père. — Serait-il point janſéniſte ? — Je puis aſſurer à votre révérence qu'à peine eſt-il chrétien : il y a environ onze mois que nous l'avons baptiſé. — Voilà qui eſt bien, voilà qui eſt bien, nous aurons ſoin de lui. Votre bénéfice

eſt-il conſidérable? — Oh, fort peu de choſe, et mon neveu nous coûte beaucoup. — Y a-t-il quelques janſéniſtes dans le voiſinage? prenez bien garde, mon cher monſieur le prieur, ils ſont plus dangereux que les huguenots et les athées. — Mon révérend père, nous n'en avons point; on ne ſait ce que c'eſt que le janſéniſme à Notre-Dame de la Montagne. — Tant mieux; allez, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous. Il congédia affectueuſement le prieur, et n'y penſa plus.

Le temps s'écoulait, le prieur et la bonne ſœur ſe déſeſpéraient.

Cependant le maudit bailli preſſait le mariage de ſon grand benêt de fils avec la belle *Saint-Yves* qu'on avait fait ſortir exprès du couvent. Elle aimait toujours ſon cher filleul autant qu'elle déteſtait le mari qu'on lui préſentait. L'affront d'avoir été miſe dans un couvent augmentait ſa paſſion; l'ordre d'épouſer le fils du bailli y mettait le comble. Les regrets, la tendreſſe et l'horreur bouleverſaient ſon ame. L'amour, comme on ſait, eſt bien plus ingénieux et plus hardi dans une jeune fille, que l'amitié ne l'eſt dans un vieux prieur et dans une tante de quarante-cinq ans paſſés. De plus elle s'était bien formée dans ſon couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle *Saint-Yves* ſe ſouvenait de la lettre

qu'un garde du corps avait écrite en baſſe-Bretagne, et dont on avait parlé dans la province. Elle réſolut d'aller elle-même prendre des informations à Verſailles; de ſe jeter aux pieds des miniſtres, ſi ſon mari était en priſon, comme on le diſait, et d'obtenir juſtice pour lui. Je ne ſais quoi l'avertiſſait ſecrétement qu'à la cour on ne refuſe rien à une jolie fille. Mais elle ne ſavait pas ce qu'il en coûtait.

Sa réſolution priſe, elle eſt conſolée, elle eſt tranquille, elle ne rebute plus ſon ſot prétendu; elle accueille le déteſtable beau-père, careſſe ſon frère, répand l'allégreſſe dans la maiſon; puis, le jour deſtiné à la cérémonie, elle part ſecrétement à quatre heures du matin avec ſes petits préſens de noce, et tout ce qu'elle a pu raſſembler. Ses meſures étaient ſi bien priſes qu'elle était déjà à plus de dix lieues lorſqu'on entra dans ſa chambre, vers le midi. La ſurpriſe et la conſternation furent grandes. L'interrogant bailli fit ce jour-là plus de queſtions qu'il n'en avait fait dans toute la ſemaine; le mari reſta plus ſot qu'il ne l'avait jamais été. L'abbé de *Saint-Yves* en colère prit le parti de courir après ſa ſœur. Le bailli et ſon fils voulurent l'accompagner. Ainſi la deſtinée conduiſait à Paris preſque tout ce canton de la baſſe-Bretagne.

La belle *Saint-Yves* ſe doutait bien qu'on la

ſuivrait.

ſuivrait. Elle était à cheval ; elle s'informait adroitement des courriers s'ils n'avaient point rencontré un gros abbé, un énorme bailli et un jeune benêt qui couraient ſur le chemin de Paris. Ayant appris au troiſième jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, et eut aſſez d'habileté et de bonheur pour arriver à Verſailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment ſe conduire à Verſailles ? jeune, belle, ſans conſeil, ſans appui, inconnue, expoſée à tout, comment oſer chercher un garde du roi ? Elle imagina de s'adreſſer à un jéſuite du bas étage ; il y en avait pour toutes les conditions de la vie : comme DIEU, diſaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverſes eſpèces d'animaux, il avait donné au roi ſon confeſſeur, que tous les ſolliciteurs de bénéfices appelaient *le chef de l'Egliſe gallicane ;* enſuite venaient les confeſſeurs des princeſſes ; les miniſtres n'en avaient point, ils n'étaient pas ſi ſots. Il y avait les jéſuites du grand commun, et ſurtout les jéſuites des femmes de chambre, par leſquelles on ſavait les ſecrets des maîtreſſes, et ce n'était pas un petit emploi. La belle *Saint-Yves* s'adreſſa à un de ces derniers, qui s'appelait le père *Tout-à-tous*. Elle ſe confeſſa à lui, lui expoſa ſes aventures, ſon état, ſon

danger, et le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mît à l'abri des tentations.

Le père *Tout-à-tous* l'introduiſit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ſes plus affidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empreſſa de gagner la confiance et l'amitié de cette femme ; elle s'informa du garde breton, et le fit prier de venir chez elle. Ayant ſu de lui que ſon amant avait été enlevé après avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis ; la vue d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que DIEU n'a créé les femmes que pour apprivoiſer les hommes.

Le plumitif attendri lui avoua tout. Votre amant eſt à la baſtille depuis près d'un an, et ſans vous il y ſerait peut-être toute ſa vie. La tendre *Saint-Yves* s'évanouit. Quand elle eut repris ſes ſens, le plumitif lui dit : Je ſuis ſans crédit pour faire du bien, tout mon pouvoir ſe borne à faire du mal quelquefois. Croyez-moi, allez chez M. de *Saint-Pouange* qui fait le bien et le mal, couſin et favori de monſeigneur de *Louvois*. Ce miniſtre a deux ames ; M. de *Saint-Pouange* en eſt une, madame *du Freſnoi* l'autre ; mais elle n'eſt pas à préſent à Verſailles ; il ne vous reſte que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle *Saint-Yves* partagée entre un peu

de joie et d'extrêmes douleurs, entre quelque eſpérance et de triſtes craintes, pourſuivie par ſon frère, adorant ſon amant, eſſuyant ſes larmes et en verſant encore, tremblante, affaiblie, et reprenant courage, courut vîte chez M. de *Saint-Pouange*.

CHAPITRE XIV.

Progrès de l'eſprit de l'Ingénu.

L'*INGENU* feſait des progrès rapides dans les ſciences, et ſurtout dans la ſcience de l'homme. La cauſe du développement rapide de ſon eſprit était due à ſon éducation ſauvage preſque autant qu'à la trempe de ſon ame. Car n'ayant rien appris dans ſon enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute ſa rectitude. Il voyait les choſes comme elles ſont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne ſont point. Vos perſécuteurs ſont abominables, diſait-il à ſon ami *Gordon*. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous plains d'être janſéniſte. Toute ſecte me paraît

le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des ſectes en géométrie ? Non, mon cher enfant, lui dit en ſoupirant le bon *Gordon ;* tous les hommes ſont d'accord ſur la vérité quand elle eſt démontrée, mais ils ſont trop partagés ſur les vérités obſcures. — Dites ſur les fauſſetés obſcures. S'il y avait eu une ſeule vérité cachée dans vos amas d'argumens qu'on reſſaſſe depuis tant de ſiècles, on l'aurait découverte ſans doute ; et l'univers aurait été d'accord au moins ſur ce point-là. Si cette vérité était néceſſaire comme le ſoleil l'eſt à la terre, elle ſerait brillante comme lui. C'eſt une abſurdité, c'eſt un outrage au genre-humain, c'eſt un attentat contre l'Etre infini et ſuprême de dire : Il y a une vérité eſſentielle à l'homme, et DIEU l'a cachée.

Tout ce que diſait ce jeune ignorant, inſtruit par la nature, feſait une impreſſion profonde ſur l'eſprit du vieux ſavant infortuné. Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fuſſe rendu malheureux pour des chimères ? je ſuis bien plus sûr de mon malheur que de la grâce efficace. J'ai conſumé mes jours à raiſonner ſur la liberté de DIEU et du genre-humain, mais j'ai perdu la mienne ; ni St *Auguſtin* ni St *Proſper* ne me tireront de l'abyme où je ſuis.

L'*Ingénu* livré à ſon caractère dit enfin :

Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie ? ceux qui ſe font perſécuter pour ces vaines diſputes de l'école me ſemblent peu ſages ; ceux qui perſécutent me paraiſſent des monſtres.

Les deux captifs étaient fort d'accord ſur l'injuſtice de leur captivité. Je ſuis cent fois plus à plaindre que vous, diſait l'*Ingénu ;* je ſuis né libre comme l'air ; j'avais deux vies, la liberté et l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous voici tous deux dans les fers, ſans en ſavoir la raiſon et ſans pouvoir la demander. J'ai vécu huron vingt ans ; on dit que ce ſont des barbares, parce qu'ils ſe vengent de leurs ennemis ; mais ils n'ont jamais opprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai verſé mon ſang pour elle ; j'ai peut-être ſauvé une province, et pour récompenſe je ſuis englouti dans ce tombeau des vivans où je ſerais mort de rage ſans vous. Il n'y a donc point de lois dans ce pays ? on condamne les hommes ſans les entendre ! Il n'en eſt pas ainſi en Angleterre. Ah ! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainſi ſa philoſophie naiſſante ne pouvait dompter la nature outragée dans le premier de ſes droits, et laiſſait un libre cours à ſa juſte colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'abſence augmente toujours l'amour qui

n'eſt pas ſatisfait, et la philoſophie ne le diminue pas. Il parlait auſſi ſouvent de ſa chère *Saint-Yves* que de morale et de métaphyſique. Plus ſes ſentimens s'épuraient, et plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux; il en trouva peu qui lui peigniſſent la ſituation de ſon ame. Il ſentait que ſon cœur allait toujours au-delà de ce qu'il liſait. Ah! diſait-il, preſque tous ces auteurs-là n'ont que de l'eſprit et de l'art. Enfin le bon prêtre janſéniſte devenait inſenſiblement le confident de ſa tendreſſe. Il ne connaiſſait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuſe en confeſſion. Il apprit à le connaître comme un ſentiment auſſi noble que tendre, qui peut élever l'ame autant que l'amollir, et produire même quelquefois des vertus. Enfin, pour dernier prodige, un huron convertiſſait un janſéniſte.

CHAPITRE XV.

La belle Saint-Yves réſiſte à des propoſitions délicates.

La belle *Saint-Yves*, plus tendre encore que ſon amant, alla donc chez M. de *Saint-Pouange*, accompagnée de l'amie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coiffes. La première choſe qu'elle vit à la porte, ce fut

l'abbé de *Saint-Yves* ſon frère qui en ſortait. Elle fut intimidée ; mais la dévote amie la raſſura. C'eſt préciſément parce qu'on a parlé contre vous qu'il faut que vous parliez. Soyez sûre que dans ce pays les accuſateurs ont toujours raiſon, ſi on ne ſe hâte de les confondre. Votre préſence d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de votre frère.

Pour peu qu'on encourage une amante paſſionnée, elle eſt intrépide. La *Saint-Yves* ſe préſente à l'audience. Sa jeuneſſe, ſes charmes, ſes yeux tendres mouillés de quelques pleurs attirèrent tous les regards. Chaque courtiſan du ſous-miniſtre oublia un moment l'idole du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le *Saint-Pouange* la fit entrer dans un cabinet; elle parla avec attendriſſement et avec grâce. *Saint-Pouange* ſe ſentit touché. Elle tremblait, il la raſſura. Revenez ce ſoir, lui dit-il ; vos affaires méritent qu'on y penſe et qu'on en parle à loiſir ; il y a ici trop de monde ; on expédie les audiences trop rapidement : il faut que je vous entretienne à fond de tout ce qui vous regarde. Enſuite, ayant fait l'éloge de ſa beauté et de ſes ſentimens, il lui recommanda de venir à ſept heures du ſoir.

Elle n'y manqua pas ; la dévote amie l'accompagna encore, mais elle ſe tint dans le

ſalon, et lut le *Pédadogue chrétien*, pendant que le *Saint-Pouange* et la belle *Saint-Yves* étaient dans l'arrière-cabinet. Croiriez-vous bien, Mademoiſelle, lui dit-il d'abord, que votre frère eſt venu me demander une lettre de cachet contre vous ? en vérité j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en baſſe-Bretagne. — Hélas ! Monſieur, on eſt donc bien libéral de lettres de cachet dans vos bureaux, puiſqu'on en vient ſolliciter du fond du royaume, comme des penſions. Je ſuis bien loin d'en demander une contre mon frère. J'ai beaucoup à me plaindre de lui, mais je reſpecte la liberté des hommes ; je demande celle d'un homme que je veux épouſer, d'un homme à qui le roi doit la conſervation d'une province, qui peut le ſervir utilement, et qui eſt le fils d'un officier tué à ſon ſervice. De quoi eſt-il accuſé ? comment a-t-on pu le traiter ſi cruellement ſans l'entendre?

Alors le ſous-miniſtre lui montra la lettre du jéſuite eſpion et celle du perfide bailli. — Quoi ! il y a de pareils monſtres ſur la terre ! et on veut me forcer ainſi à épouſer le fils ridicule d'un homme ridicule et méchant ! et c'eſt ſur de pareils avis qu'on décide ici de la deſtinée des citoyens ! Elle ſe jeta à genoux, elle demanda avec des ſanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes en cet état

parurent dans leur plus grand avantage. Elle était ſi belle que le *Saint-Pouange*, perdant toute honte, lui inſinua qu'elle réuſſirait ſi elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réſervait à ſon amant. La *Saint-Yves* épouvantée et confuſe feignit long-temps de ne le pas entendre ; il fallut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec une retenue en produiſait un plus fort ſuivi d'un autre plus expreſſif. On offrit non-ſeulement la révocation de la lettre de cachet, mais des récompenſes, de l'argent, des honneurs, des établiſſemens ; et plus on promettait, plus le déſir de n'être pas refuſé augmentait.

La *Saint-Yves* pleurait, elle était ſuffoquée, à demi-renverſée ſur un ſofa, croyant à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le *Saint-Pouange* à ſon tour ſe jeta à ſes genoux. Il n'était pas ſans agrémens, et aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu ; mais *Saint-Yves* adorait ſon amant, et croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le ſervir. *Saint-Pouange* redoublait les prières et les promeſſes : enfin la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le ſeul moyen de tirer de ſa priſon l'homme auquel elle prenait un intérêt ſi violent et ſi tendre. Cet étrange entretien ſe prolongeait. La dévote de l'antichambre, en liſant ſon *Pédagogue*

chrétien, disait : Mon Dieu ! que peuvent-ils faire là depuis deux heures ? jamais monseigneur de *Saint-Pouange* n'a donné une si longue audience ; peut-être qu'il a tout refusé à cette pauvre fille, puisqu'elle le prie encore.

Enfin sa compagne sortit de l'arrière-cabinet, tout éperdue, sans pouvoir parler, réfléchissant profondément sur le caractère des grands et des demi-grands qui sacrifient si légérement la liberté des hommes et l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie, elle éclata, elle lui conta tout. La dévote fit de grands signes de croix. Ma chère amie, il faut consulter dès demain le père *Tout-à-tous*, notre directeur ; il a beaucoup de crédit auprès de M. de *Saint-Pouange ;* il confesse plusieurs servantes de sa maison ; c'est un homme pieux et accommodant, qui dirige aussi des femmes de qualité : abandonnez-vous à lui, c'est ainsi que j'en use ; je m'en suis toujours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons besoin d'être conduites par un homme. — Eh bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout-à-tous*.

CHAPITRE XVI.

Elle conſulte un jéſuite.

DÈS que la belle et déſolée *Saint-Yves* fut avec ſon bon confeſſeur, elle lui confia qu'un homme puiſſant et voluptueux lui propoſait de faire ſortir de priſon celui qu'elle devait épouſer légitimement, et qu'il demandait un grand prix de ſon ſervice; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité, et que s'il ne s'agiſſait que de ſa propre vie, elle la ſacrifierait plutôt que de ſuccomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout-à-tous*. Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'eſt à coup sûr quelque janſéniſte; je le dénoncerai à ſa révérence le père de *la Chaiſe*, qui le fera mettre dans le gîte où eſt à préſent la chère perſonne que vous devez épouſer.

La pauvre fille, après un long embarras et de grandes irréſolutions, lui nomma enfin *Saint-Pouange*.

Monſeigneur de *Saint-Pouange !* s'écria le jéſuite; ah ! ma fille, c'eſt tout autre choſe; il eſt couſin du plus grand miniſtre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cauſe, bon chrétien; il ne peut

avoir eu une telle penſée; il faut que vous ayez mal entendu. — Ah! mon père, je n'ai entendu que trop bien; je ſuis perdue quoi que je faſſe; je n'ai que le choix du malheur et de la honte; il faut que mon amant reſte enſeveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laiſſer périr, et je ne puis le ſauver.

Le père *Tout-à-tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles :

Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant;* il y a quelque choſe de mondain qui pourrait offenſer DIEU : dites *mon mari;* car, bien qu'il ne le ſoit pas encore, vous le regardez comme tel, et rien n'eſt plus honnête.

Secondement, bien qu'il ſoit votre époux en idée, en eſpérance, il ne l'eſt pas en effet : ainſi vous ne commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toujours éviter autant qu'il eſt poſſible.

Troiſièmement, les actions ne ſont pas d'une malice de coulpe quand l'intention eſt pure, et rien n'eſt plus pur que de délivrer votre mari.

Quatrièmement, vous avez des exemples dans la ſainte antiquité qui peuvent merveilleuſement ſervir à votre conduite. St *Auguſtin* rapporte que ſous le proconſulat de *Septimius*

Acyndinus, en l'an 340 de notre ſalut, un pauvre homme ne pouvant payer à *Céſar* ce qui appartenait à *Céſar*, fut condamné à la mort, comme il eſt juſte, malgré la maxime : *Où il n'y a rien le roi perd ſes droits.* Il s'agiſſait d'une livre d'or ; le condamné avait une femme en qui DIEU avait mis la beauté et la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or et même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La dame ne crut point faire mal en ſauvant la vie à ſon mari. St *Auguſtin* approuve fort ſa généreuſe réſignation. Il eſt vrai que le vieux richard la trompa, et peut-être même ſon mari n'en fut pas moins pendu ; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour ſauver ſa vie.

Soyez sûre, ma fille, que quand un jéſuite vous cite St *Auguſtin*, il faut que ce ſaint ait pleinement raiſon. Je ne vous conſeille rien, vous êtes ſage ; il eſt à préſumer que vous ſerez utile à votre mari. Monſeigneur de *Saint-Pouange* eſt un honnête homme, il ne vous trompera pas ; c'eſt tout ce que je puis vous dire : je prierai DIEU pour vous, et j'eſpère que tout ſe paſſera à ſa plus grande gloire.

La belle *Saint-Yves*, non moins effrayée des diſcours du jéſuite que des propoſitions du

ſous-miniſtre, s'en retourna éperdue chez ſon amie. Elle était tentée de ſe délivrer par la mort de l'horreur de laiſſer dans une captivité affreuſe l'amant qu'elle adorait, et de la honte de le délivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, et qui ne devait appartenir qu'à cet amant infortuné.

CHAPITRE XVII.

Elle ſuccombe par vertu.

Elle priait ſon amie de la tuer ; mais cette femme, non moins indulgente que le jéſuite, lui parla plus clairement encore. Hélas ! dit-elle, les affaires ne ſe font guère autrement dans cette cour ſi aimable, ſi galante, ſi renommée. Les places les plus médiocres et les plus conſidérables n'ont ſouvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Ecoutez, vous m'avez inſpiré de l'amitié et de la confiance ; je vous avouerai que ſi j'avais été auſſi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poſte qui le fait vivre ; il le ſait, et loin d'en être fâché, il voit en moi ſa bienfaitrice, et ſe regarde comme ma créature. Penſez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, aient dû leurs honneurs et leur fortune à

leurs ſeuls ſervices ? Il en eſt qui en ſont redevables à meſdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été ſollicitées par l'amour, et la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une ſituation bien plus intéreſſante ; il s'agit de rendre votre amant au jour et de l'épouſer ; c'eſt un devoir ſacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles et grandes dames dont je vous parle ; on vous applaudira, on dira que vous ne vous êtes permis une faibleſſe que par un excès de vertu. — Ah, quelle vertu ! s'écria la belle *Saint-Yves ;* quel labyrinthe d'iniquité ! quel pays ! et que j'apprends à connaître les hommes ! Un père de *la Chaiſe* et un bailli ridicule font mettre mon amant en priſon, ma famille me perſécute, on ne me tend la main dans mon déſaſtre que pour me déshonorer. Un jéſuite a perdu un brave homme, un autre jéſuite veut me perdre ; je ne ſuis entourée que de piéges, et je touche au moment de tomber dans la misère ! Il faut que je me tue ou que je parle au roi ; je me jetterai à ſes pieds ſur ſon paſſage, quand il ira à la meſſe ou à la comédie.

On ne vous laiſſera pas approcher, lui dit ſa bonne amie ; et ſi vous aviez le malheur de parler, mons de *Louvois* et le révérend père

de *la Chaiſe* pourraient vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reſte de vos jours.

Tandis que cette brave perſonne augmentait les perplexités de cette ame déſeſpérée, et enfonçait le poignard dans ſon cœur, arrive un exprès de M. de *Saint-Pouange* avec une lettre et deux beaux pendans d'oreille. *Saint-Yves* rejeta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le meſſager fut parti, la confidente lit la lettre dans laquelle on propoſe un petit ſouper aux deux amies pour le ſoir. *Saint-Yves* jure qu'elle n'ira point. La dévote veut lui eſſayer les deux boucles de diamans. *Saint-Yves* ne le put ſouffrir; elle combattit la journée entière. Enfin, n'ayant en vue que ſon amant, vaincue, entraînée, ne ſachant où on la mène, elle ſe laiſſe conduire au ſouper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à ſe parer des pendans d'oreille; la confidente les apporta, elle les lui ajuſta malgré elle avant qu'on ſe mît à table. *Saint-Yves* était ſi confuſe, ſi troublée, qu'elle ſe laiſſait tourmenter; et le patron en tirait un augure très-favorable. Vers la fin du repas, la confidente ſe retira diſcrétement. Le patron montra alors la révocation de la lettre de cachet, le brevet d'une gratification conſidérable, celui d'une compagnie, et n'épargna pas les promeſſes.

Ah!

Ah ! lui dit *Saint-Yves*, que je vous aimerais ſi vous ne vouliez pas être tant aimé !

Enfin, après une longue réſiſtance, après des ſanglots, des cris, des larmes, affaiblie du combat, éperdue, languiſſante, il fallut ſe rendre. Elle n'eut d'autre reſſource que de ſe promettre de ne penſer qu'à l'*Ingénu*, tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la néceſſité où elle était réduite.

CHAPITRE XVIII.

Elle délivre ſon amant et un janſéniſte.

Au point du jour elle vole à Paris, munie de l'ordre du miniſtre. Il eſt difficile de peindre ce qui ſe paſſait dans ſon cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une ame vertueuſe et noble, humiliée de ſon opprobre, enivrée de tendreſſe, déchirée des remords d'avoir trahi ſon amant, pénétrée du plaiſir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ſes combats, ſon ſuccès partageaient toutes ſes réflexions. Ce n'était plus cette fille ſimple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour et le malheur l'avaient formée. Le ſentiment avait fait autant de progrès en elle que la raiſon en avait fait

dans l'eſprit de ſon amant infortuné. Les filles apprennent à ſentir plus aiſément que les hommes n'apprennent à penſer. Son aventure était plus inſtructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une ſimplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajuſtemens ſous leſquels elle avait paru devant ſon funeſte bienfaiteur ; elle avait laiſſé ſes boucles de diamans à ſa compagne ſans même les regarder. Confuſe et charmée, idolâtre de l'*Ingénu*, et ſe haïſſant elle-même, elle arrive enfin à la porte

De cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime et l'innocence.

Quand il fallut deſcendre du carroſſe les forces lui manquèrent ; on l'aida ; elle entra, le cœur palpitant, les yeux humides, le front conſterné. On la préſente au gouverneur ; elle veut lui parler, ſa voix expire ; elle montre ſon ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait ſon priſonnier ; il fut très-aiſe de ſa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables geoliers ſes confrères qui, ne penſant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus ſur leurs

victimes, et vivant du malheur d'autrui, ſe feſaient en ſecret une joie affreuſe des larmes des infortunés.

Il fait venir le priſonnier dans ſon appartement. Les deux amans ſe voient, et tous deux s'évanouiſſent. La belle *Saint-Yves* reſta long-temps ſans mouvement et ſans vie : l'autre rappela bientôt ſon courage. C'eſt apparemment là madame votre femme, lui dit le gouverneur; vous ne m'aviez point dit que vous fuſſiez marié. On me mande que c'eſt à ſes ſoins généreux que vous devez votre délivrance. Ah! je ne ſuis pas digne d'être ſa femme, dit la belle *Saint-Yves* d'une voix tremblante, et elle retomba encore en faibleſſe.

Quand elle eut repris ſes ſens, elle préſenta, toujours tremblante, le brevet de la gratification, et la promeſſe par écrit d'une compagnie. L'*Ingénu*, auſſi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un ſonge pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été renfermé ici? comment avez-vous pu m'en tirer? où ſont les monſtres qui m'y ont plongé? Vous êtes une divinité qui deſcendez du ciel à mon ſecours.

La belle *Saint-Yves* baiſſait la vue, regardait ſon amant, rougiſſait, et détournait, le moment d'après, ſes yeux mouillés de pleurs. Elle lui apprit enfin tout ce qu'elle ſavait, et tout ce

qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle aurait voulu ſe cacher pour jamais, et ce qu'un autre que l'*Ingénu*, plus accoutumé au monde et plus inſtruit des uſages de la cour, aurait deviné facilement.

Eſt-il poſſible qu'un miſérable comme ce bailli ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté! Ah! je vois bien qu'il en eſt des hommes comme des plus vils animaux; tous peuvent nuire. Mais eſt-il poſſible qu'un moine, un jéſuite confeſſeur du roi, ait contribué à mon infortune autant que ce bailli, ſans que je puiſſe imaginer ſous quel prétexte ce déteſtable fripon m'a perſécuté? M'a-t-il fait paſſer pour un janſéniſte? Enfin, comment vous êtes-vous ſouvenue de moi? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un ſauvage. Quoi! vous avez pu, ſans conſeil, ſans ſecours, entreprendre le voyage de Verſailles! Vous y avez paru, et on a briſé mes fers! Il eſt donc dans la beauté et dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, et qui amollit les cœurs de bronze!

A ce mot de *vertu*, des ſanglots échappèrent à la belle *Saint-Yves*. Elle ne ſavait pas combien elle était vertueuſe dans le crime qu'elle ſe reprochait.

Son amant continua ainſi: Ange, qui avez rompu mes liens, ſi vous avez eu (ce que je

ne comprends pas encore) aſſez de crédit pour me faire rendre juſtice , faites-la donc rendre auſſi à un vieillard qui m'a le premier appris à penſer , comme vous m'avez appris à aimer. La calamité nous a unis ; je l'aime comme un père, je ne peux vivre ni ſans vous ni ſans lui.

Moi ! que je ſollicite le même homme qui... ! Oui, je veux tout vous devoir, et je ne veux devoir jamais rien qu'à vous : écrivez à cet homme puiſſant, comblez-moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle ſentait qu'elle devait faire tout ce que ſon amant exigeait : elle voulut écrire, ſa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois ſa lettre, la déchira trois fois ; elle écrivit enfin, et les deux amans ſortirent après avoir embraſſé le vieux martyr de la grâce efficace.

L'heureuſe et déſolée *Saint-Yves* ſavait dans quelle maiſon logeait ſon frère ; elle y alla ; ſon amant prit un appartement dans la même maiſon.

A peine y furent-ils arrivés que ſon protecteur lui envoya l'ordre de l'élargiſſement du bon homme *Gordon*, et lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainſi, à chaque action honnête et généreuſe qu'elle feſait, ſon

déshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet uſage de vendre le malheur et le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargiſſement à ſon amant, et refuſa le rendez-vous d'un bienfaiteur qu'elle ne pouvait plus voir ſans expirer de douleur et de honte. L'*Ingénu* ne pouvait ſe ſéparer d'elle que pour aller délivrer un ami : il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchiſſant ſur les étranges événemens de ce monde, et en admirant la vertu courageuſe d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

CHAPITRE XIX.

L'Ingénu, la belle Saint-Yves et leurs parens ſont raſſemblés.

La généreuſe et reſpectable infidelle était avec ſon frère l'abbé de *Saint-Yves*, le bon prieur de la Montagne et la dame de *Kerkabon*. Tous étaient également étonnés ; mais leur ſituation et leurs ſentimens étaient bien différens. L'abbé de *Saint-Yves* pleurait ſes torts aux pieds de ſa ſœur qui lui pardonnait. Le prieur et ſa tendre ſœur pleuraient auſſi, mais de joie ; le vilain bailli et ſon inſupportable fils ne troublaient point cette ſcène touchante.

Ils étaient partis au premier bruit de l'élargiſſement de leur ennemi; ils couraient enſevelir dans leur province leur ſottiſe et leur crainte.

Les quatre perſonnages, agités de cent mouvemens divers, attendaient que le jeune homme revînt avec l'ami qu'il devait délivrer. L'abbé de *Saint-Yves* n'oſait lever les yeux devant ſa ſœur : la bonne *Kerkabon* diſait : Je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante *Saint-Yves*, mais ce n'eſt plus le même homme; ſon maintien, ſon ton, ſes idées, ſon eſprit, tout eſt changé. Il eſt devenu auſſi reſpectable qu'il était naïf et étranger à tout. Il ſera l'honneur et la conſolation de votre famille : que ne puis-je être auſſi le bonheur de la mienne ! Vous n'êtes point non plus la même, dit le prieur; que vous eſt-il donc arrivé qui ait fait en vous un ſi grand changement ?

Au milieu de cette converſation, l'*Ingénu* arrive, tenant par la main ſon janſéniſte. La ſcène alors devint plus neuve et plus intéreſſante. Elle commença par les tendres embraſſemens de l'oncle et de la tante. L'abbé de *Saint-Yves* ſe mettait preſque aux genoux de l'*Ingénu*, qui n'était plus l'ingénu. Les deux amans ſe parlaient par des regards qui exprimaient tous les ſentimens dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la ſatisfaction,

la reconnaiſſance ſur le front de l'un ; l'embarras était peint dans les yeux tendres et un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlât de la douleur à tant de joie.

Le vieux *Gordon* devint en peu de momens cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune priſonnier, et c'était un grand titre. Il devait ſa délivrance aux deux amans, cela ſeul le réconciliait avec l'amour ; l'âpreté de ſes anciennes opinions ſortait de ſon cœur : il était changé en homme, ainſi que le huron. Chacun raconta ſes aventures avant le ſouper. Les deux abbés, la tante, écoutaient comme des enſans qui entendent des hiſtoires de revenans, et comme des hommes qui s'intéreſſaient tous à tant de déſaſtres. Hélas ! dit *Gordon*, il y a peut-être plus de cinq cents perſonnes vertueuſes qui ſont à préſent dans les mêmes fers que mademoiſelle de *Saint-Yves* a briſés : leurs malheurs ſont inconnus. On trouve aſſez de mains qui frappent ſur la foule des malheureux, et rarement une ſecourable. Cette réflexion ſi vraie augmentait ſa ſenſibilité et ſa reconnaiſſance : tout redoublait le triomphe de la belle *Saint-Yves ;* on admirait la grandeur et la fermeté de ſon ame. L'admiration était mêlée de ce reſpect qu'on ſent malgré ſoi pour une perſonne qu'on croit avoir du crédit à la cour. Mais l'abbé de

Saint-

Saint-Yves disait quelquefois : Comment ma sœur a-t-elle pu faire pour obtenir si tôt ce crédit?

On allait se mettre à table de très-bonne heure : voilà que la bonne amie de Versailles arrive, sans rien savoir de tout ce qui s'était passé ; elle était en carrosse à six chevaux, et on voit bien à qui appartient l'équipage. Elle entre avec l'air imposant d'une personne de cour qui a de grandes affaires, salue très-légérement la compagnie, et tirant la belle *Saint-Yves* à l'écart : Pourquoi vous faire tant attendre ? suivez-moi ; voilà vos diamans que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles si bas que l'*Ingénu* ne les entendît : il vit les diamans ; le frère fut interdit ; l'oncle et la tante n'éprouvèrent qu'une surprise de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme, qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui, et parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut ; une pâleur mortelle se répandit sur son beau visage, un frisson la saisit, elle se soutenait à peine : Ah ! Madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue ! vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le cœur de l'*Ingénu ;* mais il avait déjà appris à se posséder ; il ne les releva point, de peur d'inquiéter sa maîtresse devant son frère, mais il pâlit comme elle.

Saint-Yves, éperdue de l'altération qu'elle apercevait sur le visage de son amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans un petit passage, jette les diamans à terre devant elle. Ah ! ce ne sont pas eux qui m'ont séduite, vous le savez ; mais celui qui me les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramassait, et *Saint-Yves* ajoutait : Qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne ; allez, ne me rendez plus honteuse de moi-même. L'ambassadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle *Saint-Yves*, oppressée, éprouvant dans son corps une révolution qui la suffoquait, fut obligée de se mettre au lit ; mais pour n'alarmer personne elle ne parla point de ce qu'elle souffrait ; et ne prétextant que sa lassitude, elle demanda la permission de prendre du repos ; mais ce fut après avoir rassuré la compagnie par des paroles consolantes et flatteuses, et jeté sur son amant des regards qui portaient le feu dans son ame.

Le souper, qu'elle n'animait pas, fut triste dans le commencement, mais de cette tristesse intéressante qui fournit de ces conversations attachantes et utiles, si supérieures à la frivole joie qu'on recherche, et qui n'est d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'histoire et du

janſéniſme et du moliniſme, et des perſécutions dont un parti accablait l'autre, et de l'opiniâtreté de tous les deux. L'*Ingénu* en fit la critique, et plaignit les hommes qui, non contens de tant de diſcordes que leurs intérêts allument, ſe font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques, et pour des abſurdités inintelligibles. *Gordon* racontait, l'autre jugeait; les convives écoutaient avec émotion, et s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes et de la briéveté de la vie. On remarqua que chaque profeſſion a un vice et un danger qui lui ſont attachés; et que, depuis le prince juſqu'au dernier des mendians, tout ſemble accuſer la nature. Comment ſe trouve-t-il tant d'hommes qui, pour ſi peu d'argent, ſe font les perſécuteurs, les ſatellites, les bourreaux des autres hommes? avec quelle indifférence inhumaine un homme en place ſigne la deſtruction d'une famille, et avec quelle joie plus barbare des mercenaires l'exécutent!

J'ai vu dans ma jeuneſſe, dit le bon homme *Gordon*, un parent du maréchal de *Marillac*, qui, étant pourſuivi dans ſa province pour la cauſe de cet illuſtre malheureux, ſe cachait dans Paris ſous un nom ſuppoſé. C'était un vieillard de ſoixante et douze ans. Sa femme, qui l'accompagnait, était à peu-près de ſon

Universitas BIBLIOTHECA

âge. Ils avaient eu un fils libertin qui, à l'âge de quatorze ans, s'était enfui de la maiſon paternelle; devenu ſoldat, puis déſerteur, il avait paſſé par tous les degrés de la débauche et de la misère : enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du cardinal de *Richelieu* (car ce prêtre, ainſi que le *Mazarin*, avait des gardes); il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de ſatellites. Cet aventurier fut chargé d'arrêter le vieillard et ſon épouſe, et s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à ſon maître. Comme il les conduiſait, il entendit ces deux victimes déplorer la longue ſuite des malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le père et la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égaremens et la perte de leur fils. Il les reconnut, il ne les conduiſit pas moins en priſon, en les aſſurant que ſon éminence devait être ſervie de préférence à tout. Son éminence récompenſa ſon zèle.

J'ai vu un eſpion du père de *la Chaiſe* trahir ſon propre frère, dans l'eſpérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point; et je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le jéſuite.

L'emploi de confeſſeur, que j'ai long-temps exercé, m'a fait connaître l'intérieur des familles; je n'en ai guère vu qui ne fuſſent

plongées dans l'amertume, tandis qu'au dehors, couvertes du maſque du bonheur, elles paraiſſaient nager dans la joie ; et j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée.

Pour moi, dit l'*Ingénu*, je penſe qu'une ame noble, reconnaiſſante et ſenſible, peut vivre heureuſe ; et je compte bien jouir d'une félicité ſans mélange avec la belle et généreuſe *Saint-Yves ;* car je me flatte, ajouta-t-il, en s'adreſſant à ſon frère avec le ſourire de l'amitié, que vous ne me refuſerez pas, comme l'année paſſée, et que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'abbé ſe confondit en excuſes du paſſé et en proteſtations d'un attachement éternel.

L'oncle *Kerkabon* dit que ce ſerait le plus beau jour de ſa vie. La bonne tante, en s'extaſiant et en pleurant de joie, s'écriait : Je vous l'avais bien dit que vous ne ſeriez jamais ſous-diacre ; ce ſacrement-ci vaut mieux que l'autre ; plût à Dieu que j'en euſſe été honorée ! mais je vous ſervirai de mère. Alors ce fut à qui renchérirait ſur les louanges de la tendre *Saint-Yves*.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui ; il l'aimait trop pour que l'aventure des diamans eût fait ſur ſon cœur une impreſſion dominante. Mais ces

mots qu'il avait trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encore en ſecret, et corrompaient toute ſa joie, tandis que les éloges de ſa belle maîtreſſe augmentaient encore ſon amour. Enfin on n'était plus occupé que d'elle; on ne parlait que du bonheur que ces deux amans méritaient; on s'arrangeait pour vivre tous enſemble dans Paris; on feſait des projets de fortune et d'agrandiſſement; on ſe livrait à toutes ces eſpérances que la moindre lueur de félicité fait naître ſi aiſément. Mais l'*Ingénu*, dans le fond de ſon cœur, éprouvait un ſentiment ſecret qui repouſſait cette illuſion. Il reliſait ces promeſſes ſignées *Saint-Pouange*, et les brevets ſignés *Louvois*; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des miniſtres et du miniſtère avec cette liberté de table, regardée en France comme la plus précieuſe liberté qu'on puiſſe goûter ſur la terre.

Si j'étais roi de France, dit l'*Ingénu*, voici le miniſtre de la guerre que je choiſirais: je voudrais un homme de la plus haute naiſſance, par la raiſon qu'il donne des ordres à la nobleſſe. J'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût paſſé par tous les grades, qu'il fût au moins lieutenant général des armées, et digne d'être maréchal de France; car n'eſt-il pas néceſſaire qu'il ait ſervi lui-même, pour mieux

connaître les détails du ſervice ? et les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'allégreſſe à un homme de guerre, qui aura comme eux ſignalé ſon courage, qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelque eſprit qu'il puiſſe avoir ? Je ne ſerais pas fâché que mon miniſtre fût généreux, quoique mon garde du tréſor royal en fût quelquefois un peu embarraſſé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, et que même il ſe diſtinguât par cette gaieté d'eſprit, partage d'un homme ſupérieur aux affaires, qui plaît tant à la nation, et qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il déſirait que ce miniſtre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur eſt incompatible avec la cruauté.

Mons de *Louvois* n'aurait peut-être pas été ſatisfait des ſouhaits de l'*Ingénu*; il avait une autre ſorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuſe prenait un caractère funeſte; ſon ſang s'était allumé, une fièvre dévorante s'était déclarée, elle ſouffrait, et ne ſe plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère, ſachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de ſon lit; il fut ſurpris de l'état où elle était. Tout le monde accourut;

l'amant se présentait à la suite du frère. Il était, sans doute, le plus alarmé et le plus attendri de tous ; mais il avait appris à joindre la discrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, et le sentiment prompt des bienséances commençait à dominer dans lui.

On fit venir aussitôt un médecin du voisinage. C'était un de ceux qui visitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celle qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une science à laquelle toute la maturité d'un discernement sain et réfléchi ne peut ôter son incertitude et ses dangers. Il redoubla le mal par sa précipitation à prescrire un remède alors à la mode. De la mode jusque dans la médecine ! cette manie était trop commune dans Paris.

La triste *Saint-Yves* contribuait encore plus que son médecin à rendre sa maladie dangereuse. Son ame tuait son corps. La foule des pensées qui l'agitaient portait dans ses veines un poison plus dangereux que celui de la fièvre la plus brûlante.

CHAPITRE XX.

La belle Saint-Yves meurt, et ce qui en arrive.

On appela un autre médecin; celui-ci, au lieu d'aider la nature, et de la laiſſer agir dans une jeune perſonne dans qui tous les organes rappelaient la vie, ne fut occupé que de contrecarrer ſon confrère. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau, qu'on croit le ſiége de l'entendement, fut attaqué auſſi violemment que le cœur, qui eſt, dit-on, le ſiége des paſſions.

Quelle mécanique incompréhenſible a ſoumis les organes au ſentiment et à la penſée? comment une ſeule idée douloureuſe dérange-t-elle le cours du ſang? et comment le ſang à ſon tour porte-t-il ſes irrégularités dans l'entendement humain? quel eſt ce fluide inconnu et dont l'exiſtence eſt certaine, qui, plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les ſenſations, la mémoire, la triſteſſe ou la joie, la raiſon ou le vertige, rappelle avec horreur ce qu'on voudrait oublier, et fait d'un animal penſant ou un objet d'admiration ou un ſujet de pitié et de larmes?

C'était-là ce que disait le bon *Gordon;* et cette réflexion si naturelle, que rarement font les hommes, ne dérobait rien à son attendrissement; car il n'était pas de ces malheureux philosophes qui s'efforcent d'être insensibles. Il était touché du sort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement son enfant chéri. L'abbé de *Saint-Yves* était désespéré, le prieur et sa sœur répandaient des ruisseaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de son amant ? nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble de douleurs ; les langues sont trop imparfaites.

La tante presque sans vie tenait la tête de la mourante dans ses faibles bras ; son frère était à genoux au pied du lit ; son amant pressait sa main qu'il baignait de pleurs, et éclatait en sanglots ; il la nommait sa bienfaitrice, son espérance, sa vie, la moitié de lui-même, sa maîtresse, son épouse. A ce mot d'*épouse* elle soupira, le regarda avec une tendresse inexprimable, et soudain jeta un cri d'horreur; puis, dans un de ces intervalles où l'accablement, et l'oppression des sens, et les souffrances suspendues laissent à l'ame sa liberté et sa force, elle s'écria: Moi votre épouse! ah! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix ne sont plus faits pour moi; je meurs. et je le mérite. O Dieu de mon cœur ! ô vous que j'ai

ſacrifié à des démons infernaux, c'en eſt fait, je ſuis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres et terribles ne pouvaient être compriſes; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi et l'attendriſſement; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur et de pitié tous les aſſiſtans. Tous ſe réuniſſaient à déteſter l'homme puiſſant qui n'avait réparé une horrible injuſtice que par un crime, et qui avait forcé la plus reſpectable innocence à être ſa complice.

Qui? vous coupable! lui dit ſon amant; non, vous ne l'êtes pas, le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre eſt à la vertu et à moi.

Il confirmait ce ſentiment par des paroles qui ſemblaient ramener à la vie la belle *Saint-Yves*. Elle ſe ſentit conſolée, et s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux *Gordon* l'aurait condamnée dans le temps qu'il n'était que janſéniſte; mais, étant devenu ſage, il l'eſtimait et il pleurait.

Au milieu de tant de larmes et de craintes, pendant que le danger de cette fille ſi chère rempliſſait tous les cœurs, que tout était conſterné, on annonce un courrier de la cour. Un courrier! et de qui? et pourquoi? c'était de la part du confeſſeur du roi pour le prieur de la Montagne; ce n'était pas le père de *la Chaiſe* qui écrivait, c'était le frère *Vadbled* ſon

valet de chambre, homme très-important dans ce temps-là, lui qui mandait aux archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audience, lui qui promettait des bénéfices, lui qui fesait quelquefois expédier des lettres de cachet. Il écrivait à l'abbé de la Montagne » que sa révérence était infor-» mée des aventures de son neveu, que sa » prison n'était qu'une méprise, que ces » petites disgrâces arrivaient fréquemment, » qu'il ne fallait pas y faire attention, qu'en-» fin il convenait que lui prieur vînt lui pré-» senter son neveu le lendemain, qu'il devait » amener avec lui le bon homme *Gordon*, » que lui frère *Vadbled* les introduirait chez » sa révérence et chez mons de *Louvois*, » lequel leur dirait un mot dans son anti-» chambre. »

Il ajoutait que l'histoire de l'*Ingénu* et son combat contre les Anglais avaient été contés au roi, que surement le roi daignerait le remarquer, quand il passerait dans la galerie, et peut-être même lui ferait un signe de tête. La lettre finissait par l'espérance dont on le flattait, que toutes les dames de la cour s'empresseraient de faire venir son neveu à leur toilette, que plusieurs d'entre elles lui diraient: *Bonjour, monsieur l'Ingénu;* et qu'assurément il serait question de lui au souper du roi. La

lettre était ſignée, *votre affectionné Vadbled, frère jéſuite.*

Le prieur ayant lu la lettre tout haut, ſon neveu furieux, et commandant un moment à ſa colère, ne dit rien au porteur ; mais ſe tournant vers le compagnon de ſes infortunes, il lui demanda ce qu'il penſait de ce ſtyle. *Gordon* lui répondit : C'eſt donc ainſi qu'on traite les hommes comme des ſinges ! on les bat et on les fait danſer. L'*Ingénu*, reprenant ſon caractère, qui revient toujours dans les grands mouvemens de l'ame, déchira la lettre par morceaux, et les jeta au nez du courrier : Voilà ma réponſe. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre et vingt lettres de cachet tomber ſur lui. Il alla vîte écrire et excuſer, comme il put, ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, et qui était la ſaillie d'une grande ame.

Mais des ſoins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle et infortunée *Saint-Yves* ſentait déjà ſa fin approcher; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiſſée qui n'a plus la force de combattre. O mon cher amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faibleſſe, mais j'expire avec la conſolation de vous ſavoir libre. Je vous ai adoré

en vous trahiſſant, et je vous adore en vous diſant un éternel adieu.

Elle ne ſe parait pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette miſérable gloire de faire dire à quelques voiſins, elle eſt morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans ſon amant, ſa vie et ce qu'on appelle l'*honneur*, ſans regrets et ſans déchiremens ? Elle ſentait toute l'horreur de ſon état, et le feſait ſentir par ces mots et par ces regards mourans qui parlent avec tant d'empire. Enfin elle pleurait comme les autres dans les momens où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts faſtueuſes de ceux qui entrent dans la deſtruction avec inſenſibilité : c'eſt le ſort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence, que quand l'âge ou la maladie nous rend ſemblables à eux par la ſtupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'eſt qu'il porte la vanité juſque dans les bras de la mort.

Lorſque le moment fatal fut arrivé, tous les aſſiſtans jetèrent des larmes et des cris. L'*Ingénu* perdit l'uſage de ſes ſens. Les ames fortes ont des ſentimens bien plus violens que les autres, quand elles ſont tendres. Le bon *Gordon* le connaiſſait aſſez pour craindre

qu'étant revenu à lui il ne ſe donnât la mort. On écarta toutes les armes ; le malheureux jeune homme s'en aperçut ; il dit à ſes parens et à *Gordon*, ſans pleurer, ſans gémir, ſans s'émouvoir : Penſez-vous donc qu'il y ait quelqu'un ſur la terre qui ait le droit et le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie? *Gordon* ſe garda bien de lui étaler ces lieux communs faſtidieux par leſquels on eſſaye de prouver qu'il n'eſt pas permis d'uſer de ſa liberté pour ceſſer d'être quand on eſt horriblement mal, qu'il ne faut pas ſortir de ſa maiſon quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme eſt ſur la terre comme un ſoldat à ſon poſte : comme s'il importait à l'Etre des êtres que l'aſſemblage de quelques parties de matière fût dans un lieu ou dans un autre ; raiſons impuiſſantes qu'un déſeſpoir ferme et réfléchi dédaigne d'écouter, et auxquelles *Caton* ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne et terrible ſilence de l'*Ingénu*, ſes yeux ſombres, ſes lèvres tremblantes, les frémiſſemens de ſon corps portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compaſſion et d'effroi qui enchaîne toutes les puiſſances de l'ame, qui exclut tout diſcours, et qui ne ſe manifeſte que par des mots entrecoupés. L'hôteſſe et ſa famille

étaient accourues ; on tremblait de ſon déſeſpoir, on le gardait à vue, on obſervait tous ſes mouvemens. Déjà le corps glacé de la belle *Saint-Yves* avait été porté dans une ſalle baſſe, loin des yeux de ſon amant qui ſemblait la chercher encore, quoiqu'il ne fut plus en état de rien voir.

Au milieu de ce ſpectacle de la mort, tandis que le corps eſt expoſé à la porte de la maiſon, que deux prêtres à côté d'un bénitier récitent des prières d'un air diſtrait, que des paſſans jettent quelques gouttes d'eau bénite ſur la bière par oiſiveté, que d'autres pourſuivent leur chemin avec indifférence, que les parens pleurent, et qu'un amant eſt près de s'arracher la vie, le *Saint-Pouange* arrive avec l'amie de Verſailles.

Son goût paſſager, n'ayant été ſatisfait qu'une fois, était devenu de l'amour. Le refus de ſes bienfaits l'avait piqué. Le père de *la Chaiſe* n'aurait jamais penſé à venir dans cette maiſon ; mais *Saint-Pouange*, ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle *Saint-Yves*, brûlant d'aſſouvir une paſſion qui par une ſeule jouiſſance avait enfoncé dans ſon cœur l'aiguillon des déſirs, ne balança pas à venir lui-même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois, ſi elle était venue d'elle-même.

Il

Il deſcend de carroſſe ; le premier objet qui ſe préſente à lui eſt une bière ; il détourne les yeux avec ce ſimple dégoût d'un homme nourri dans les plaiſirs, qui penſe qu'on doit lui épargner tout ſpectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine. Il veut monter. La femme de Verſailles demande par curioſité qui on va enterrer ; on prononce le nom de mademoiſelle de *Saint-Yves*. A ce nom elle pâlit et pouſſa un cri affreux ; *Saint-Pouange* ſe retourne ; la ſurpriſe et la douleur rempliſſent ſon ame. Le bon *Gordon* était là, les yeux remplis de larmes. Il interrompt ſes triſtes prières pour apprendre à l'homme de cour toute cette horrible cataſtrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur et la vertu. *Saint-Pouange* n'était point né méchant ; le torrent des affaires et des amuſemens avait emporté ſon ame qui ne ſe connaiſſait pas encore. Il ne touchait point à la vieilleſſe, qui endurcit d'ordinaire le cœur des miniſtres ; il écoutait *Gordon*, les yeux baiſſés, et il en eſſuyait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre : il connut le repentir.

Je veux voir abſolument, dit-il, cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé ; il m'attendrit preſque autant que cette innocente victime dont j'ai cauſé la mort. *Gordon*

le fuit jusqu'à la chambre où le prieur, la *Kerkabon*, l'abbé de *Saint-Yves* et quelques voisins rappelaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

J'ai fait votre malheur, lui dit le sous-ministre, j'emploierai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'*Ingénu* fut de le tuer, et de se tuer lui-même après. Rien n'était plus à sa place; mais il était sans armes et veillé de près. *Saint-Pouange* ne se rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris et de l'horreur qu'il avait mérités, et qu'on lui prodigua. Le temps adoucit tout. Mons de *Louvois* vint enfin à bout de faire un excellent officier de l'*Ingénu*, qui a paru sous un autre nom à Paris et dans les armées, avec l'approbation de tous les honnêtes gens, et qui a été à la fois un guerrier et un philosophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette aventure sans gémir; et cependant sa consolation était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre *Saint-Yves* jusqu'au dernier moment de sa vie. L'abbé de *Saint-Yves* et le prieur eurent chacun un bon bénéfice; la bonne *Kerkabon* aima mieux voir son neveu dans les honneurs militaires que dans le sous-diaconat. La dévote de Versailles garda les boucles de diamans, et reçut encore un beau présent. Le père *Tout-à-tous* eut des

boîtes de chocolat, de café, de ſucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père *Croiſet* et *la Fleur des ſaints* reliées en maroquin. Le bon *Gordon* vécut avec l'*Ingénu* juſqu'à ſa mort dans la plus intime amitié ; il eut un bénéfice auſſi, et oublia pour jamais la grâce efficace et le concours concomitant. Il prit pour ſa deviſe, *malheur eſt bon à quelque choſe*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire : *Malheur n'eſt bon à rien !*

Fin de l'hiſtoire de l'Ingénu.

L'HOMME

AUX

QUARANTE ECUS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

APRÈS la paix de 1748, les eſprits parurent ſe porter, en France, vers l'agriculture et l'économie politique, et on publia beaucoup d'ouvrages ſur ces deux objets. M. de *Voltaire* vit avec peine que ſur des matières qui touchaient de ſi près au bonheur des hommes, l'eſprit de ſyſtême vînt ſe mêler aux obſervations et aux diſcuſſions utiles. C'eſt dans un moment d'humeur contre ces ſyſtêmes qu'il s'amuſa à faire ce roman. On venait de propoſer des moyens de s'enrichir par l'agriculture, dont les uns demandaient des avances ſupérieures aux moyens des cultivateurs les plus riches, tandis que les autres offraient des profits chimériques. On avait employé dans un grand nombre d'ouvrages des expreſſions bizarres, comme celle de *deſpotiſme légal*, pour exprimer le gouvernement

d'un ſouverain abſolu qui conformerait toutes ſes volontés aux principes démontrés de l'économie politique ; comme celle qui feſait la puiſſance légiſlatrice *copropriétaire de toutes les poſſeſſions*, pour dire que chaque homme, étant intéreſſé aux lois qui lui aſſurent la libre jouiſſance de ſa propriété, devait payer proportionnellement ſur ſon revenu pour les dépenſes que néceſſite le maintien de ces lois et de la ſureté publique.

Ces expreſſions nuiſirent à des vérités d'ailleurs utiles. Ceux qui ont dit les premiers que les principes de l'adminiſtration des Etats étaient dictés par la raiſon et par la nature ; qu'ils devaient être les mêmes dans les monarchies et dans les républiques ; que c'était du rétabliſſement de ces principes que dépendaient la vraie richeſſe, la force, le bonheur des nations, et même la jouiſſance des droits des hommes les plus importans ; que le droit de propriété pris dans toute ſon étendue, celui de faire de ſon

ſon induſtrie, de ſes denrées, un uſage abſolument libre, étaient des droits auſſi naturels et ſurtout bien plus importans pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes, que celui de faire partie pour un dix-millionième de la puiſſance légiſlative : ceux qui ont ajouté que la conſervation de la ſureté, de la liberté perſonnelle eſt moins liée qu'on ne croit avec la liberté de la conſtitution; que, ſur tous ces points, les lois qui ſont conformes à la juſtice et à la raiſon ſont les meilleures en politique, et même les ſeules bonnes dans toutes les formes de gouvernement; qu'enfin, tant que les lois ou l'adminiſtration ſont mauvaiſes, le gouvernement le plus à déſirer eſt celui où l'on peut eſpérer la réforme de ces lois la plus prompte et la plus entière : tous ceux qui ont dit ces vérités ont été utiles aux hommes, en leur apprenant que le bonheur était plus près d'eux qu'ils ne penſaient; et que ce n'eſt point en bouleverſant le monde, mais en l'éclairant, qu'ils

peuvent eſpérer de trouver le bien-être et la liberté.

L'idée que la félicité humaine dépend d'une connaiſſance plus entière, plus parfaite de la vérité, et par conſéquent des progrès de la raiſon, eſt la plus conſolante qu'on puiſſe nous offrir ; car les progrès de la raiſon ſont dans l'homme la ſeule choſe qui n'ait point de bornes, et la connaiſſance de la vérité la ſeule qui puiſſe être éternelle.

L'impôt ſur le produit des terres eſt le plus utile à celui qui lève l'impôt, le moins onéreux à celui qui le paye, le ſeul juſte, parce qu'il eſt le ſeul où chacun paye à meſure de ce qu'il poſsède, de l'intérêt qu'il a au maintien de la ſociété.

Cette vérité a été encore établie par les mêmes écrivains, et c'eſt une de celles qui ont ſur le bonheur des hommes une influence plus puiſſante et plus directe. Mais

ſi des hommes, d'ailleurs éclairés et de bonne foi, ont nié cette vérité, c'eſt en grande partie la faute de ceux qui ont cherché à la prouver. Nous diſons en partie, parce que nous connaiſſons peu de circonſtances où la faute ſoit toute entière d'un ſeul côté. Si les partiſans de cette opinion l'avaient développée d'une manière plus analytique et avec plus de clarté ; ſi ceux qui l'ont rejetée avaient voulu l'examiner avec plus de ſoin, les opinions auraient été bien moins partagées ; du moins les objections que les derniers ont faites ſemblent le prouver. Ils auraient ſenti que les impôts annuels, de quelque manière qu'ils ſoient impoſés, ſont levés ſur le produit de la terre ; qu'un impôt territorial ne diffère d'un autre que parce qu'il eſt levé avec moins de frais, ne met aucune entrave dans le commerce, ne porte la mort dans aucune branche d'induſtrie, n'occaſionne aucune vexation, parce qu'il peut être diſtribué avec égalité ſur les différentes

productions, proportionnellement au produit net que chaque terre rapporte à ſon propriétaire.

Nous avons combattu dans les notes quelques-unes des opinions de M. de *Voltaire* qui ſont contraires à ce principe, parce qu'elles ont pour objet des queſtions très-importantes au bonheur public, et que ſon ouvrage était deſtiné à être lu par les hommes de tous les états dans l'Europe entière. Nous avons cru qu'il était de notre devoir d'expoſer la vérité, ou du moins ce que nous croyons la vérité.

L'HOMME

AUX

QUARANTE ECUS.

Un vieillard, qui *toujours plaint le préſent et vante le paſſé*, me diſait : Mon ami, la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous *Henri IV*. Pourquoi? c'eſt que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées; c'eſt que les hommes manquent à la terre, et que le journalier ayant enchéri ſon travail, pluſieurs colons laiſſent leurs héritages en friche.

D'où vient cette diſette de manœuvres? — De ce que quiconque s'eſt ſenti un peu d'induſtrie a embraſſé les métiers de brodeur, de ciſeleur, d'horloger, d'ouvrier en ſoie, de procureur ou de théologien. C'eſt que la révocation de l'édit de Nantes a laiſſé un très-grand vide dans le royaume; que les religieuſes et les mendians ſe ſont multipliés, et qu'enfin chacun a fui, autant qu'il a pu, le travail pénible de la culture pour laquelle DIEU nous a fait naître, et que nous avons rendue ignominieuſe, tant nous ſommes enſés!

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article, et cinq ou

ſix d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante venue de l'Amérique; le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries nous coûtent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de *Henri IV*, aux épiceries près, dont la conſommation était bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougie, et nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger; parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris et de nos grandes villes, qu'il n'y en avait chez toutes les dames de la cour de *Henri IV*, en comptant la reine. Il a fallu payer preſque toutes ces ſuperfluités argent comptant.

Obſervez ſurtout que nous payons plus de quinze millions de rentes ſur l'hôtel-de-ville aux étrangers, et que *Henri IV*, à ſon avénement, en ayant trouvé pour deux millions en tout ſur cet hôtel imaginaire, en rembourſa ſagement une partie pour délivrer l'Etat de ce fardeau.

Conſidérez que nos guerres civiles avaient fait verſer en France les tréſors du Mexique, lorſque *don Phelippo el diſcreto* voulait acheter la France, et que depuis ce temps-là les guerres étrangères nous ont débarraſſés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les cauſes de notre pauvreté. Nous la cachons ſous des lambris vernis et par l'artifice des marchandes de modes : nous ſommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des négocians très-riches ; leurs enfans, leurs gendres ſont très-riches : en général, la nation ne l'eſt pas.

Le raiſonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit ſur moi une impreſſion profonde ; car le curé de ma paroiſſe, qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enſeigné un peu de géométrie et d'hiſtoire, et je commence à réfléchir, ce qui eſt très-rare dans ma province. Je ne ſais s'il avait raiſon en tout ; mais, étant fort pauvre, je n'eus pas grand'peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons. (*a*)

(*a*) Madame de *Maintenon*, qui en tout genre était une femme fort entendue, excepté dans celui ſur lequel elle conſultait le trigaud et proceſſif abbé *Gobelin*, ſon confeſſeur ; madame de *Maintenon*, dis-je, dans une de ſes lettres, fait le compte du ménage de ſon frère et de ſa femme, en 1680. Le mari et la femme avaient à payer le loyer d'une maiſon agréable ; leurs domeſtiques étaient au nombre de dix : ils avaient quatre chevaux et deux cochers, un bon dîner tous les jours. Madame de *Maintenon* évalue le tout à neuf mille francs par an, et met trois mille livres pour le jeu, les ſpectacles, les fantaiſies et les magnificences de monſieur et de madame.

Il faudrait à préſent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris : il n'en eût fallu que ſix mille du temps de *Henri IV*. Cet exemple prouve aſſez que le vieux bon homme ne radote pas abſolument.

N. B. La queſtion doit ſe réduire à ſavoir ſi le produit réel des terres (les frais de culture prélevés) a augmenté ou

Déſaſtre de l'homme aux quarante écus.

JE ſuis bien aiſe d'apprendre à l'univers que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle eſt impoſée.

Il parut pluſieurs édits de quelques perſonnes qui, ſe trouvant de loiſir, gouvernent l'Etat au coin de leur feu. Le préambule de ces édits était que la puiſſance *légiſlatrice et exécutrice eſt née de droit divin copropriétaire de ma terre*, et que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'énormité de l'eſtomac de la puiſſance légiſlatrice et exécutrice me fit faire un grand ſigne de croix. Que ferait-ce ſi cette puiſſance, qui préſide à l'*ordre eſſentiel des ſociétés*, avait ma terre en entier? l'un eſt encore plus divin que l'autre.

Monſieur le contrôleur général fait que je ne payais en tout que douze livres; que c'était un fardeau très-peſant pour moi, et que j'y aurais ſuccombé, ſi DIEU ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'oſier qui m'aidaient à ſupporter ma misère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au roi vingt écus?

diminué depuis le temps de *Henri IV*, ou depuis celui de *Louis XIV*, et il parait que cela eſt inconteſtable. La nation eſt donc réellement plus riche qu'elle ne l'était alors.

Les nouveaux miniſtres diſaient encore dans leur préambule qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre juſqu'à la pluie, et que par conſéquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huiſſiers vint chez moi dans la dernière guerre; il me demanda pour ma quote part trois ſetiers de blé et un ſac de féves, le tout valant vingt écus, pour ſoutenir la guerre qu'on feſait, et dont je n'ai jamais ſu la raiſon, ayant ſeulement entendu dire que, dans cette guerre, il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays, et beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni blé, ni féves, ni argent, la puiſſance légiſlatrice et exécutrice me fit traîner en priſon, et on fit la guerre comme on put.

En ſortant de mon cachot, n'ayant que la peau ſur les os, je rencontrai un homme joufflu et vermeil dans un carroſſe à ſix chevaux; il avait ſix laquais, et donnait à chacun d'eux pour gages le double de mon revenu. Son maître-d'hôtel, auſſi vermeil que lui, avait deux mille francs d'appointemens, et lui en volait par an vingt mille. Sa maîtreſſe lui coûtait quarante mille écus en ſix mois : je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que moi : il m'avoua, pour me conſoler, qu'il jouiſſait de quatre cents mille livres de rente. Vous en payez donc deux cents mille à

l'Etat, lui dis-je, pour ſoutenir la guerre avantageuſe que nous avons ; car moi, qui n'ai juſte que mes cent vingt livres, il faut que j'en paye la moitié ?

Moi ! dit-il, que je contribue aux beſoins de l'Etat ? vous voulez rire, mon ami : j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadix et à Surate ; je n'ai pas un pouce de terre, tout mon bien eſt en contrats, en billets ſur la place : je ne dois rien à l'Etat ; c'eſt à vous de donner la moitié de votre ſubſiſtance, vous qui êtes un ſeigneur terrien. Ne voyez-vous pas que, ſi le miniſtre des finances exigeait de moi quelques ſecours pour la patrie, il ſerait un imbécille qui ne ſaurait pas calculer ; car tout vient de la terre ; l'argent et les billets ne ſont que des gages d'échange : au lieu de mettre ſur une carte au pharaon cent ſetiers de blé, cent bœufs, mille moutons et deux cents ſacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui repréſentent ces denrées dégoûtantes. Si, après avoir mis *l'impôt unique* ſur ces denrées, on venait encore me demander de l'argent, ne voyez-vous pas que ce ſerait un double emploi ? que ce ſerait demander deux fois la même choſe ? Mon oncle vendit à Cadix pour deux millions de votre blé, et pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine ; il gagna plus de cent pour cent dans ces deux

affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait ſur des terres déjà taxées : ce que mon oncle achetait dix ſous de vous, il le revendait plus de cinquante francs au Mexique ; et, tous frais faits, il eſt revenu avec huit millions.

Vous ſentez bien qu'il ſerait d'une horrible injuſtice de lui redemander quelques oboles ſur les dix ſous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit millions au Mexique, à Buénos-Aires, à Lima, à Surate, ou à Pondichéri, prêtaient ſeulement à l'Etat chacun deux cents mille francs, dans les beſoins urgens de la patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouiſſez en paix d'un revenu clair et net de quarante écus ; ſervez bien la patrie, et venez quelquefois dîner avec ma livrée. (1)

Ce diſcours plauſible me fit beaucoup réfléchir et ne me conſola guère.

(1) Ce chapitre renferme deux objections contre l'établiſſement d'un impôt unique ; l'une, que ſi l'impôt était établi ſur les terres ſeules, le citoyen dont le revenu eſt en contrats en ſerait exempt ; la ſeconde, que celui qui s'enrichit par le commerce étranger en ſerait également exempt. Mais, 1°. ſuppoſons que le propriétaire d'un capital en argent en retire un intérêt de cinq pour cent, et qu'il ſoit aſſujetti à un impôt d'un cinquième, il eſt clair que c'eſt ſeulement quatre pour cent qu'il retire ; ſi l'impôt eſt ôté pour être levé d'une autre manière, il aura cinq pour cent. Mais la concurrence entre les prêteurs feſait trouver de l'argent réellement à quatre pour cent, quoiqu'on l'appelât à cinq

Entretien avec un géomètre.

Il arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre, et qu'on n'eſt pas perſuadé. On eſt atterré ſans pouvoir être convaincu. On ſent dans le fond de ſon ame un ſcrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un géomètre vous démontre qu'entre un cercle et une tangente vous pouvez faire paſſer une infinité de lignes

pour cent : la même concurrence fera donc baiſſer le taux nominal de l'intérêt à quatre pour cent. Suppoſons encore que l'on ajoute un nouvel impôt ſur les terres, tout reſtant d'ailleurs le même, l'intérêt de l'argent ne changera point; mais, ſi vous mettez une partie de l'impôt ſur les capitaliſtes, il augmentera. Les capitaliſtes payeront donc l'impôt de même, ſoit qu'il tombe en partie immédiatement ſur eux, ſoit qu'on les en exempte. A la vérité, dans le cas où l'on changerait en impôt territorial un impôt ſur les capitaliſtes, ceux à qui l'on n'offrirait pas le rembourſement de leur capital aliéné à perpétuité, ceux dont le capital n'eſt aliéné que pour un temps y gagneraient pendant quelques années; mais les propriétaires y gagneraient encore plus par la deſtruction des abus qu'entraine toute autre méthode d'impoſition.

2°. Suppoſons qu'un négociant paye un droit de ſortie pour une marchandiſe exportée, et que ce droit ſoit changé en impôt territorial; alors ſon profit paraîtra augmenter : mais, comme il ſe contentait d'un moindre profit, la concurrence entre les négocians le fera tomber au même taux, en augmentant à proportion le prix d'achat des denrées exportées. Si, au contraire, payant un droit pour les marchandiſes importées, ce droit eſt ſupprimé, la concurrence fera tomber ces marchandiſes à proportion; ainſi, dans tous les cas, le profit de ce marchand fera le même, et dans aucun il ne payera réellement l'impôt.

courbes, et que vous n'en pouvez faire paſſer une droite : vos yeux, votre raiſon vous diſent le contraire. Le géomètre vous répond gravement que c'eſt-là un infini du ſecond ordre. Vous vous taiſez, et vous vous en retournez tout ſtupéfait, ſans avoir aucune idée nette, ſans rien comprendre et ſans répliquer.

Vous conſultez un géomètre de meilleure foi, qui vous explique le myſtère. Nous ſuppoſons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur ſans largeur : il eſt impoſſible, phyſiquement parlant, qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut paſſer entre deux lignes réelles qui ſe touchent; ce ne ſont-là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales; et la véritable géométrie eſt l'art de meſurer les choſes exiſtantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce ſage mathématicien, et je me mis à rire, dans mon malheur, d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie juſque dans la ſcience qu'on appelle la *haute ſcience.* (2)

(2) Il y a ici une équivoque : quand on dit qu'une ligne courbe paſſe entre le cercle et ſa tangente, on entend que cette ligne courbe ſe trouve entre le cercle et ſa tangente au-delà du point du contact et en deçà ; car, à ce point, elle ſe confond avec ces deux lignes. Les lignes ſont la limite des ſurfaces, comme les ſurfaces ſont la limite des corps, et ces limites doivent être ſuppoſées ſans largeur : il n'y a point

Mon géomètre était un citoyen philoſophe qui avait daigné quelquefois cauſer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis : Monſieur, vous avez tâché d'éclairer les badauds de Paris ſur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le miniſtère a connu par vous ſeul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers, ſelon leurs différens âges. Vous avez propoſé de donner aux maiſons de la ville l'eau qui leur manque, et de nous ſauver enfin de l'opprobre et du ridicule d'entendre toujours crier *à l'eau*, et de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux ſeaux d'eau, peſant enſemble trente livres, à un quatrième étage auprès d'un privé (3). Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains et à deux pieds en France.

LE GEOMETRE.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions, et je veux bien adopter ce calcul très-

de charlatanerie là-dedans. La meſure de l'étendue abſtraite eſt l'objet de la géométrie ; celle des choſes exiſtantes en eſt l'application.

(3) Ce géomètre eſt feu M. de *Parcieux* de l'académie des ſciences. Il a donné l'*Eſſai ſur la probabilité de la vie humaine*, et un projet pour amener à Paris l'eau de la rivière d'Yvette. C'était un excellent citoyen qui avait du talent pour la mécanique pratique; mais il n'était pas géomètre. Le célèbre *Halley* s'était occupé avant lui des probabilités de la vie humaine.

probable (*b*), en attendant qu'on le vérifie ; ce qui ferait très-aiſé, et qu'on n'a pas encore fait, parce qu'*on ne s'aviſe jamais de tout.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens ?

LE GEOMETRE.

Cent trente millions, dont preſque la moitié eſt en chemins, en villes, villages, landes, bruyères, marais, ſables, terres ſtériles, couvens inutiles, jardins de plaiſance plus agréables qu'utiles, terrains incultes, mauvais terrains mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon rapport à ſoixante et quinze millions d'arpens quarrés ; mais comptons-en quatre-vingts millions : on ne ſaurait trop faire pour ſa patrie.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Combien croyez-vous que chaque arpent rapporte l'un dans l'autre, année commune, en blés, en ſemence de toute eſpèce, vins, étangs, bois, métaux, beſtiaux, fruits, laines, ſoies, lait, huiles, tous frais faits, ſans compter l'impôt ?

(*b*) Cela eſt prouvé par les mémoires des intendans, faits à la fin du dix-ſeptième ſiècle, combinés avec le dénombrement par feux, compoſé en 1753 par ordre de M. le comte d'*Argenſon*, et ſurtout avec l'ouvrage très-exact de M. de *Mézence*, fait ſous les yeux de M. l'intendant de *la Michaudière*, l'un des hommes les plus éclairés.

LE GEOMETRE.

Mais, s'ils produiſent chacun vingt-cinq livres, c'eſt beaucoup; cependant mettons trente livres, pour ne pas décourager nos concitoyens. Il y a des arpens qui produiſent des valeurs renaiſſantes eſtimées trois cents livres; il y en a qui produiſent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois et trois cents eſt trente; car vous voyez bien que trois eſt à trente comme trente eſt à trois cents. Il eſt vrai que, s'il y avait beaucoup d'arpens à trente livres, et très-peu à trois cents livres, notre compte ne s'y trouverait pas; mais, encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Eh bien, Monſieur, combien les quatre-vingts millions d'arpens donneront-ils de revenu, eſtimé en argent?

LE GEOMETRE.

Le compte eſt tout fait: cela produit par an deux milliars quatre cents millions de livres numéraires, au cours de ce jour.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai lu que *Salomon* poſſédait lui ſeul vingt-cinq milliars d'argent comptant; et certainement il n'y a pas deux milliars quatre cents millions d'eſpèces circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande et plus riche que le pays de *Salomon*.

LE

LE GEOMETRE.

C'eſt-là le myſtère : il y a peut-être à préſent environ neuf cents millions d'argent circulant dans le royaume ; et cet argent paſſant de main en main ſuffit pour payer toutes les denrées et tous les travaux : le même écu peut paſſer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier et du commis des aides.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous ſommes vingt millions d'habitans, hommes et femmes, vieillards et enfans, combien pour chacun, s'il vous plaît ?

LE GEOMETRE.

Cent vingt livres, ou quarante écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Vous avez deviné tout juſte mon revenu : j'ai quatre arpens qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent vingt livres ; c'eſt peu de choſe.

Quoi ! ſi chacun avait une portion égale, comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq louis d'or par an ?

LE GEOMETRE.

Pas davantage, ſuivant notre calcul que j'ai un peu enflé. Tel eſt l'état de la nature

humaine. La vie et la fortune ſont bien bornées ; on ne vit à Paris, l'un portant l'autre, que vingt-deux à vingt-trois ans ; l'un portant l'autre, on n'a tout au plus que cent vingt livres par an à dépenſer ; c'eſt-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles ſont repréſentés par la ſomme de cent vingt livres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hélas ! que vous ai-je fait pour m'ôter ainſi la fortune et la vie ? Eſt-il vrai que je n'aye que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

LE GEOMETRE.

Cela eſt inconteſtable dans la bonne ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans il en faut retrancher au moins dix de votre enfance ; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation, c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encore donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un jour. Retranchez de treize années qui vous reſtent le temps du ſommeil et celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié ; reſte ſix ans et demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs et l'eſpérance. (4)

(4) S'il eſt queſtion de la vie phyſique et individuelle de l'homme conſidéré comme un être doué de raiſon, ayant des

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Miſéricorde ! votre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtence ſupportable.

LE GEOMETRE.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cents mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Quarante écus et trois ans à vivre ! quelle reſſource imagineriez-vous contre ces deux malédictions ?

LE GEOMETRE.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeaſſent moins, qu'ils fiſſent plus d'exercice, que les mères allaitaſſent leurs enfans, qu'on ne fût

idées, de la mémoire, des affections morales, elle doit commencer avant dix ans. S'il eſt queſtion de la vie conſidérée par rapport à la ſociété, on doit la commencer plus tard. D'ailleurs, pour évaluer la durée de la vie priſe dans un de ces deux ſens, il faudrait prendre une autre méthode : évaluer la durée de la vie réelle par toutes les durées de la vie phyſique, et en former enſuite une vie mitoyenne, on aurait un réſultat différent, mais qui conduirait aux mêmes réflexions. Le temps où la jouiſſance entiere de nos facultés nous permet de prétendre au bonheur, ſe réduirait toujours à un bien petit nombre d'années.

plus assez mal avisé pour craindre l'inoculation ; c'est ce que j'ai dit : et pour la fortune, il n'y a qu'à se marier, faire des garçons et des filles.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Quoi ! le moyen de vivre commodément est d'associer ma misère à celle d'un autre.

LE GEOMETRE.

Cinq ou six misères ensemble font un établissement très-tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons et deux filles seulement, cela fait sept cents vingt livres pour votre petit ménage, supposé que justice soit faite, et que chaque individu ait cent vingt livres de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent presque rien ; devenus grands ils vous soulagent ; leurs secours mutuels vous sauvent presque toutes les dépenses, et vous vivez très-heureusement en philosophe, pourvu que ces messieurs qui gouvernent l'Etat n'aient pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an (5) : mais le malheur est que nous ne sommes plus dans l'âge d'or, où

(5) C'est une plaisanterie. Ceux qui ont dit que la puissance législatrice et exécutrice était copropriétaire de tous les biens, n'ont pas prétendu qu'elle eût le droit d'en prendre la moitié, mais seulement la portion nécessaire pour défendre l'Etat et le bien gouverner. Il n'y a que l'expression qui soit ridicule.

les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions ſucculentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains et à deux pieds poſsède un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ah ! vous nous ruinez. Vous nous diſiez tout à l'heure que dans un pays où il y a quatre-vingts millions d'arpens de terre aſſez bonne, et vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de cent vingt livres de rente, et vous nous les ôtez.

LE GEOMETRE.

Je comptais ſuivant les regiſtres du ſiècle d'or, et il faut compter ſuivant le ſiècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, et plus de ſix millions d'hommes qui n'ont abſolument rien.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais s'ils mouraient de faim au bout de trois jours ?

LE GEOMETRE.

Point du tout : les autres qui poſsèdent leurs portions les font travailler, et partagent avec eux ; c'eſt ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apothicaire, le prédicateur, le

comédien, le procureur et le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenſer par an, réduites à cent huit livres à cauſe de votre taxe de douze francs; mais regardez les ſoldats qui donnent leur ſang pour la patrie; ils ne diſpoſent, à quatre ſous par jour, que de ſoixante et treize livres, et ils vivent gaiement en s'aſſociant par chambrées.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi donc un ex-jéſuite a plus de cinq fois la paye d'un ſoldat. Cependant les ſoldats ont rendu plus de ſervices à l'Etat ſous les yeux du roi à Fontenoy, à Lawfelt, au ſiége de Fribourg, que n'en a jamais rendu le révérend père *la Valette*.

LE GEOMETRE.

Rien n'eſt plus vrai; et même chaque jéſuite devenu libre a plus à dépenſer qu'il ne coûtait à ſon couvent : il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les parlemens, comme le révérend père *Patouillet* et le révérend père *Nonotte*. Chacun s'ingénie dans ce monde; l'un eſt à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine, un autre entreprend l'opéra; celui-ci fait la gazette eccléſiaſtique; cet autre une tragédie bourgeoiſe, ou un roman dans le

goût anglais ; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur, qui ſans lui demanderaient l'aumône. Ce n'eſt enfin que la reſtitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'Etat.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Parfaite manière de fleurir !

LE GEOMETRE.

Il n'y en a point d'autre : par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique ſource de l'induſtrie du commerce. Plus la nation eſt induſtrieuſe, plus elle gagne ſur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cents millions de plus dans l'Etat ; ce ſerait dix francs de plus à répartir loyalement ſur chaque tête ; c'eſt-à-dire que les négocians feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus, dans l'eſpérance de faire des gains encore plus conſidérables. Mais le commerce a ſes bornes, comme la fertilité de la terre ; autrement la progreſſion irait à l'infini : et puis il n'eſt pas sûr que la balance de notre commerce nous ſoit toujours favorable ; il y a des temps où nous perdons.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous aviſions de faire le double

d'enfans de ce que nous en fesons, si notre patrie était peuplée du double, si nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il ?

LE GEOMETRE.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenser que vingt écus, l'un portant l'autre; ou qu'il faudrait que la terre rendît le double de ce qu'elle rend; ou qu'il y aurait le double de pauvres; ou qu'il faudrait avoir le double d'industrie, et gagner le double sur l'étranger; ou envoyer la moitié de la nation en Amérique; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes, et de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plaît à DIEU : mais cette situation est triste, et votre siècle de fer est bien dur.

LE GEOMETRE.

Il n'y a aucune nation qui soit mieux : et il en est beaucoup qui sont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt livres à chaque habitant ? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales et les Francs n'auraient pas déserté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer et la flamme à la main.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Si je vous laiſſais dire, vous me perſuaderiez bientôt que je ſuis heureux avec mes cent vingt francs.

LE GEOMETRE.

Si vous penſiez être heureux, en ce cas vous le feriez.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas, à moins qu'on ne ſoit fou.

LE GEOMETRE.

Je vous ai déjà dit que, pour être plus à votre aiſe et plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme ; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous cent vingt livres de rente, c'eſt-à-dire, quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans ſont induſtrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi ils ne pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

LE GEOMETRE.

C'eſt la loi de toutes les nations ; on ne reſpire qu'à ce prix.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et il faudra que ma femme et moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à

la puiſſance légiſlatrice et exécutrice, et que les nouveaux miniſtres d'Etat nous enlèvent la moitié du prix de nos ſueurs et de la ſubſtance de nos pauvres enfans avant qu'ils puiſſent gagner leur vie ! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du roi ?

LE GEOMETRE.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui poſsède quatre cents arpens payera deux mille écus par ce nouveau tarif, et les quatre-vingts millions d'arpens rendront au roi douze cents millions de livres par année, ou quatre cents millions d'écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Cela me paraît impraticable et impoſſible.

LE GEOMETRE.

Vous avez très-grande raiſon, et cette impoſſibilité eſt une démonſtration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raiſonnement dans nos nouveaux miniſtres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y a-t-il pas auſſi une prodigieuſe injuſtice démontrée à me prendre la moitié de mon blé, de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c. et de n'exiger aucun ſecours de

ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tiſſu de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon blé qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

LE GEOMETRE.

L'injuſtice de cette adminiſtration eſt auſſi évidente que ſon calcul eſt erroné. Il faut que l'induſtrie ſoit favoriſée, mais il faut que l'induſtrie opulente ſecoure l'Etat. Cette induſtrie vous a certainement ôté une partie de vos cent vingt livres, et ſe l'eſt appropriée en vous vendant vos chemiſes et votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient coûté ſi vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier qui s'eſt enrichi à vos dépens a, je l'avoue, donné un ſalaire à ſes ouvriers, qui n'avaient rien par eux-mêmes ; mais il a retenu pour lui, chaque année, une ſomme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente : il a donc acquis cette fortune à vos dépens ; vous ne pourrez donc jamais lui vendre vos denrées aſſez cher pour vous rembourſer de ce qu'il a gagné ſur vous ; car ſi vous tentiez ce ſurhauſſement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela eſt ainſi, c'eſt qu'il reſte toujours poſſeſſeur de ſes trente mille livres de rente, et vous reſtez

avec vos cent vingt livres qui diminuent ſouvent, bien loin d'augmenter.

Il eſt donc néceſſaire et équitable que l'induſtrie raffinée du négociant paye plus que l'induſtrie groſſière du laboureur. Il en eſt de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été juſqu'ici de douze francs avant que nos grands miniſtres vous euſſent pris vingt écus. Sur ces douze francs le publicain retenait dix ſous pour lui. Si dans votre province il y a cinq cents mille ames, il aura gagné deux cents cinquante mille francs par an. Qu'il en dépenſe cinquante, il eſt clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il eſt très-juſte qu'il contribue à proportion, ſans quoi tout ſerait perverti et bouleverſé. (6)

(6) Voici deux nouvelles objections contre l'idée de réduire tous les impôts à un ſeul. Celle des financiers n'eſt qu'une plaiſanterie, puiſqu'il n'y aurait plus alors de financiers, mais ſeulement des hommes chargés, moyennant des appointemens modiques, de recevoir les deniers publics. Reſtent les commerçans, les manufacturiers; mais il eſt clair que ſi les objets de leur commerce et de leur induſtrie n'étaient plus aſſujettis à aucun droit, leur profit reſterait le même, parce qu'ils vendraient meilleur marché ou acheteraient plus cher les matières premières. Ce ne ſont point eux qui payent ces impôts, ce ſont ceux qui achètent d'eux ou qui leur vendent, et ils continueraient de les payer ſous une autre forme. Si c'eſt au contraire un impôt perſonnel, une capitation dont on les délivre, il fallait déduire cet impôt, cette capitation de l'intérêt qu'ils tiraient de leurs fonds : ainſi ſuppoſons cet intérêt de dix pour cent et cet impôt d'un

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela ſoulage mon imagination; mais puiſqu'il a ſi bien augmenté ſon ſuperflu, comment puis-je faire pour accroître auſſi ma petite fortune?

LE GEOMETRE.

Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produiſait.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je ſuppoſe que j'aye bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puiſſance légiſlatrice et exécutrice en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année?

LE GEOMETRE.

Rien du tout; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemiſes, de meubles, qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu

dixième, ils ne retiraient donc réellement que neuf pour cent; et cet impôt ſupprimé, la concurrence les obligera bientôt à borner le même intérêt à ces neuf pour cent auxquels elle les avait déjà bornés. Il en eſt de même de ceux qui vivent de leurs ſalaires; ſi vous leur ôtez les impôts perſonnels, ſi vous ôtez des droits qui augmentaient pour eux le prix de certaines denrées, leurs ſalaires baiſſeront à proportion.

dans l'Etat une circulation plus abondante; les ſalaires auront été augmentés avec le temps à peu-près en proportion du nombre des gerbes de blé, des toiſons de mouton, des cuirs de bœufs, de cerfs et de chèvres qui auront été employés, des grappes de raiſin qu'on aura foulées dans le preſſoir. On aura payé au roi plus de valeurs de denrées en argent, et le roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler ſous ſes ordres; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Que reſtera-t-il donc à la puiſſance au bout de l'année?

LE GEOMETRE.

Rien, encore une fois; c'eſt ce qui arrive à toute puiſſance: elle ne théſauriſe pas; elle a été nourrie, vêtue, logée, meublée; tout le monde l'a été auſſi, chacun ſuivant ſon état; et ſi elle théſauriſe, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entaſſé; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ſes coffres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais ce grand *Henri IV* n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la baſtille plus de

cinquante millions de notre monnaie d'aujourd'hui.

LE GEOMETRE.

C'était un homme auſſi bon, auſſi prudent que valeureux. Il allait faire une juſte guerre, et en amaſſant dans ſes coffres vingt-deux millions de ſon temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laiſſait circuler, il épargnait à ſon peuple plus de cent millions qu'il en aurait coûté, s'il n'avait pas pris ces utiles meſures. Il ſe rendait moralement sûr du ſuccès contre un ennemi qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieuſement en ſa faveur. (7)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche ſous l'adminiſtration du duc de *Sulli* que ſous celle des nouveaux miniſtres qui ont mis l'impôt unique, et qui m'ont pris vingt écus ſur quarante. Dites-moi, je vous prie, y a-t-il une nation au monde qui jouiſſe de ce beau bénéfice de l'impôt unique ?

(7) La queſtion ſe réduit à ſavoir s'il vaut mieux théſauriſer pendant la paix que d'emprunter pendant la guerre. Le premier parti ſerait beaucoup plus avantageux dans un pays où la conſtitution et l'état des lumières permettraient de compter ſur un ſyſtême d'adminiſtration de finances indépendant des révolutions du miniſtère.

LE GEOMETRE.

Pas une nation opulente. Les Anglais, qui ne rient guère, ſe ſont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'eſprit avaient propoſé parmi nous cette adminiſtration (8). Les

(8) Cela eſt vrai; mais l'Angleterre eſt un des pays de l'Europe où l'on trouve le plus de préjugés ſur tous les objets de l'adminiſtration et du gouvernement. Tout écrivain politique en Angleterre peut prétendre aux places, et rien ne nuit plus dans la recherche de la vérité que d'avoir un intérêt, bien ou mal entendu, de la trouver conforme plutôt à une opinion qu'à une autre. Il eſt très-poſſible par cette raiſon que les lumières aient moins de peine à ſe répandre dans une monarchie que dans une république, et s'il exiſte dans les républiques plus d'enthouſiaſme patriotique, on trouve dans quelques monarchies un patriotiſme plus éclairé.

D'ailleurs l'établiſſement d'un impôt unique eſt une opération qui doit ſe faire avec lenteur, et qui exige, pour ne cauſer aucun déſordre paſſager, beaucoup de ſageſſe dans les meſures. Il faut en effet s'aſſurer d'abord par quelles eſpèces de propriétés, par quels cantons chaque eſpèce d'impôts eſt réellement payée, et dans quelle proportion chaque eſpèce de propriétés, chaque canton ou la totalité de l'Etat y contribuent; il faut répartir enſuite dans la même proportion l'impôt qui doit les remplacer.

Il faut par conſéquent avoir un cadaſtre général de toutes les terres; mais, quelque exactitude qu'on ſuppoſe dans ce cadaſtre, quelque ſagacité que l'on ait miſe dans la diſtribution de la taxe qui remplace les impôts indirects, il eſt impoſſible de ne pas commettre des erreurs très-ſenſibles : il eſt donc néceſſaire de ne faire cette opération que ſucceſſivement, et il faut de plus être en état de faire un ſacrifice momentané d'une partie du revenu public, quoique le réſultat de ce changement de forme des impôts puiſſe être à la fois d'en diminuer le fardeau pour le peuple, et d'augmenter leur produit pour le ſouverain. Enfin, comme la plupart des terres ſont affermées, comme

Chinois exigent une taxe de tous les vaiſſeaux marchands qui abordent à Kanton ; les Hollandais payent à Nangaſaqui quand ils ſont reçus au Japon, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas chrétiens ; les Lapons et les Samoïèdes, à la vérité, ſont ſoumis à un impôt unique en peaux de martre ; la république de Saint-Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'Etat dans ſa ſplendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célèbre par ſon équité et pour ſa valeur, qui ne paye aucune taxe ; c'eſt le peuple helvétien ; mais voici ce qui eſt arrivé ; ce peuple s'eſt mis à la place des ducs d'Autriche et de Zeringen : les petits cantons ſont démocratiques et très-pauvres ; chaque habitant y paye une ſomme très-modique pour les beſoins de la petite république. Dans les cantons riches, on eſt chargé envers l'Etat des redevances que les

lorſqu'on en ſoumet le produit à un nouvel impôt deſtiné à remplacer un impôt d'un autre genre, une partie ſeulement de la compenſation qui ſe fait alors ſerait au profit du propriétaire et le reſte au profit du fermier ; c'eſt une nouvelle raiſon de mettre dans cette opération beaucoup de ménagement, quand même on ſerait parvenu à connaître à peu-près dans chaque genre de culture la partie de l'impôt que l'on doit faire porter au propriétaire, et celle dont, juſqu'à l'expiration du bail, le fermier doit être chargé : mais ſi cet ouvrage eſt difficile, il ne l'eſt pas moins d'aſſigner à quel point la nation qui l'exécuterait verrait augmenter en peu d'années ſon bien-être, ſes richeſſes et ſa puiſſance.

archiducs d'Autriche et les ſeigneurs fonciers exigeaient : les cantons proteſtans ſont à proportion du double plus riches que les catholiques, parce que l'Etat y poſsède les biens des moines. Ceux qui étaient ſujets des archiducs d'Autriche, des ducs de Zeringen et des moines, le ſont aujourd'hui de la patrie; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods et ventes qu'ils payaient à leurs anciens maîtres, et comme les ſujets en général ont très-peu de commerce, le négoce n'eſt aſſujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puiſſances étrangères, et ſe vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépens ; et c'eſt un exemple auſſi unique dans le monde policé que l'eſt l'impôt établi par vos nouveaux légiſlateurs.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi, Monſieur, les Suiſſes ne ſont pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens ; et celui qui poſsède quatre vaches n'en donne pas deux à l'Etat?

LE GEOMETRE.

Non, ſans doute. Dans un canton, ſur treize tonneaux de vin on en donne un et on

en boit douze. Dans un autre canton, on paye la douzième partie et on en boit onze.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ah ! qu'on me faſſe fuiſſe. Le maudit impôt que l'impôt unique et inique qui m'a réduit à demander l'aumône ! mais trois ou quatre cents impôts, dont les noms même me ſont impoſſibles à retenir et à prononcer, ſont-ils plus juſtes et plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un légiſlateur qui, en fondant un Etat, ait imaginé de créer des conſeillers du roi meſureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, langueyeurs de porc, contrôleurs de beurre ſalé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuſe que celle d'*Alexandre*, commandée par ſoixante généraux qui mettent le pays à contribution, qui remportent des victoires ſignalées tous les jours, qui font des priſonniers, et qui quelquefois les ſacrifient en l'air ou ſur un petit théâtre de planches, comme feſaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon curé ?

Une telle légiſlation, contre laquelle tant de cris s'élevaient, et qui feſait verſer tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement et paiſiblement la moitié de mon exiſtence ? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prît en détail les trois quarts ſous l'ancienne finance.

LE GEOMETRE.

Illiacos intra muros peccatur et extra.

Eſt modus in rebus.....

Caveas nè quid nimis.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai appris un peu d'hiſtoire et de géométrie, mais je ne ſais pas le latin.

LE GEOMETRE.

Cela ſignifie à peu-près : *On a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oui, rien de trop ; c'eſt ma ſituation ; mais je n'ai pas aſſez.

LE GEOMETRE.

Je conviens que vous périrez de faim et moi auſſi, et l'Etat auſſi, ſuppoſé que la nouvelle adminiſtration dure ſeulement deux ans ; mais il faut eſpérer que DIEU aura pitié de nous.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

On paſſe ſa vie à eſpérer, et on meurt en eſpérant. Adieu, Monſieur ; vous m'avez inſtruit, mais j'ai le cœur navré.

LE GEOMETRE.

C'eſt ſouvent le fruit de la ſcience.

Aventure avec un carme.

QUAND j'eus bien remercié l'académicien de l'académie des ſciences de m'avoir mis au

fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence; mais grommelant entre mes dents ces triſtes paroles : *Vingt écus de rente ſeulement pour vivre, et n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puiſſe notre vie être encore plus courte, puiſqu'elle eſt ſi malheureuſe !

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maiſon ſuperbe. Je ſentais déjà la faim ; je n'avais pas ſeulement la cent vingtième partie de la ſomme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eût appris que ce palais était le couvent des révérends pères carmes déchauſſés, je conçus de grandes eſpérances ; et je dis, puiſque ces ſaints ſont aſſez humbles pour marcher pieds nus, ils ſeront aſſez charitables pour me donner à dîner.

Je ſonnai; un carme vint : Que voulez-vous, mon fils ? Du pain, mon révérend père; les nouveaux édits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la feſons pas. Quoi ! votre ſaint inſtitut vous ordonne de n'avoir pas de bas, et vous avez une maiſon de prince, et vous me refuſez à manger ! Mon fils, il eſt vrai que nous ſommes ſans ſouliers et ſans bas ; c'eſt une dépenſe de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; et ſi notre ſaint inſtitut nous avait ordonné d'aller cu nu, nous n'aurions point froid au derrière.

A l'égard de notre belle maiſon, nous l'avons aiſément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rente en maiſons dans la même rue.

Ah! ah! vous me laiſſez mourir de faim, et vous avez cent mille livres de rente! vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement?

DIEU nous préſerve de payer une obole! Le ſeul produit de la terre cultivée par des mains laborieuſes, endurcies de calus et mouillées de larmes, doit des tributs à la puiſſance légiſlatrice et exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maiſons dont nous tirons cent mille livres par an; mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déjà payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois: elles ont ſanctifié les fidelles qui ſe ſont appauvris en nous enrichiſſant; et nous continuons à demander l'aumône et à mettre à contribution le faubourg Saint-Germain pour ſanctifier encore les fidelles. Ayant dit ces mots, le carme me ferma la porte au nez. (9)

(9) L'ouvrage que M. de *Voltaire* avait le plus en vue eſt intitulé *Conſidérations ſur l'ordre eſſentiel et naturel des ſociétés politiques*. On y trouve pluſieurs queſtions importantes analyſées avec beaucoup de ſagacité et de profondeur.

Je paſſai par-devant l'hôtel des mouſquetaires gris ; je contai la choſe à un de ces meſſieurs : ils me donnèrent un bon dîner et un écu. L'un d'eux propoſa d'aller brûler le couvent ; mais un mouſquetaire plus ſage lui montra que le temps n'était pas encore venu, et le pria d'attendre encore deux ou trois ans.

Audience de M. le contrôleur général.

J'ALLAI avec mon écu préſenter un placet à M. le contrôleur général, qui donnait audience ce jour-là.

Son antichambre était remplie de gens de toute eſpèce. Il y avait ſurtout des viſages encore plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fières que mon homme aux huit millions. Je n'oſais m'approcher, je les voyais, et ils ne me voyaient pas.

Un moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appelait *ſes payſans*. Il avait déjà plus de revenu que la moitié de ſes paroiſſiens enſemble ; et de plus il était ſeigneur de fief. Il prétendait que ſes vaſſaux,

L'auteur y prouve que les maiſons, ne rapportant aucun produit réel, ne doivent point payer d'impôts ; que l'on doit regarder le loyer qu'elles rapportent comme l'intérêt du capital qu'elles repréſentent, et que ſi on les exemptait des impôts auxquels elles ſont aſſujetties, les loyers diminueraient à proportion.

ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyères en vignes, ils lui devaient la dixième partie de leur vin ; ce qui fesait, en comptant le prix du travail et des échalas, et des futailles, et du cellier, plus du quart de la récolte. Mais comme les dixmes, disait-il, sont de droit divin, je demande le quart de la substance de mes payſans au nom de DIEU. Le ministre lui dit : Je vois combien vous êtes charitable.

Un fermier général, fort intelligent dans les aides, lui dit alors : Monseigneur, ce village ne peut rien donner à ce moine ; car ayant fait payer aux paroissiens l'année passée trente-deux impôts pour leur vin, et les ayant fait condamner ensuite à payer le trop bu, ils sont entièrement ruinés. J'ai fait vendre leurs bestiaux et leurs meubles, ils sont encore mes redevables. Je m'oppose aux prétentions du révérend père.

Vous avez raison d'être son rival, repartit le ministre ; vous aimez l'un et l'autre également votre prochain, et vous m'édifiez tous deux.

Un troisième, moine et seigneur, dont les payſans sont main-mortables, attendait aussi un arrêt du conseil qui le mît en possession de tout le bien d'un badaud de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an et un jour

dans

dans une maiſon ſujette à cette ſervitude, et enclavée dans les états de ce prêtre, y était mort au bout de l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaud, et cela de droit divin. (*)

Le miniſtre trouva le cœur du moine auſſi juſte et auſſi tendre que les deux premiers.

Un quatrième, qui était contrôleur du domaine, préſenta un beau mémoire par lequel il ſe juſtifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères ou couſins; il avait fallu payer les droits. Le domanier leur avait prouvé généreuſement qu'elles n'avaient pas aſſez eſtimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient; et en conſéquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en frais, et fait mettre en priſon les pères de familles, il avait acheté leurs meilleures poſſeſſions ſans bourſe délier. (*c*)

Le contrôleur général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité) : *Euge, contrôleur bone et fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, fermier*

(*) Voyez dans le ſecond volume de *Politique*, différens ouvrages de M. de *Voltaire* ſur la ſervitude de la glèbe.

(*c*) Le cas à peu-près ſemblable eſt arrivé dans la province que j'habite, et le contrôleur du domaine a été forcé à faire reſtitution; mais il n'a pas été puni. Voyez la ſatire intitulée *les Finances*.

général te conſtituam (*d*). Cependant il dit tout bas à un maître des requêtes qui était à côté de lui : Il faudra bien faire rendre gorge à ces ſangſues ſacrées et à ces ſangſues profanes : il eſt temps de ſoulager le peuple qui, ſans nos ſoins et notre équité, n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde.

Des hommes d'un génie profond lui préſentèrent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts ſur l'eſprit. Tout le monde, diſait-il, s'empreſſera de payer, perſonne ne voulant paſſer pour un ſot. Le miniſtre lui dit : Je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre propoſa d'établir l'impôt unique ſur les chanſons et ſur le rire, attendu que la nation était la plus gaie du monde, et qu'une chanſon la conſolait de tout. Mais le miniſtre obſerva que depuis quelque temps on ne feſait plus guère de chanſons plaiſantes, et il craignit que pour échapper à la taxe on ne devînt trop ſérieux.

Vint un ſage et brave citoyen qui offrit de donner au roi trois fois plus, en feſant payer par la nation trois fois moins. Le miniſtre lui conſeilla d'apprendre l'arithmétique.

Un cinquième prouvait au roi, *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que ſoixante et

(*d*) Je me fis expliquer ces paroles par un ſavant à quarante écus : elles me réjouirent.

quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cents vingt-cinq. Vous me ferez plaiſir, dit le miniſtre, quand nous aurons payé les dettes de l'Etat.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puiſſance légiſlatrice copropriétaire de toutes nos terres par le droit divin, et qui donnait au roi douze cents millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en priſon pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jetai aux pieds de M. le contrôleur général, et je lui demandai juſtice; il fit un grand éclat de rire, et me dit que c'était un tour qu'on m'avait joué. Il ordonna à ces mauvais plaiſans de me donner cent écus de dédommagement, et m'exempta de taille pour le reſte de ma vie. Je lui dis: Monſeigneur, DIEU vous béniſſe!

Lettre à l'homme aux quarante écus.

QUOIQUE je ſois trois fois auſſi riche que vous, c'eſt-à-dire, quoique je poſsède trois cents ſoixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, ſans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'hiſtoire de votre déſaſtre et de la juſtice que M. le contrôleur général vous a rendue, je vous en fais mon compliment;

mais par malheur je viens de lire *le Financier citoyen*, malgré la répugnance que m'avait inſpirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes et à moi ſoixante ; il n'accorde que cent francs à chaque individu ſur la totalité des habitans ; mais en récompenſe, un homme non moins illuſtre enfle nos rentes juſqu'à cent cinquante livres ; je vois que votre géomètre a pris un juſte milieu. Il n'eſt point de ces magnifiques ſeigneurs qui d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitans, et vous font rouler quinze cents millions d'eſpèces ſonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières. (10)

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai *le Financier citoyen;* mais n'allez pas le croire en tout; il cite le Teſtament du grand miniſtre *Colbert*, et il ne ſait pas que c'eſt une

(10) Il s'en faut beaucoup que ces évaluations puiſſent être préciſes ; et ceux qui les ont faites ſe ſont bien gardés de prendre toute la peine néceſſaire pour parvenir au degré de préciſion qu'on pourrait atteindre. Ce qu'il eſt important de ſavoir, c'eſt qu'un Etat qui a deux millions d'habitans et celui qui en a vingt, le pays dont le territoire eſt fertile et celui où le ſol eſt ingrat, celui qui a un excédent de ſubſiſtance et celui qui eſt obligé d'en réparer le défaut par le commerce, &c. doivent avoir les mêmes lois d'adminiſtration. C'eſt une des plus grandes vérités que les écrivains économiſtes français aient annoncées, et une de celles qu'ils ont le mieux établies.

rapſodie ridicule faite par un *Gatien de Courtilz;* il cite la *Dixme* du maréchal de *Vauban*, et il ne ſait pas qu'elle eſt d'un *Boiſguilbert;* il cite le Teſtament du cardinal de *Richelieu*, et il ne ſait pas qu'il eſt de l'abbé de *Bourzeis*. Il ſuppoſe que ce cardinal aſſure que *quand la viande enchérit*, *on donne une paye plus forte au ſoldat*. Cependant la viande enchérit beaucoup ſous ſon miniſtère, et la paye du ſoldat n'augmenta point; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour ſuppoſé dès qu'il parut, et enſuite attribué au cardinal même, ne lui appartient pas plus que les teſtamens du cardinal *Albéroni* et du maréchal de *Belliſle* ne leur appartiennent.

Défiez-vous toute votre vie des teſtamens et des ſyſtêmes; j'en ai été la victime comme vous. Si les *Solons* et les *Licurgues* modernes ſe ſont moqués de vous, les nouveaux *Triptolêmes* ſe ſont encore plus moqués de moi; et, ſans une petite ſucceſſion qui m'a ranimé, j'étais mort de misère.

J'ai cent vingt arpens labourables dans le plus beau pays de la nature, et le ſol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend, tous frais faits, dans mon pays, qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lu dans les journaux qu'un célèbre agriculteur avait inventé un

nouveau ſemoir, et qu'il labourait ſa terre par planches, afin qu'en ſemant moins il recueillît davantage, j'empruntai vîte de l'argent, j'achetai un ſemoir, je labourai par planches; je perdis ma peine et mon argent, auſſi-bien que l'illuſtre agriculteur qui ne sème plus par planches. (*)

Mon malheur voulut que je luſſe le *Journal économique* qui ſe vend à Paris chez *Boudet*. Je tombai ſur l'expérience d'un pariſien ingénieux qui, pour ſe réjouir, avait fait labourer ſon parterre quinze fois, et y avait ſemé du froment, au lieu d'y planter des tulipes : il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encore de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me diſais-je, j'aurai le double de la récolte de ce digne pariſien qui s'eſt formé des principes d'agriculture à l'opéra et à la comédie, et me voilà enrichi par ſes leçons et par ſon exemple.

Labourer ſeulement quatre fois dans mon pays eſt une choſe impoſſible; la rigueur et les changemens ſoudains des ſaiſons ne le permettent pas; et d'ailleurs le malheur que j'avais eu de ſemer par planches, comme l'illuſtre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage. Je fais labourer

(*) M. *Duhamel*.

trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui ſont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres, c'eſt un prix fait ; il fallut donner trente façons par arpent ; le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres : la façon de mes cent vingt arpens me revint à quatorze mille quatre cents livres. Ma récolte qui ſe monte, année commune, dans mon maudit pays, à trois cents ſetiers, monta, il eſt vrai, à trois cents trente, qui, à vingt livres le ſetier, me produiſirent ſix mille ſix cents livres : je perdis ſept mille huit cents livres ; il eſt vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abymé, ſans une vieille tante qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde en raiſonnant auſſi bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croirait que j'eus encore la faibleſſe de me laiſſer ſéduire par le Journal de *Boudet* ? Cet homme-là après tout n'avait pas juré ma perte. Je lis dans ſon recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rente en artichauts : certainement *Boudet* me rendra en artichauts ce qu'il m'a fait perdre en blé. Voilà mes quatre mille francs dépenſés et mes artichauts mangés par des rats de campagne. Je fus hué

dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproches fulminante à *Boudet*. Pour toute réponſe le traître s'égaya dans ſon Journal à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fuſſent nés rouges ; je fus obligé de lui envoyer une atteſtation d'un ancien procureur du roi de la Guadeloupe, comme quoi DIEU a fait les Caraïbes rouges ainſi que les Nègres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre juſqu'au dernier ſou toute la ſucceſſion de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux ſyſtêmes. Mon cher Monſieur, encore une fois, gardez-vous des charlatans.

Nouvelles douleurs occaſionnées par les nouveaux ſyſtêmes.

(*Ce petit morceau eſt tiré des manuſcrits d'un vieux ſolitaire.*)

JE vois que ſi de bons citoyens ſe ſont amuſés à gouverner les Etats, et à ſe mettre à la place des rois : ſi d'autres ſe ſont crus des *Triptolêmes* et des *Cérès*, il y en a de plus fiers qui ſe ſont mis ſans façon à la place de DIEU, et qui ont créé l'univers avec leur plume, comme DIEU le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui ſe préſenta à mes adorations fut un deſcendant de *Talès*, nommé *Telliamed*,

Telliamed, qui m'apprit que les montagnes et les hommes ſont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui enſuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue ſe changea en cuiſſes et en jambes. J'étais encore tout plein des *Métamorphoſes d'Ovide*, et d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins : j'aimais autant deſcendre d'un poiſſon que d'un ſinge.

Avec le temps j'eus quelques doutes ſur cette généalogie, et même ſur la formation des montagnes. Quoi ! me dit-il, vous ne ſavez pas que les courans de la mer, qui jettent toujours du ſable à droite et à gauche à dix ou douze pieds de hauteur, tout au plus, ont produit, dans une ſuite infinie de ſiècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, leſquelles ne ſont pas de ſable ? Apprenez que la mer a néceſſairement couvert tout le globe. La preuve en eſt qu'on a vu des ancres de vaiſſeau ſur le mont Saint-Bernard, qui étaient là pluſieurs ſiècles avant que les hommes euſſent des vaiſſeaux.

Figurez-vous que la terre eſt un *globe de verre* qui a été long-temps tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine, à trente-ſix lieues

de la mer ? c'eſt un amas de coquilles avec leſquelles on engraiſſe la terre comme avec du fumier. Or, ſi la mer a dépoſé dans la ſucceſſion des temps une mine entière de coquilles à trente-ſix lieues de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été juſqu'à trois mille lieues pendant pluſieurs ſiècles ſur notre globe de verre ?

Je lui répondis : Monſieur *Telliamed*, il y a des gens qui font quinze lieues par jour, à pied ; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin ſoit de verre ; et quant à votre falun, je doute encore qu'il ſoit un lit de coquilles de mer. Il ſe pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aiſément la forme des fragmens de coquilles, comme il y a des pierres qui ſont figurées en langues, et qui ne ſont pas des langues ; en étoiles, et qui ne ſont point des aſtres ; en ſerpens roulés ſur eux-mêmes, et qui ne ſont point des ſerpens ; en parties naturelles du beau ſexe, et qui ne ſont point pourtant les dépouilles des dames. On voit des dendrites, des pierres figurées qui repréſentent des arbres et des maiſons, ſans que jamais ces petites pierres aient été des maiſons et des chênes.

Si la mer avait dépoſé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la

Bretagne, la Normandie, la Picardie et toutes les autres côtes ? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer ſe ſerait répandue à trente-ſix lieues, ce n'eſt pas à dire qu'elle ait été juſqu'à trois cents, et même juſqu'à trois mille, et que toutes les montagnes aient été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucaſe a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucaſe.

Mais, monſieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées ſur le ſommet des Alpes ?

Je répondrai, monſieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancres de vaiſſeau ſur le haut du mont Cénis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit, qu'on a trouvé des écailles d'huître (qui ſe pétrifient aiſément) à de très-grandes diſtances de la mer, comme on a déterré des médailles romaines à cent lieues de Rome ; et j'aime mieux croire que des pélerins de Saint-Jacques ont laiſſé quelques coquilles vers Saint-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont Saint-Bernard.

Il y a des coquillages par-tout ; mais eſt-il bien sûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées et des cruſtacées de nos lacs et de

nos rivières, auſſi-bien que des petits poiſſons marins ?

— Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

— Monſieur le créateur, à vous permis, chacun eſt le maître dans ce monde ; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des démonſtrations que la mer a produit les Alpes et le mont Taurus. Vous ſavez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne ſoit pas vous qui ayez créé cet hémiſphère, et que vous vous ſoyez contenté de former l'ancien monde : c'eſt bien aſſez. (*)

— Monſieur, Monſieur, ſi on n'a pas découvert de coquilles ſur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira*.

— Monſieur, c'eſt parler en créateur qui ſait ſon ſecret, et qui eſt sûr de ſon fait. Je vous abandonne, ſi vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laiſſiez mes montagnes.

(*) Voyez ſur les coquilles et la formation des montagnes, la *diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre globe*, ſecond vol. de *Phyſique*. Quant à l'opinion que la terre eſt de verre, et qu'une comète l'a détachée du ſoleil, c'eſt une plaiſanterie de M. de *Buffon*, qui a voulu faire une expérience morale ſur la crédulité des Pariſiens.

Je ſuis d'ailleurs le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur de votre providence.

Dans le temps que je m'inſtruiſais ainſi avec *Telliamed*, un jéſuite irlandais déguiſé en homme, d'ailleurs grand obſervateur, et ayant de bons microſcopes, fit des anguilles avec de la farine de blé ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fît des hommes avec de la farine de bon froment. Auſſitôt on créa des particules organiques qui compoſèrent des hommes. Pourquoi non ? Le grand géomètre *Fatio* avait bien reſſuſcité des morts à Londres ; on pouvait tout auſſi aiſément faire à Paris des vivans avec des particules organiques : mais malheureuſement les nouvelles anguilles de *Néedham* ayant diſparu, les nouveaux hommes diſparurent auſſi, et s'enfuirent chez les monades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière ſubtile, globuleuſe et cannelée. (*)

Ce n'eſt pas que ces créateurs de ſyſtêmes n'aient rendu de grands ſervices à la phyſique ; à Dieu ne plaiſe que je mépriſe leurs travaux ! on les a comparés à des alchimiſtes qui, en feſant de l'or (qu'on ne fait point), ont trouvé de bons remèdes ou du moins des choſes très-curieuſes. On peut être un homme

(*) Voyez ſur les anguilles les *Singularités de la nature*, ſecond vol. de *Phyſique*, chap. XIII.

d'un rare mérite, et ſe tromper ſur la formation des animaux et ſur la ſtructure du globe.

Les poiſſons changés en hommes, et les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que M. *Boudet;* je me bornais tranquillement à douter, lorſqu'un lapon me prit ſous ſa protection. C'était un profond philoſophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de ſon avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de ſi prodigieux efforts d'exaltation que j'en tombai malade; mais il me guérit en m'enduiſant de poix réſine, de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher qu'il me propoſa un voyage aux terres auſtrales pour y diſſéquer des têtes de géans, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais ſupporter la mer; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuſer un grand trou dans le globe terraquée : ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partîmes; je me caſſai une jambe à l'entrée du trou; on eut beaucoup de peine à me redreſſer la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup ſoulagé.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes, pour inſtruire l'univers très-

attentif à ces grandes choſes (*). Je ſuis bien vieux ; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour leſquels je travaille depuis ſi long-temps.

Mariage de l'homme aux quarante écus.

L'HOMME aux quarante écus s'étant beaucoup formé, et ayant fait une petite fortune, épouſa une jolie fille qui poſſédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt groſſe. Il alla trouver ſon géomètre, et lui demanda ſi elle lui donnerait un garçon ou une fille ? Le géomètre lui répondit que les ſages-femmes, les femmes de chambre le ſavaient pour l'ordinaire, mais que les phyſiciens qui prédiſent les éclipſes n'étaient pas ſi éclairés qu'elles.

Il voulut ſavoir enſuite ſi ſon fils ou ſa fille avait déjà une ame. Le géomètre dit que ce n'était pas ſon affaire, et qu'il en fallait parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déjà l'homme aux deux cents pour le moins, demanda en quel endroit était ſon enfant ? Dans une petite poche, lui dit ſon ami, entre la veſſie et l'inteſtin rectum. O Dieu paternel !

(*) Voyez la Diatribe du docteur *Akakia*, premier volume des *Facéties*.

s'écria-t-il ; l'ame immortelle de mon fils née et logée entre de l'urine et quelque chose de pis ! Oui, mon cher voisin ; l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau : et avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

Ah ! monsieur le savant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans se font ?

Non, mon ami ; mais si vous voulez je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfans ne se font point.

Premièrement, le révérend père *Sanchez*, dans son excellent livre *de Matrimonio*, est entièrement de l'avis d'*Hippocrate ;* il croit comme un article de foi que les deux véhicules fluides de l'homme et de la femme s'élancent et s'unissent ensemble, et que dans le moment l'enfant est conçu par cette union ; et il est si persuadé de ce système physique, devenu théologique, qu'il examine, chapitre XXI du livre second : *Utrùm virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh ! Monsieur, je vous ai déjà dit que je n'entends pas le latin ; expliquez-moi en français l'oracle du père *Sanchez*. Le géomètre lui traduisit le texte, et tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié, en trouvant *Sanchez* prodigieuſement ridicule, fut pourtant aſſez content d'*Hippocrate ;* et il ſe flattait que ſa femme avait rempli toutes les conditions impoſées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureuſement, lui dit le voiſin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, qui ne reçoivent qu'avec averſion les embraſſemens de leurs maris, et qui cependant en ont des enfans. Cela ſeul décide contre *Hippocrate* et *Sanchez.*

De plus il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes ; or il y a beaucoup d'eſpèces d'animaux qui engendrent ſans copulation, comme les poiſſons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les phyſiciens cherchaſſent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre *Harvei*, qui le premier démontra la circulation, et qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, et même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtreſſe *ma poule*, et qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes, parce qu'elles voudraient que les

coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries, *Harvei* ne changea point d'avis, et il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais, Monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toujours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas : les femmes, les jumens, les ânesſes, les anguilles ne pondent point ; vous vous moquez de moi.

LE GEOMETRE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires, comme tous les oiſeaux ; les jumens, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles ; ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines et les autres animaux marins de cette eſpèce font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf : tout vient d'un œuf ; et notre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais vraiment ce ſyſtême porte tous les caractères de la vérité ; il eſt ſimple, il eſt

uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

LE GEOMETRE.

On s'eſt laſſé à la longue de ce ſyſtême ; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle ?

LE GEOMETRE.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſyſtême à débiter ont voulu décréditer les œufs.

LE GEOMETRE.

Cela pourrait bien être. Deux hollandais s'avisèrent d'examiner la liqueur ſéminale au microſcope, celle de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; et ils crurent y apercevoir des animaux déjà tout formés qui couraient avec une vîteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles feſaient tout, et les femelles rien ;

elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui fretillent ſi prodigieuſement dans une liqueur, pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, et pour être non moins immobiles neuf mois, à quelques culbutes près, dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conſéquent. Ce n'eſt pas, autant que j'en puis juger, la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

LE GEOMETRE.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin, nommé *Andry*, qui voyait des vers par-tout, et qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'*Harvei*. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin deux hollandais et M. *Andry*, à force de tomber dans le péché d'*Onan* et de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle; de là dans notre enveloppe, nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie

chryſalide, que les payſans appellent *féve*. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes : voilà nos métamorphoſes.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Eh bien, s'en eſt-on tenu là ? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode ?

LE GEOMETRE.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus phyſique (*) que l'attraction feſait les enfans ; et voici comment la choſe s'opère. Le ſperme étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil ; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, et qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes, et des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer, dans cette hypothèſe, la ſituation des mamelles et des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux ; il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang et pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour

(*) *Maupertuis.*

entendre ; cela lui paraît trop vulgaire : tout ſe fait par attraction.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

LE GEOMETRE.

On en rit beaucoup ; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune : ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras ; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe ; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras et de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'en ſuis ravi : mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes ?

LE GEOMETRE.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications et du ſang répandu ; mais

entre des phyſiciens, la paix eſt bientôt faite : chacun a couché avec ſa femme, ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce myſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du blé et que vous ignorez comment le blé germe en terre. (11)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oh ! je le ſais bien ; on me l'a dit il y a longtemps ; c'eſt par pourriture. Cependant il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE GEOMETRE.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits,

(11) Les obſervations de *Haller* et de *Spalanzani* ſemblent avoir prouvé que l'embryon exiſte avant la fécondation dans l'œuf des oiſeaux, et par analogie dans la femelle vivipare ; que la ſubſtance du ſperme eſt néceſſaire pour la fécondation, et qu'une quantité preſque infiniment petite peut ſuffire. Mais comment, dans ce ſyſtême, expliquer la reſſemblance des mulets avec leurs pères ? Comment cet embryon et cet œuf ſe forment-ils dans la femelle ? Comment le ſperme agit-il ſur cet embryon ? Voilà ce qu'on ignore encore. Peut-être quelque jour en ſaura-t-on davantage. Les vers ſpermatiques ne deviennent plus du moins des hommes, ni des lapins. Quant aux molécules organiques, elles reſſemblent trop aux monades ; mais remarquons, à l'honneur de *Leibnitz*, que jamais il ne s'eſt aviſé de prétendre avoir vu des monades dans ſon microſcope.

et que les triangles qui ont même baſe et même hauteur ſont égaux entre eux, ou autres propoſitions pareilles, comme, par exemple, que deux et deux font quatre.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter; mais je ſens que je ſuis curieux depuis que j'ai fait fortune, et que j'ai du loiſir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue, car ſurement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever et abaiſſer mes yeux, et de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, et je voudrais connaître un peu..... là..... toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau, ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, et quand je ſuis en léthargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, et ſurtout dans le plaiſir.

J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, et je n'ai jamais pu y parvenir.

parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes ; ayez la bonté de m'inſtruire.

LE GEOMETRE.

Hélas ! nous ſommes auſſi ignorans que vous ; adreſſez-vous à la ſorbonne.

L'homme aux quarante écus, devenu père, raiſonne ſur les moines.

QUAND l'homme aux quarante écus ſe vit père d'un garçon, il commença à ſe croire un homme de quelque poids dans l'Etat ; il eſpéra donner au moins dix ſujets au roi, qui ſeraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui ſefait le mieux des paniers ; et ſa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voiſinage d'une groſſe abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces meſſieurs, qui étaient en petit nombre, avaient englouti tant de parts de quarante écus ? Sont-ils plus utiles que moi à la patrie ? — Non, mon cher voiſin. — Servent-ils comme moi à la population du pays ? — Non, au moins en apparence. — Cultivent-ils la terre ? défendent-ils l'Etat quand il eſt attaqué ? — Non, ils prient DIEU pour vous. — Eh bien, je prierai DIEU pour eux, partageons.

Combien croyez-vous que les couvens renferment de ces gens utiles, ſoit en hommes, ſoit en filles, dans le royaume?

Par les mémoires des intendans, faits ſur la fin du dernier ſiècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

Par notre ancien compte, ils ne devraient, à quarante écus par tête, poſſéder que dix millions huit cents mille livres; combien en ont-ils?

Cela va à cinquante millions, en comptant les meſſes et les quêtes des moines mendians qui mettent réellement un impôt conſidérable ſur le peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'eſt vanté publiquement que ſa beface valait quatre-vingts mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune? — Cinq cents cinquante cinq livres.

C'eſt une ſomme conſidérable dans une ſociété nombreuſe, où les dépenſes diminuent par la quantité même des conſommateurs; car il en coûte bien moins à dix perſonnes pour vivre enſemble, que ſi chacun avait ſéparément ſon logis et ſa table.

Les ex-jéſuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cents livres de penſion, ont donc réellement perdu à ce marché?

Je ne le crois pas ; car ils ſont preſque tous retirés chez des parens qui les aident ; pluſieurs diſent la meſſe pour de l'argent, ce qu'ils ne feſaient pas auparavant ; d'autres ſe ſont faits précepteurs ; d'autres ont été ſoutenus par des dévotes ; chacun s'eſt tiré d'affaire ; et peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde et de la liberté, vouluſſent reprendre leurs anciennes chaînes (12). La vie monacale, quoi qu'on en diſe, n'eſt point du tout à envier. C'eſt une maxime aſſez connue, que les moines ſont des gens qui s'aſſemblent ſans ſe connaître, vivent ſans s'aimer, et meurent ſans ſe regretter.

Vous penſez donc qu'on leur rendrait un très-grand ſervice de les défroquer tous ?

Ils y gagneraient beaucoup, ſans doute, et l'Etat encore davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens et des citoyennes qui ont ſacrifié

(12) Les jéſuites n'auraient point été à plaindre ſi on eût doublé cette penſion de 400 livres, en faveur de ceux qui auraient eu des infirmités, ou plus de ſoixante ans ; ſi les autres euſſent pu poſſéder des bénéfices, ou remplir des emplois ſans faire un ſerment qu'ils ne pouvaient prêter avec honneur ; ſi l'on avait permis à ceux qui auraient voulu vivre en commun de ſe réunir ſous l'inſpection du magiſtrat ; mais la haine des janſéniſtes pour les jéſuites, le préjugé qu'ils pouvaient être à craindre, et leur inſolent fanatiſme dans le temps de leur deſtruction, et même après qu'elle eut été conſommée, ont empêché de remplir, à leur égard, ce qu'euſſent exigé la juſtice et l'humanité.

témérairement leur liberté dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on diſpoſe d'un fonds de dix ſous de rente ; on tirerait ces cadavres de leurs tombeaux : ce ſerait une vraie réſurrection. Leurs maiſons deviendraient des hôtels-de-ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou ſeraient affectées à des manufactures ; la population deviendrait plus grande ; tous les arts ſeraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires, en fixant le nombre des novices : la patrie aurait plus d'hommes utiles et moins de malheureux. C'eſt le ſentiment de tous les magiſtrats ; c'eſt le vœu unanime du public, depuis que les eſprits ſont éclairés. L'exemple de l'Angleterre et de tant d'autres Etats eſt une preuve évidente de la néceſſité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, ſi, au lieu de quarante mille hommes de mer, elle avait quarante mille moines ? Plus les arts ſe ſont multipliés, plus le nombre des ſujets laborieux eſt devenu néceſſaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens enſevelis qui ſont perdus pour l'Etat. Il faut, pour faire fleurir un royaume, le moins de prêtres poſſible, et le plus d'artiſans. L'ignorance et la barbarie de nos pères, loin d'être une règle pour nous, n'eſt qu'un avertiſſement de faire

ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

Ce n'eſt donc point par haine contre les moines que vous voulez les abolir ? c'eſt par pitié pour eux, c'eſt par amour pour la patrie. Je penſe comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût moine ; et ſi je croyais que je duſſe avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

Quel eſt en effet le bon père de famille qui ne gémiſſe de voir ſon fils et ſa fille perdus pour la ſociété ? cela s'appelle *ſe ſauver ;* mais un ſoldat qui ſe ſauve quand il faut combattre eſt puni. Nous ſommes tous les ſoldats de l'Etat ; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je ! les moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entière. Quatre-vingt-dix mille cloîtrés, qui braillent ou qui naſillent du latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux ſujets : cela fait cent ſoixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eſt immenſe ; cela eſt démontré. (13)

(13) C'eſt une erreur. Le nombre des hommes dépend eſſentiellement de la quantité de ſubſiſtances : dans un grand Etat comme la France, quatre-vingt-dix mille perſonnes enlevées à la culture et aux arts utiles cauſent ſans doute une perte ; mais l'induſtrie du reſte de la nation la répare ſans peine. Les moines ſont ſurtout nuiſibles, parce qu'ils ſervent

Pourquoi donc le monachiſme a-t-il prévalu ? parce que le gouvernement fut preſque par-tout déteſtable et abſurde depuis *Conſtantin* ; parce que l'empire romain eut plus de moines que de ſoldats ; parce qu'il y en avait cent mille dans la ſeule Egypte ; parce qu'ils étaient exempts de travail et de taxe ; parce que les chefs des nations barbares qui détruiſirent l'empire, s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie ; parce qu'on ſe jetait en en foule dans les cloîtres, pour échapper aux fureurs de ces tyrans, et qu'on ſe plongeait dans un eſclavage pour en éviter un autre ; parce que les papes, en inſtituant tant d'ordres différens de fainéans ſacrés, ſe firent autant de ſujets dans les autres Etats ; parce qu'un payſan aime mieux être appelé *mon révérend père*, et donner des bénédictions, que de conduire la charrue ; parce qu'il ne ſait pas que la charrue eſt plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des

à nourrir le fanatiſme et la ſuperſtition, et parce qu'ils abſorbent des richeſſes immenſes qui pourraient être employées au ſoulagement du peuple, ou pour l'éducation publique. Au reſte, il ne ſerait pas impoſſible de calculer l'effet que peut avoir ſur la population l'exiſtence d'une claſſe de célibataires ; mais ce calcul ſerait très-compliqué, et dépend d'un beaucoup plus grand nombre d'élemens que ne l'ont cru les ſavans d'après le calcul deſquels M. de *Voltaire* parle ici.

ſots, que par un travail honnête; enfin parce qu'il ne ſait pas qu'en ſe feſant moine, il ſe prépare des jours malheureux, tiſſus d'ennui et de repentir.

Allons, Monſieur, plus de moines, pour leur bonheur et pour le nôtre. Mais je ſuis fâché d'entendre dire au ſeigneur de mon village, père de quatre garçons et de trois filles, qu'il ne ſaura où les placer, s'il ne fait pas ſes filles religieuſes.

Cette allégation trop ſouvent repétée eſt inhumaine, anti-patriotique, deſtructive de la ſociété.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie, quel qu'il puiſſe être, ſi tout le monde embraſſait cet état, le genre-humain ſerait perdu, il eſt démontré que cet état ne vaut rien, et que celui qui le prend nuit au genre-humain autant qu'il eſt en lui.

Or il eſt clair que, ſi tous les garçons et toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait : donc la moinerie eſt par cela ſeul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a cauſés quelquefois.

Ne pourrait-on pas en dire autant des ſoldats?

Non aſſurément : car ſi chaque citoyen porte les armes à ſon tour, comme autrefois

dans toutes les républiques, et ſurtout dans celle de Rome, le ſoldat n'en eſt que meilleur cultivateur ; le ſoldat citoyen ſe marie, il combat pour ſa femme et pour ſes enfans. Plût à Dieu que tous les laboureurs fuſſent ſoldats et mariés ! ils ſeraient d'excellens citoyens. Mais un moine, en tant que moine, n'eſt bon qu'à dévorer la ſubſtance de ſes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

Mais les filles, Monſieur, les filles des pauvres gentilshommes, qu'on ne peut marier, que feront-elles ?

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Suiſſe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvège, du Danemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique, et de preſque tout le reſte de la terre. Elles ſeront bien meilleures épouſes, bien meilleures mères, quand on ſe ſera accoutumé, ainſi qu'en Allemagne, à prendre des femmes ſans dot. Une femme ménagère et laborieuſe fera plus de bien dans une maiſon que la fille d'un financier, qui dépenſe plus en ſuperfluités qu'elle n'a porté de revenu chez ſon mari.

Il faut qu'il y ait des maiſons de retraite pour la vieilleſſe, pour l'infirmité, pour la difformité.

difformité. Mais, par le plus déteſtable des abus, les fondations ne ſont que pour la jeuneſſe et pour les perſonnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux ſexes leur nudité, malgré toutes les lois de la pudeur; on les examine attentivement devant et derrière. Qu'une vieille boſſue aille ſe préſenter pour entrer dans un cloître, on la chaſſera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immenſe. Que dis-je! toute religieuſe doit être dotée, ſans quoi elle eſt le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable. (14)

Allez, allez, Monſieur, je vous jure que mes filles ne feront jamais religieuſes. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à ſe rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie et contre ſoi-même. Expliquez-moi, je vous prie, comment il ſe peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre-humain, prétende que les moines ſont très-utiles à la population d'un Etat, parce que leurs bâtimens ſont mieux entretenus que

(14) Le grand duc *Léopold* vient de défendre aux couvens de ſes Etats, d'exiger, ni même de recevoir aucune dot: mais, de peur que des parens avares ne trouvent dans cette loi un encouragement pour forcer leurs filles à prendre e parti du cloître, ils ſeront obligés de donner aux hôpitaux une dot égale à celle que le couvent aurait exigée.

ceux des ſeigneurs, et leurs terres mieux cultivées.

Eh, quel eſt donc votre ami qui avance une propoſition ſi étrange?

C'eſt l'Ami des hommes, ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire; il ſait trop bien que dix familles qui ont chacune cinq mille livres de rente en terre, ſont cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres, et qui a toujours un tréſor ſecret. Il vante les belles maiſons bâties par les moines, et c'eſt préciſément ce qui irrite les citoyens; c'eſt le ſujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne les palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, et comme le vœu d'anéantir ſa race contredit la nature.

Je commence à croire qu'il faut beaucoup ſe défier des livres.

Il faut en uſer avec eux comme avec les hommes, choiſir les plus raiſonnables, les examiner, et ne ſe rendre jamais qu'à l'évidence.

Des impôts payés à l'étranger.

Il y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en ſe tenant les côtés

de rire, et il riait de ſi grand cœur, que je me mis à rire auſſi ſans ſavoir de quoi il était queſtion : tant l'homme eſt né imitateur, tant l'inſtinct nous maîtriſe, tant les grands mouvemens de l'ame ſont contagieux !

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent (*e*)
Humani vultus.

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de rencontrer un homme qui ſe diſait protonotaire du ſaint ſiége, et que cet homme envoyait une groſſe ſomme d'argent à trois cents lieues d'ici à un italien, au nom d'un français à qui le roi avait donné un petit fief, et que ce français ne pourrait jamais jouir des bienfaits du roi, s'il ne donnait à cet italien la première année de ſon revenu.

La choſe eſt très-vraie, lui dis-je, mais elle n'eſt pas ſi plaiſante. Il en coûte à la France environ quatre cents mille livres par an en menus droits de cette eſpèce ; et depuis environ deux ſiècles et demi que cet uſage dure, nous avons déjà porté en Italie quatre-vingts millions.

Dieu paternel ! s'écria-t-il, que de fois quarante écus ! cet italien-là nous ſubjugua

(*e*) Le jéſuite *Sanadon* a mis *adſunt* pour *adflent*. Un amateur d'*Horace* prétend que c'eſt pour cela qu'on a chaſſé les jéſuites.

donc, il y a deux ſiècles et demi ! il nous impoſa ce tribut ! Vraiment, répondis-je, il nous en impoſait autrefois d'une façon bien plus onéreuſe. Ce n'eſt-là qu'une bagatelle en comparaiſon de ce qu'il leva long-temps ſur notre pauvre nation et ſur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces ſaintes uſurpations s'étaient établies; il ſait un peu d'hiſtoire; il a du bon ſens; il comprit aiſément que nous avions été des eſclaves auxquels il reſtait encore un petit bout de chaîne. Il parla long-temps avec énergie contre cet abus; mais avec quel reſpect pour la religion en général ! comme il révérait les évêques ! comme il leur ſouhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépenſaſſent dans leurs diocèſes en bonnes œuvres !

Il voulait auſſi que tous les curés de campagne euſſent un nombre de quarante écus ſuffiſant pour les faire vivre avec décence. Il eſt triſte, diſait-il, qu'un curé ſoit obligé de diſputer trois gerbes de blé à ſon ouaille, et qu'il ne ſoit pas largement payé par la province. Il eſt honteux que ces meſſieurs ſoient toujours en procès avec leurs ſeigneurs. Ces conteſtations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruiſent la conſidération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déjà payé aux prépoſés ſon dixième, et

les deux ſous pour livre, et la taille, et la capitation, et le rachat du logement des gens de guerre, après qu'il a logé des gens de guerre, &c. &c. cet infortuné, dis-je, qui ſe voit encore enlever le dixième de ſa récolte par ſon curé, ne le regarde plus comme ſon paſteur, mais comme ſon écorcheur, qui lui arrache le peu de peau qui lui reſte. Il ſent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui reſte-t-il pour lui et pour ſa famille ? les pleurs, la diſette, le découragement, le déſeſpoir ; et il meurt de fatigue et de misère. Si le curé était payé par la province, il ſerait la conſolation de ſes paroiſſiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendriſſait en prononçant ces paroles ; il aimait ſa patrie, et était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois : Quelle nation que la françaiſe, ſi on voulait !

Nous allâmes voir ſon fils à qui ſa mère bien propre et bien lavée donnait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas ! dit le père, te voilà donc, et tu n'as pas vingt-trois ans de vie, et quarante écus à prétendre !

Des proportions.

Le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens ; mais deux ſacs de blé volés ne ſont pas à ceux qui les ont pris, comme la perte de leur vie l'eſt à l'intérêt de la perſonne volée.

Le prieur de ***, à qui deux de ſes domeſtiques de campagne avaient dérobé deux ſetiers de blé, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute ſa récolte ne lui a valu, et depuis ce temps il ne trouve plus de valets.

Si les lois avaient ordonné que ceux qui voleraient le blé de leur maître, laboureraient ſon champ toute leur vie, les fers aux pieds et une ſonnette au cou, attachée à un carcan, ce prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui, ſans doute : mais le travail forcé et la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être tranſporté en Amérique pour y travailler aux ſucreries avec les Nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, ſont reçus à préſenter requête au roi, ſoit pour obtenir grâce entière, ſoit pour diminution de peine. Celui-ci préſenta requête pour être pendu : il

alléguait qu'il haïſſait mortellement le travail, et qu'il aimait mieux être étranglé une minute, que de faire du ſucre toute ſa vie.

D'autres peuvent penſer autrement, chacun a ſon goût ; mais on a déjà dit, et il faut le répéter, qu'un pendu n'eſt bon à rien, et que les ſupplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie (*) deux jeunes gens à être empalés, pour avoir regardé, leur bonnet ſur la tête, paſſer une proceſſion de lamas. L'empereur de la Chine (**), qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nu-tête à la proceſſion pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits, a dit le marquis *Beccaria ;* ceux qui ont fait les lois n'étaient pas géomètres.

Si l'abbé *Guyon*, ou *Cogé*, ou l'ex-jéſuite *Nonotte*, ou l'ex-jéſuite *Patouillet*, ou le prédicant *la Beaumelle*, font de miſérables libelles où il n'y a ni vérité, ni raiſon, ni eſprit, irez-vous les faire pendre, comme le prieur de *** a fait pendre ſes deux domeſtiques ; et cela ſous prétexte que les calomniateurs ſont plus coupables que les voleurs ?

Condamnerez-vous *Fréron* même aux galères, pour avoir inſulté le bon goût, et pour

(*) A Abbeville. (**) Le roi de Pruſſe.

avoir menti toute ſa vie dans l'eſpérance de payer ſon cabaretier ?

Ferez-vous mettre au pilori le ſieur *Larcher*, parce qu'il a été très-peſant, parce qu'il a entaſſé erreur ſur erreur, parce qu'il n'a jamais ſu diſtinguer aucun degré de probabilité, parce qu'il veut que, dans une antique et immenſe cité, renommée par ſa police et par la jalouſie des maris, dans Babylone enfin où les femmes étaient gardées par des eunuques, toutes les princeſſes allaſſent par dévotion donner publiquement leurs faveurs dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent ? Contentons-nous de l'envoyer ſur les lieux courir les bonnes fortunes ; ſoyons modérés en tout ; mettons de la proportion entre les délits et les peines.

Pardonnons à ce pauvre *Jean-Jacques*, lorſqu'il n'écrit que pour ſe contredire, lorſque après avoir donné une comédie ſifflée ſur le théâtre de Paris, il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorſqu'il cherche des protecteurs, et qu'il les outrage ; lorſqu'il déclame contre les romans, et qu'il fait des romans dont le héros eſt un ſot précepteur qui reçoit l'aumône d'une ſuiſſeſſe à laquelle il a fait un enfant, et qui va dépenſer ſon argent dans un bordel de Paris : laiſſons-le croire qu'il a ſurpaſſé *Fénélon* et *Xénophon*, en élevant

un jeune homme de qualité dans le métier de menuiſier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de priſe de corps ; les petites-maiſons ſuffiſent avec de bons bouillons, de la ſaignée et du régime.

Je hais les lois de *Dracon*, qui puniſſaient également les crimes et les fautes, la méchanceté et la folie. Ne traitons point le jéſuite *Nonotte*, qui n'eſt coupable que d'avoir écrit des bêtiſes et des injures, comme on a traité les jéſuites *Malagrida*, *Oldecorne*, *Garnet*, *Guignard*, *Gueret*, et comme on devait traiter le jéſuite *le Tellier*, qui trompa ſon roi, et qui troubla la France. Diſtinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agreſſeur de l'outragé, l'oppreſſeur de l'opprimé. La guerre offenſive eſt d'un tyran ; celui qui ſe défend eſt un homme juſte.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion ſi ſon fils qui devait vivre vingt-trois ans était mort. Non, dit-il, le petit ſe porte bien et ma femme auſſi; mais j'ai été appelé en témoignage contre un meûnier à qui on a fait ſubir la queſtion ordinaire et extraordinaire, et qui s'eſt trouvé innocent ; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées ; j'ai entendu

craquer ſes os : j'entends encore ſes cris et ſes hurlemens, ils me pourſuivent ; je pleure de pitié, et je tremble d'horreur. Je me mis à pleurer et à frémir auſſi ; car je ſuis extrêmement ſenſible.

Ma mémoire alors me repréſenta l'aventure épouvantable des *Calas*, une mère vertueuſe dans les fers, ſes filles éplorées et fugitives, ſa maiſon au pillage, un père de famille reſpectable briſé par la torture, agoniſant ſur la roue et expirant dans les flammes ; un fils chargé de chaînes, traîné devant les juges, dont un lui dit : *Nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer auſſi.*

Je me ſouvins de la famille de *Sirven*, qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorſqu'elle fuyait la perſécution d'un juge auſſi inique qu'ignorant. Ce juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au ſupplice, en ſuppoſant, ſans la moindre apparence de preuve, que le père et la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé et noyé la troiſième, de peur qu'elle n'allât à la meſſe. Je voyais à la fois dans des jugemens de cette eſpèce, l'excès de la bêtiſe, de l'injuſtice et de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus et moi. J'avais dans ma poche le diſcours d'un avocat général du

Dauphiné, qui roulait en partie sur ces matières intéressantes : je lui en lus les endroits suivans.

» Certes, ce furent des hommes véritablement » grands qui osèrent les premiers se charger » de gouverner leurs semblables, et s'imposer » le fardeau de la félicité publique ; qui pour » le bien qu'ils voulaient faire aux hommes, » s'exposèrent à leur ingratitude ; et pour » le repos d'un peuple renoncèrent au leur ; » qui se mirent, pour ainsi dire, entre les » hommes et la Providence, pour leur com- » poser, par artifice, un bonheur qu'elle » semblait leur avoir refusé.

. . . . . .

» Quel magistrat, un peu sensible à ses » devoirs, à la seule humanité, pourrait sou- » tenir ces idées ? Dans la solitude d'un » cabinet pourra-t-il, sans frémir d'horreur » et de pitié, jeter les yeux sur ces papiers, » monumens infortunés du crime ou de l'in- » nocence ? ne lui semble-t-il pas entendre » des voix gémissantes sortir de ces fatales » écritures, et le presser de décider du sort » d'un citoyen, d'un époux, d'un père, » d'une famille ? Quel juge impitoyable (s'il » est chargé d'un seul procès criminel) pourra » passer de sang froid devant une prison ? » C'est donc moi, dira-t-il, qui retiens dans

» ce déteſtable ſéjour mon ſemblable, peut-
» être mon égal, mon concitoyen, un homme
» enfin ! c'eſt moi qui le lie tous les jours,
» qui ferme ſur lui ces odieuſes portes ! peut-
» être le déſeſpoir s'eſt emparé de ſon ame ;
» il pouſſe vers le ciel mon nom avec des
» malédictions, et ſans doute il atteſte contre
» moi le grand juge qui nous obſerve et doit
» nous juger tous les deux.

. . . . . .

» Ici un ſpectacle effrayant ſe préſente tout
» à coup à mes yeux ; le juge ſe laſſe d'inter-
» roger par la parole ; il veut interroger par
» les ſupplices : impatient dans ſes recherches,
» et peut-être irrité de leur inutilité, on
» apporte des torches, des chaînes, des
» leviers et tous ces inſtrumens inventés pour
» la douleur. Un bourreau vient ſe mêler aux
» fonctions de la magiſtrature, et terminer
» par la violence un interrogatoire commencé
» par la liberté.

» Douce philoſophie ! toi qui ne cherches
» la vérité qu'avec l'attention et la patience,
» t'attendais-tu que, dans ton ſiècle, on
» employât de tels inſtrumens pour la dé-
» couvrir ?

» Eſt-il bien vrai que nos lois approuvent
» cette méthode inconcevable, et que l'uſage
» la conſacre ?

. . . . . .

„ Leurs lois imitent leurs préjugés ; les „ punitions publiques ſont auſſi cruelles que „ les vengeances particulières, et les actes „ de leur raiſon ne ſont guère moins impi- „ toyables que ceux de leurs paſſions. Quelle „ eſt donc la cauſe de cette bizarre oppoſi- „ tion ? c'eſt que nos préjugés ſont anciens „ et que notre morale eſt nouvelle ; c'eſt que „ nous ſommes auſſi pénétrés de nos ſenti- „ mens qu'inattentifs à nos idées ; c'eſt que „ l'avidité des plaiſirs nous empêche de réflé- „ chir ſur nos beſoins, et que nous ſommes „ plus empreſſés de vivre que de nous diriger ; „ c'eſt en un mot que nos mœurs ſont douces, „ et qu'elles ne ſont pas bonnes ; c'eſt que „ nous ſommes polis, et que nous ne ſommes „ ſeulement pas humains. „

Ces fragmens, que l'éloquence avait dictés à l'humanité, remplirent le cœur de mon ami d'une douce conſolation. Il admirait avec tendreſſe. Quoi ! diſait-il dans ſon tranſport, on fait des chefs-d'œuvre en province ! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on faſſe des opéra comiques ; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de magiſtrats qui penſent avec la même vertu, et qui s'expri- ment avec la même force. Autrefois les

oracles de la juſtice, ainſi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le docteur *Balouard* déclamait au barreau, et arlequin dans la chaire. La philoſophie eſt enfin venue; elle a dit : Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves et utiles, avec l'éloquence du ſentiment et de la raiſon.

Mais ſi nous n'avons rien de neuf à dire? ſe ſont écrié les parleurs. Taiſez-vous alors, a répondu la philoſophie ; tous ces vains diſcours d'appareil, qui ne contiennent que des phraſes, ſont comme le feu de la Saint-Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins beſoin de ſe chauffer ; il ne cauſe aucun plaiſir, et il n'en reſte pas même la cendre.

Que toute la France liſe les bons livres. Mais, malgré les progrès de l'eſprit humain, on lit très-peu ; et parmi ceux qui veulent quelquefois s'inſtruire, la plupart liſent très-mal. Mes voiſins et mes voiſines jouent après dîner un jeu anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle *whisk*. Pluſieurs bons bourgeois, pluſieurs groſſes têtes, qui ſe croient de bonnes têtes, vous diſent avec un air d'importance, que les livres ne ſont bons à rien. Mais, meſſieurs les Velches, ſavez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres? ſavez-vous que l'Ordonnance civile, le Code militaire et l'Evangile ſont des livres

dont vous dépendez continuellement ? Liſez, éclairez-vous ; ce n'eſt que par la lecture qu'on fortifie ſon ame ; la converſation la diſſipe, le jeu la reſſerre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus ; mais ſi jamais je fais une petite fortune, j'acheterai des livres chez *Marc-Michel Rey*.

De la vérole.

L'HOMME aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis de ſoldats en garniſon depuis cent cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne ſavait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poiſon deſtructeur, que les générations fuſſent attaquées dans leur germe, et que la nature, ſe contrediſant elle-même, pût rendre la tendreſſe horrible et le plaiſir affreux ; on ſe livrait à l'amour avec la ſécurité de l'innocence. Des troupes vinrent, et tout changea.

Deux lieutenans, l'aumônier du régiment, un caporal et un ſoldat de recrue, qui ſortait du ſéminaire, ſuffirent pour empoiſonner douze villages en moins de trois mois. Deux couſines de l'homme aux quarante écus ſe virent couvertes de puſtules calleuſes ; leurs

beaux cheveux tombèrent ; leur voix devint rauque ; les paupières de leurs yeux fixes et éteints ſe chargèrent d'une couleur livide, et ne ſe fermèrent plus pour laiſſer entrer le repos dans des membres diſloqués, qu'une carie ſecrète commençait à ronger comme ceux de l'arabe *Job*, quoique *Job* n'eût jamais eu cette maladie.

Le chirurgien major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le miniſtre de la guerre, toujours porté d'inclination à ſoulager le beau ſexe, envoya une recrue de fraters, qui gâtèrent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus liſait alors l'hiſtoire philoſophique de *Candide*, traduite de l'allemand du docteur *Ralph*, qui prouve évidemment que tout eſt bien, et qu'il était abſolument *impoſſible*, dans le meilleur des mondes *poſſibles*, que la vérole, la peſte, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence (15) et l'inquiſition n'entraſſent

(15) Les cours des aides, juges ordinaires et ſouverains des délits en matière d'impôts, n'étant ni aſſez expéditives ni aſſez ſévères au jugement des fermiers généraux, ils obtinrent d'un contrôleur des finances, nommé *Orri*, vers 1730, l'érection de trois ou quatre commiſſions ſouveraines dont les juges, payés par eux, s'empreſsèrent de gagner leur argent. Un de ces juges, nommé *Collot*, a été preſque auſſi fameux que *Baville*, *Laubardemont*, *Pierre d'Ancre*, le duc

dans

dans la compoſition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme, roi des animaux et image de DIEU, auquel on voit bien qu'il reſſemble comme deux gouttes d'eau.

Il liſait, dans l'hiſtoire véritable de *Candide*, que le fameux docteur *Pangloſs* avait perdu dans le traitement un œil et une oreille. Hélas ! dit-il, mes deux couſines, mes deux pauvres couſines ſeront-elles borgnes ou borgneſſes et eſſorillées ? Non, lui dit le major conſolateur : les Allemands ont la main lourde ; mais nous autres, nous guériſſons les filles promptement, ſurement et agréablement.

En effet, les deux jolies couſines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un ballon pendant ſix ſemaines, pour perdre la moitié de leurs dents, en tirant la langue d'un demi-pied, et pour mourir de la poitrine au bout de ſix mois.

Pendant l'opération, le couſin et le chirurgien major raiſonnèrent ainſi.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Eſt-il poſſible, Monſieur, que la nature ait attaché de ſi épouvantables tourmens à un plaiſir ſi néceſſaire, tant de honte à tant de

d'*Albe* et le prévôt de *Louis XI*, ont pu l'être dans leur temps. On établit une de ces chambres à Valence, et elle ſubſiſte encore.

gloire, et qu'il y ait plus de riſque à faire un enfant qu'à tuer un homme ? Serait-il vrai au moins, pour notre conſolation, que ce fléau diminue un peu ſur la terre, et qu'il devienne moins dangereux de jour en jour ?

LE CHIRURGIEN MAJOR.

Au contraire, il ſe répand de plus en plus dans toute l'Europe chrétienne ; il s'eſt étendu juſqu'en Sibérie ; j'en ai vu mourir plus de cinquante perſonnes, et ſurtout un grand général d'armée et un miniſtre d'Etat fort ſage. Peu de poitrines faibles réſiſtent à la maladie et au remède. Les deux ſœurs, la petite et la groſſe, ſe ſont liguées encore plus que les moines pour détruire le genre-humain.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Nouvelle raiſon pour abolir les moines, afin que, remis au rang des hommes, ils réparent un peu le mal que font les deux ſœurs. Dites-moi, je vous prie, ſi les bêtes ont la vérole.

LE CHIRURGIEN.

Ni la petite, ni la groſſe, ni les moines ne ſont connus chez elles.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Il faut donc avouer qu'elles ſont plus heureuſes et plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

LE CHIRURGIEN.

Je n'en ai jamais douté ; elles éprouvent bien moins de maladies que nous : leur inſtinct eſt bien plus sûr que notre raiſon : jamais ni le paſſé ni l'avenir ne les tourmentent.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Vous avez été chirurgien d'un ambaſſadeur de France en Turquie ; y a-t-il beaucoup de vérole à Conſtantinople ?

LE CHIRURGIEN.

Les francs l'ont apportée dans le faubourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en était mangé comme *Panglos :* mais elle n'eſt point parvenue dans la ville ; les francs n'y couchent preſque jamais. Il n'y a preſque point de filles publiques dans cette ville immenſe. Chaque homme riche a des femmes eſclaves de Circaſſie, toujours gardées, toujours ſurveillées, dont la beauté ne ne peut être dangereuſe. Les Turcs appellent la vérole *le mal chrétien ;* et cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie. Mais en récompenſe ils ont la peſte, maladie d'Egypte dont ils font peu de cas, et qu'ils ne ſe donnent jamais la peine de prévenir.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

En quel temps croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe ?

LE CHIRURGIEN.

Au retour du premier voyage de *Chriſtophe Colomb* chez des peuples innocens qui ne connaiſſaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations ſimples et juſtes étaient attaquées de ce mal de temps immémorial, comme la lèpre régnait chez les Arabes et chez les Juifs, et la peſte chez les Egyptiens. Le premier fruit que les Eſpagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde fut la vérole ; elle ſe répandit plus promptement que l'argent du Mexique, qui ne circula que long-temps après en Europe. La raiſon en eſt que dans toutes les villes il y avait alors de belles maiſons publiques appelées *b*..... établies par l'autorité des ſouverains pour conſerver l'honneur des dames. Les Eſpagnols portèrent le venin dans ces maiſons privilégiées dont les princes et les évêques tiraient les filles qui leur étaient néceſſaires. On a remarqué qu'à Conſtance il y avait eu ſept cents dix-huit filles pour le ſervice du concile qui fit brûler ſi dévotement *Jean Hus* et *Jérôme de Prague*.

On peut juger par ce ſeul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier ſeigneur qui en mourut fut l'illuſtriſſime et révérendiſſime évêque et vice-roi de Hongrie, en 1499, que *Bartholomeo Montanagua*, grand

médecin de Padoue, ne put guérir. *Gualtieri* assure que l'archevêque de Maïence, *Berthold de Henneberg*, *attaqué de la groſſe vérole*, *rendit ſon ame à DIEU en 1504*. On ſait que notre roi *François I* en mourut. *Henri III* la prit à Veniſe, mais le jacobin *Jacques Clément* prévint l'effet de la maladie.

Le parlement de Paris, toujours zélé pour le bien public, fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole, en 1497. Il défendit à tous les vérolés de reſter dans Paris *ſous peine de la hart*. Mais, comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois et bourgeoiſes qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique; et, malgré le parlement, le nombre des coupables augmenta toujours. Il eſt certain que, ſi on les avait exorciſés, au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui ſur la terre; mais c'eſt à quoi malheureuſement on ne penſa jamais.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Eſt-il bien vrai ce que j'ai lu dans *Candide*, que parmi nous quand deux armées de trente mille hommes chacune marchent enſemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté?

LE CHIRURGIEN.

Il n'eſt que trop vrai. Il en eſt de même dans les licences de ſorbonne. Que voulez-vous que faſſent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut et plus ferme que la théologie ? Je puis vous jurer que, proportion gardée, mes confrères et moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y aurait-il point quelque manière d'extirper cette contagion qui déſole l'Europe ? on a déjà tâché d'affaiblir le poiſon d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter ſur l'autre ?

LE CHIRURGIEN.

Il n'y aurait qu'un ſeul moyen, c'eſt que tous les princes de l'Europe ſe liguaſſent enſemble comme dans les temps de *Godefroi de Bouillon*. Certainement une croiſade contre la vérole ſerait beaucoup plus raiſonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois ſi malheureuſement contre *Saladin*, *Melecſala* et les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repouſſer l'ennemi commun du genre-humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaſter la terre et de couvrir les champs de morts, pour arracher à ſon voiſin deux ou trois villes et quelques villages. Je parle contre mes intérêts ;

car la guerre et la vérole font ma fortune : mais il faut être homme avant d'être chirurgien major.

C'eſt ainſi que l'homme aux quarante écus ſe formait, comme on dit, l'eſprit et le cœur. Non-ſeulement il hérita de ſes deux couſines qui moururent en ſix mois, mais il eut encore la ſucceſſion d'un parent fort éloigné, qui avait été ſous-fermier des hôpitaux des armées, et qui s'était fort engraiſſé en mettant les ſoldats bleſſés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu ſe marier; il avait un aſſez joli ſérail. Il ne reconnut aucun de ſes parens, vécut dans la crapule, et mourut à Paris d'indigeſtion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'Etat.

Notre nouveau philoſophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de ſon parent. D'abord les fermiers du domaine le lui diſputèrent. Il eut le bonheur de gagner ſon procès, et la généroſité de donner aux pauvres de ſon canton, qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard ; après quoi il ſe mit à ſatisfaire ſa grande paſſion d'avoir une bibliothéque.

Il liſait tous les matins, feſait des extraits, et le ſoir il conſultait les ſavans pour ſavoir en quelle langue le ſerpent avait parlé à notre

bonne mère ; ſi l'ame eſt dans le corps calleux ou dans la glande pinéale ; ſi St *Pierre* avait demeuré vingt-cinq ans à Rome ; quelle différence ſpécifique eſt entre un trône et une domination ; et pourquoi les Nègres ont le nez épaté. D'ailleurs il ſe propoſa de ne jamais gouverner l'Etat, et de ne faire aucune brochure contre les pièces nouvelles. On l'appelait monſieur *André*, c'était ſon nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent juſtice à ſa modeſtie et à ſes qualités, tant acquiſes que naturelles. Il a bâti une maiſon commode dans ſon ancien domaine de quatre arpens. Son fils ſera bientôt en âge d'aller au collége mais il veut qu'il aille au collége d'Harcourt et non à celui de Mazarin, à cauſe du profeſſeur *Cogé*, qui fait des libelles, et parce qu'il ne faut pas qu'un profeſſeur de collége faſſe des libelles.

Mme *André* lui a donné une fille fort jolie qu'il eſpère marier à un conſeiller de la cour des aides, pourvu que ce magiſtrat n'ait pas la maladie que le chirurgien major veut extirper dans l'Europe chrétienne.

Grande querelle.

PENDANT le ſéjour de M. *André* à Paris, il y eut un querelle importante. Il s'agiſſait de ſavoir ſi *Marc-Antonin* était un honnête homme,

homme, et s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il reſſuſcitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de *Marc-Antonin*. Ils diſaient : *Antonin* a toujours été juſte, ſobre, chaſte, bienfeſant. Il eſt vrai qu'il n'a pas en paradis une place auſſi belle que St *Antoine ;* car il faut des proportions, comme nous l'avons vu : mais certainement l'ame de l'empereur *Antonin* n'eſt point à la broche dans l'enfer. Si elle eſt en purgatoire, il faut l'en tirer; il n'y a qu'à dire des meſſes pour lui. Les jéſuites n'ont plus rien à faire, qu'ils diſent trois mille meſſes pour le repos de l'ame de *Marc-Antonin ;* ils y gagneront, à quinze ſous la pièce, deux mille deux cents cinquante livres. D'ailleurs on doit du reſpect à une tête couronnée ; il ne faut pas la damner légèrement.

Les adverſaires de ces bonnes gens prétendaient, au contraire, qu'il ne fallait accorder aucune compoſition à *Marc-Antonin ;* qu'il était un hérétique ; que les Carpocratiens et les Aloges n'étaient pas ſi méchans que lui ; qu'il était mort ſans confeſſion ; qu'il fallait faire un exemple ; qu'il était bon de le damner pour apprendre à vivre aux empereurs de la Chine et du Japon, à ceux de Perſe, de Turquie et de Maroc, aux rois d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, de Pruſſe, au

ſtathouder de Hollande, et aux avoyers du canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confeſſe que l'empereur *Marc-Antonin ;* et qu'enfin c'eſt un plaiſir indicible de donner des décrets contre des ſouverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ſes oreilles.

La querelle devint auſſi ſérieuſe que le fut autrefois celle des urſulines et des annonciades, qui diſputèrent à qui porterait plus long-temps des œufs à la coque entre les feſſes ſans les caſſer. On craignit un ſchiſme, comme du temps des *cent et un contes de ma mère l'oie*, et de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'eſt une choſe bien épouvantable qu'un ſchiſme ; cela ſignifie *diviſion dans les opinions*, et juſqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient penſé de même.

M. *André*, qui eſt un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à ſouper. C'eſt un des bons convives que nous ayons ; ſon humeur eſt douce et vive, ſa gaieté n'eſt point bruyante ; il eſt facile et ouvert ; il n'a point cette ſorte d'eſprit qui ſemble vouloir étouffer celui des autres ; l'autorité qu'il ſe concilie n'eſt due qu'à ſes grâces, à ſa modération et à une phyſionomie ronde qui eſt tout-à-fait perſuaſive. Il aurait fait ſouper gaiement enſemble un corſe et un génois,

un repréſentant de Genève et un négatif, le muphti et un archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les diſputans ſe portaient, en détournant la converſation, et en feſant un conte très-agréable qui réjouit également les damnans et les damnés. Enfin, quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit ſigner que l'ame de l'empereur *Marc-Antonin* reſterait *in ſtatu quo*, c'eſt-à-dire je ne ſais où, en attendant un jugement définitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paiſiblement après le ſouper: tout fut tranquille. Cet accommodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus; et toutes les fois qu'il s'élevait une diſpute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on diſait aux deux partis : *Meſſieurs, allez ſouper chez M. André.*

Je connais deux factions acharnées qui, faute d'avoir été ſouper chez M. *André*, ſe ſont attiré de grands malheurs.

Scélérat chaſſé.

La réputation qu'avait acquiſe M. *André* d'apaiſer les querelles en donnant de bons ſoupers, lui attira, la ſemaine paſſée, une

ſingulière viſite. Un homme noir, aſſez mal mis, le dos voûté, la tête penchée ſur une épaule, l'œil hagard, les mains fort ſales, vint le conjurer de lui donner à ſouper avec ſes ennemis.

Quels ſont vos ennemis, lui dit M. *André*, et qui êtes-vous? Hélas! dit-il, j'avoue, Monſieur, qu'on me prend pour un de ces marouſles qui font des libelles pour gagner du pain, et qui crient DIEU, DIEU, DIEU, religion, religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuſe d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus ſincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du royaume. Il eſt vrai, Monſieur, que dans la chaleur de la compoſition il échappe ſouvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend pour des erreurs groſſières, des écarts que l'on qualifie de menſonges impudens. Notre zèle eſt regardé comme un mélange affreux de friponnerie et de fanatiſme. On aſſure que, tandis que nous ſurprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous ſommes le mépris et l'exécration de tous les honnêtes gens qui ſavent lire.

Mes ennemis ſont les principaux membres des plus illuſtres académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfeſans.

Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philoſophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais perſonne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai préſenté l'ont jeté dans le feu, en me diſant qu'il n'était pas ſeulement anti-raiſonnable, mais anti-chrétien et très-anti-honnête.

Eh bien, lui dit M. *André*, imitez ceux à qui vous avez préſenté votre libelle; jetez-le dans le feu, et qu'il n'en ſoit plus parlé. Je loue fort votre repentir; mais il n'eſt pas poſſible que je vous faſſe ſouper avec des gens d'eſprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monſieur, dit le cafard, me réconcilier avec les parens de feu M. de *Monteſquieu* dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père *Rout* qui vint aſſiéger ſes derniers momens, et qui fut chaſſé de ſa chambre?

Morbleu, lui dit M. *André*, il y a longtemps que le révérend père *Rout* eſt mort; allez-vous-en ſouper avec lui.

C'eſt un rude homme que M. *André* quand il a affaire à cette eſpèce méchante et ſotte. Il ſentit que le cafard ne voulait ſouper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une diſpute, pour les aller enſuite calomnier,

pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux menſonges. Il le chaſſa de ſa maiſon, comme on avait chaſſé *Rout* de l'appartement du préſident de *Monteſquieu.* (16)

On ne peut guère tromper M. *André.* Plus il était ſimple et naïf quand il était l'homme aux quarante écus, plus il eſt devenu aviſé quand il a connu les hommes.

Le bon ſens de M. André.

Comme le bon ſens de M. *André* s'eſt fortifié depuis qu'il a une bibliothéque ! il vit avec les livres comme avec les hommes ; il choiſit, et il n'eſt jamais la dupe des noms. Quel plaiſir de s'inſtruire et d'agrandir ſon ame pour un écu, ſans ſortir de chez ſoi !

Il ſe félicite d'être né dans un temps où la raiſon humaine commence à ſe perfectionner. Que je ſerais malheureux, dit-il, ſi l'âge

(16) Il s'agit ici du jéſuite *Paulian*, qui envoya un mauvais dictionnaire de phyſique à M. de *Voltaire*, en lui écrivant qu'il le regardait comme un des plus grands hommes de ſon ſiècle, et fit l'année d'après un dictionnaire anti-philoſophique digne de ſon titre, dans lequel M. de *Voltaire* était inſulté avec la groſſièreté d'un moine et l'inſolence d'un jéſuite. Il n'eſt pas rigoureuſement vrai que *Rout* ait été chaſſé de la chambre de *Monteſquieu* mourant; on ne l'oſa point, parce que les jéſuites avaient encore du crédit : mais il eſt très-vrai qu'il troubla les derniers momens de cet homme célèbre, qu'il voulut le forcer à lui livrer ſes papiers, et qu'il ne put y réuſſir; peu d'heures avant que *Monteſquieu* expirât, on renvoya *Rout* et ſon compagnon ivres morts dans leur couvent.

où je vis était celui du jéſuite *Garaſſe*, du jéſuite *Guignard*, ou du docteur *Boucher*, du docteur *Aubri*, du docteur *Guinceſtre*, ou des gens qui condamnaient aux galères ceux qui écrivaient contre les catégories d'*Ariſtote!*

La misère avait affaibli les reſſorts de l'ame de M. *André;* le bien-être leur a rendu leur élaſticité. Il y a mille *Andrés* dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il eſt aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, et ſurtout des progrès de l'eſprit humain.

Il me ſemble, me diſait-il mardi dernier, que la raiſon voyage à petites journées, du Nord au Midi, avec ſes deux intimes amies l'expérience et la tolérance. L'agriculture et le commerce l'accompagnent. Elle s'eſt préſentée en Italie, mais la congrégation de l'indice l'a repouſſée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer ſecrétement quelques-uns de ſes facteurs, qui ne laiſſent pas de faire du bien. Encore quelques années, et le pays des *Scipions* ne ſera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France; mais elle y a tant d'amis qu'il

faudra bien à la fin qu'elle y ſoit premier miniſtre.

Quand elle s'eſt préſentée en Bavière et en Autriche, elle a trouvé deux ou trois groſſes têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux ſtupides et étonnés. Ils lui ont dit : Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaiſſons pas. Meſſieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez et vous m'aimerez (*). Je ſuis très-bien reçue à Berlin, à Moſcou, à Copenhague, à Stockholm. Il y a long-temps que par le crédit de *Locke*, de *Gordon*, de *Trenchard*, de milord *Shaftesbury* et de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je ſuis la fille du temps, et j'attends tout de mon père.

Quand elle a paſſé ſur les frontières de l'Eſpagne et du Portugal, elle a béni DIEU de voir que les bûchers de l'inquiſition n'étaient plus ſi ſouvent allumés ; elle a eſpéré beaucoup en voyant chaſſer les jéſuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays des renards on ne le laiſsât expoſé aux loups.

Si elle fait encore des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Veniſe, et qu'elle ſéjournera

(*) Et ce temps eſt venu.

dans le royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un ſecret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui ſont embarraſſés, je ne ſais comment, dans ceux d'une tiare, et pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin la converſation de M. *André* me réjouit beaucoup; et plus je le vois, plus je l'aime.

D'un bon ſouper chez M. André.

NOUS ſoupâmes hier enſemble avec un docteur de ſorbonne, M. *Pinto* célèbre juif, le chapelain de la chapelle réformée de l'ambaſſadeur batave, le ſecrétaire de M. le prince *Gallitzin* du rit grec, un capitaine ſuiſſe calviniſte, deux philoſophes et trois dames d'eſprit.

Le ſouper fut fort long, et cependant on ne diſputa pas plus ſur la religion que ſi aucun des convives n'en avait jamais eu; tant il faut avouer que nous ſommes devenus polis; tant on craint à ſouper de contriſter ſes frères. Il n'en eſt pas ainſi du régent *Cogé*, et de l'ex-jéſuite *Nonotte*, et de l'ex-jéſuite *Patouillet*, et de l'ex-jéſuite *Rotalier*, et de tous les animaux de cette eſpèce. Ces croquans-là vous diſent

plus de ſottiſes dans une brochure de deux pages, que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choſes agréables et inſtructives dans un ſouper de quatre heures ; et ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils n'oſeraient dire en face à perſonne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La converſation roula d'abord ſur une plaiſanterie des *Lettres perſanes*, dans laquelle on répète, d'après pluſieurs graves perſonnages, que le monde va non-ſeulement en empirant, mais en ſe dépeuplant tous les jours ; de ſorte que ſi le proverbe, *plus on eſt de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire ſera inceſſamment banni de la terre.

Le docteur de ſorbonne aſſura qu'en effet le monde était réduit preſque à rien. Il cita le père *Petau*, qui démontre qu'en moins de trois cents ans un ſeul des fils de *Noé* (je ne ſais ſi c'eſt *Sem* ou *Japhet*) avait procréé de ſon corps une ſérie d'enfans qui ſe montait à ſix cents vingt-trois milliars, ſix cents douze millions, trois cents cinquante-huit mille fidelles, l'an 285, après le déluge univerſel.

M. *André* demanda pourquoi du temps de *Philippe le bel*, c'eſt-à-dire environ trois cents ans après *Hugues Capet*, il n'y avait pas ſix cents vingt-trois milliars de princes de la maiſon royale ? C'eſt que la foi eſt diminuée, dit le docteur de ſorbonne.

On parla beaucoup de Thèbes aux cent portes, et du million de ſoldats qui ſortait par ces portes avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, ſerrez, diſait M. *André*, je ſoupçonne, depuis que je me ſuis mis à lire, que le même génie qui a écrit *Gargantua* écrivait autrefois toutes les hiſtoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thèbes, Memphis, Babylone, Ninive, Troye, Séleucie étaient de grandes villes et n'exiſtent plus. Cela eſt vrai, répondit le ſecrétaire de M. le prince *Gallitzin;* mais Moſcou, Conſtantinople, Londres, Paris, Amſterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les villes de France, d'Allemagne, d'Eſpagne et du Nord, étaient alors des déſerts.

Le capitaine ſuiſſe, homme très-inſtruit, nous avoua que quand ſes ancêtres voulurent quitter leurs montagnes et leurs précipices pour aller s'emparer comme de raiſon d'un pays plus agréable, *Céſar*, qui vit de ſes yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il ſe montait à trois cents ſoixante et huit mille, en comptant les vieillards, les enfans et les femmes. Aujourd'hui le ſeul canton de Berne poſsède autant d'habitans : il n'eſt pas tout-à-fait la moitié de la Suiſſe; et je puis vous aſſurer que les Treize cantons ont au-delà de ſept cents vingt mille ames,

en comptant les natifs qui ſervent ou qui négocient en pays étranger. Après cela, meſſieurs les ſavans, faites des calculs et des ſyſtêmes, ils ſeront auſſi faux les uns que les autres.

Enſuite on agita la queſtion ſi les bourgeois de Rome, du temps des *Céſars*, étaient plus riches que les bourgeois de Paris du temps de M. *Silhouette*.

Ah ! ceci me regarde, dit M. *André*. J'ai été long-temps l'homme aux quarante écus ; je crois bien que les citoyens romains en avaient davantage. Ces illuſtres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux pays de l'Aſie, de l'Afrique et de l'Europe. Ils vivaient fort ſplendidement du fruit de leurs rapines ; mais enfin il y avait des gueux à Rome ; et je ſuis perſuadé que parmi ces vainqueurs du monde, il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez-vous bien, lui dit un ſavant de l'académie des inſcriptions et belles-lettres, que *Lucullus* dépenſait, à chaque ſouper qu'il donnait dans le ſalon d'*Apollon*, trente-neuf mille trois cents ſoixante et douze livres treize ſous de notre monnaie courante, mais qu'*Atticus*, le célèbre épicurien *Atticus*, ne dépenſait point par mois, pour ſa table, au-delà de deux cents trente-cinq livres tournois ?

Si cela eſt, dis-je, il était digne de préſider à la confrérie de la léſine établie depuis peu en Italie. J'ai lu comme vous dans *Florus* cette incroyable anecdote ; mais apparemment que *Florus* n'avait jamais ſoupé chez *Atticus*, ou que ſon texte a été corrompu, comme tant d'autres, par les copiſtes. Jamais *Florus* ne me fera croire que l'ami de *Céſar* et de *Pompée*, de *Cicéron* et d'*Antoine* qui mangeaient ſouvent chez lui, en fût quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Madame *André*, prenant la parole, dit au ſavant que s'il voulait défrayer ſa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaiſir.

Je ſuis perſuadé que cette ſoirée de M. *André* valait bien un mois d'*Atticus ;* et des dames doutèrent fort que les ſoupers de Rome fuſſent plus agréables que ceux de Paris. La converſation fut très-gaie quoiqu'un peu ſavante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'hiſtoire ſcandaleuſe du jour.

La queſtion du luxe fut traitée à fond. On demanda ſi c'était le luxe qui avait détruit l'empire romain, et il fut prouvé que les deux empires d'Occident et d'Orient n'avaient été détruits que par la controverſe et par les

moines. En effet, quand *Alaric* prit Rome on n'était occupé que de diſputes théologiques ; et quand *Mahomet II* prit Conſtantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Thabor, qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos ſavans fit une réflexion qui me frappa beaucoup : c'eſt que ces deux grands empires ſont anéantis, et que les ouvrages de *Virgile*, d'*Horace* et d'*Ovide* ſubſiſtent.

On ne fit qu'un ſaut du ſiècle d'*Auguſte* au ſiècle de *Louis XIV*. Une dame demanda pourquoi avec beaucoup d'eſprit on ne feſait plus guère aujourd'hui d'ouvrage de génie ?

M. *André* répondit que c'eſt parce qu'on en avait fait le ſiècle paſſé. Cette idée était fine et pourtant vraie ; elle fut approfondie. Enſuite on tomba rudement ſur un écoſſais qui s'eſt aviſé de donner des règles de goût, et de critiquer les plus admirables endroits de *Racine* ſans ſavoir le français (*f*). On traita encore plus ſévèrement un italien nommé *Dénina*,

(*f*) Ce M. *Home*, grand juge d'Ecoſſe, enſeigne la manière de faire parler les héros d'une tragédie avec eſprit ; et voici un exemple remarquable qu'il rapporte de la tragédie de *Henri IV* du divin *Shakeſpeare*. Le divin *Shakeſpeare* introduit milord *Falſtaf*, chef de juſtice, qui vient de prendre priſonnier le chevalier *Jean Coleville*, et qui le préſente au roi :

„ Sire, le voilà, je vous le livre ; je ſupplie votre grâce „ de faire enregiſtrer ce fait d'armes parmi les autres de cette „ journée, ou pardieu je le ferai mettre dans une balade

qui a dénigré l'*Eſprit des lois* ſans le comprendre, et qui ſurtout a cenſuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit ſouvenir du mépris affecté que *Boileau* étalait pour le *Taſſe*. Quelqu'un des convives avança que le *Taſſe*, avec ſes défauts, était autant au-deſſus d'*Homère* que *Monteſquieu* avec ſes défauts encore plus grands, eſt au-deſſus du fatras de *Grotius*. On s'éleva contre ces mauvaiſes critiques dictées par la haine nationale et le préjugé. Le ſignor *Dénina* fut traité comme il le méritait, et comme les pédans le ſont par les gens d'eſprit.

On remarqua ſurtout avec beaucoup de ſagacité que la plupart des ouvrages littéraires du ſiècle préſent, ainſi que les converſations, roulent ſur l'examen des chefs-d'œuvre du dernier ſiècle. Notre mérite eſt de diſcuter leur mérite. Nous ſommes comme des enfans déshérités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philoſophie avait fait

„ avec mon portrait à la tête ; on verra *Coleville* me baiſant „ les pieds. Voilà ce que je ferai ſi vous ne rendez pas ma „ gloire auſſi brillante qu'une pièce de deux ſous dorée ; „ et alors vous verrez, dans le clair ciel de la renommée, „ ternir votre ſplendeur comme la pleine lune efface les char- „ bons éteints de l'élément de l'air, qui ne paraiſſent autour „ d'elle que comme des têtes d'épingle. „

C'eſt cet abſurde et abominable galimatias, très-fréquent dans le divin *Shakeſpeare*, que M. *Jean Home* propoſe pour le modèle du bon goût et de l'eſprit dans la tragédie. Mais en récompenſe M. *Home* trouve l'Iphigénie et la Phèdre de *Racine* extrêmement ridicules.

de très-grands progrès, mais que la langue et le ſtyle s'étaient un peu corrompus.

C'eſt le ſort de toutes les converſations, de paſſer d'un ſujet à un autre. Tous ces objets de curioſité, de ſcience et de goût diſparurent bientôt devant le grand ſpectacle que l'impératrice de Ruſſie et le roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient de relever l'humanité écraſée, et d'établir la liberté de conſcience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaſte que ne le fut jamais l'empire romain. Ce ſervice rendu au genre-humain, cet exemple donné à tant de cours qui ſe croient politiques, fut célébré comme il devait l'être. On but à la ſanté de l'impératrice, du roi philoſophe et du primat philoſophe, et on leur ſouhaita beaucoup d'imitateurs. Le docteur de ſorbonne même les admira ; car il y a quelques gens de bon ſens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'eſprit chez les Béotiens.

Le ſecrétaire ruſſe nous étonna par le récit de tous les grands établiſſemens qu'on feſait en Ruſſie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'hiſtoire de *Charles XII*, qui a paſſé ſa vie à détruire, que celle de *Pierre le grand* qui a conſumé la ſienne à créer. Nous conclûmes que la faibleſſe et la frivolité ſont la cauſe de cette préférence ; que *Charles XII* fut

fut le don *Quichote* du Nord, et que *Pierre* en fut le *Solon;* que les eſprits ſuperficiels préfèrent l'héroïſme extravagant aux grandes vues d'un légiſlateur; que les détails de la fondation d'une ville leur plaiſent moins que la témérité d'un homme qui brave dix mille turcs avec ſes ſeuls domeſtiques; et qu'enfin la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuſer que s'inſtruire. De là vient que cent femmes liſent les *Mille et une nuits* contre une qui lit deux chapitres de *Locke.*

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas dont je me ſouviendrai long-temps! Il fallut bien enfin dire un mot des acteurs et des actrices, ſujet éternel des entretiens de table de Verſailles et de Paris. On convint qu'un bon déclamateur était auſſi rare qu'un bon poëte. Le ſouper finit par une chanſon très-jolie qu'un des convives fit pour les dames. Pour moi, j'avoue que le banquet de *Platon* ne m'aurait pas fait plus de plaiſir que celui de monſieur et de madame *André.*

Nos petits-maîtres et nos petites-maîtreſſes s'y ſeraient ennuyés, ſans doute; ils prétendent être la bonne compagnie: mais ni M. *André* ni moi ne ſoupons jamais avec cette bonne compagnie-là.

Fin de l'Homme aux quarante écus.

LA PRINCESSE
DE
BABYLONE.

LA PRINCESSE

DE BABYLONE.

§. I.

Le vieux *Bélus*, roi de Babylone, ſe croyait le premier homme de la terre, car tous ſes courtiſans le lui diſaient, et ſes hiſtoriographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuſer en lui ce ridicule, c'eſt qu'en effet ſes prédéceſſeurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, et qu'il l'avait embellie. On ſait que ſon palais et ſon parc, ſitués à quelques paraſanges de Babylone, s'étendaient entre l'Euphrate et le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaſte maiſon de trois mille pas de façade s'élevait juſqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une baluſtrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les ſtatues coloſſales de tous les rois et de tous les grands hommes de l'empire. Cette plate-forme, compoſée de deux rangs de briques couvertes d'une épaiſſe ſurface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre ; et ſur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de cannelliers, qui

formaient des allées impénétrables aux rayons du ſoleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creuſées, venaient dans ces jardins remplir de vaſtes baſſins de marbre, et, retombant enſuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des caſcades de ſix mille pieds de longueur, et cent mille jets-d'eau dont la hauteur pouvait à peine être aperçue; elles retournaient enſuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de *Sémiramis*, qui étonnèrent l'Aſie pluſieurs ſiècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles; car du temps de *Sémiramis* tout commençait à dégénérer chez les hommes et chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babylone, ce qui éclipſait tout le reſte, était la fille unique du roi, nommée *Formoſante*. Ce fut d'après ſes portraits et ſes ſtatues que dans la ſuite des ſiècles *Praxitèles* ſculpta ſon *Aphrodite*, et celle qu'on nomma *la Vénus aux belles feſſes*. Quelle différence, ô ciel! de l'original aux copies! Auſſi *Bélus* était plus fier de ſa fille que de ſon royaume. Elle avait dix-huit ans: il lui fallait un époux digne d'elle: mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que *Formoſante* ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de *Nembrod*. Ce *Nembrod*, le

fort chaſſeur devant le Seigneur, avait laiſſé un arc de ſept pieds babyloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucaſe, qu'on travaille dans les forges de Derbent; et nul mortel depuis *Nembrod* n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible et le plus dangereux qui ſerait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terraſſer tous ſes rivaux; mais il devait ſurtout avoir beaucoup d'eſprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, et poſſéder la choſe la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il ſe préſenta trois rois qui osèrent diſputer *Formoſante*, le pharaon d'Egypte, le sha des Indes, et le grand kan des Scythes. *Bélus* aſſigna le jour, et le lieu du combat à l'extrémité de ſon parc, dans le vaſte eſpace bordé par les eaux de l'Euphrate et du Tigre réunies. On dreſſa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cents mille ſpectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi, qui devait paraître avec *Formoſante* accompagnée de toute la cour; et à droite et à gauche, entre le trône et l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes et d'autres ſiéges pour

les trois rois et pour tous les autres ſouverains qui ſeraient curieux de venir voir cette auguſte cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier, monté ſur le bœuf *Apis*, et tenant en main le ſiſtre d'*Iſis*. Il était ſuivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens et de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une ſuite encore plus nombreuſe et plus brillante que le pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choiſis armés d'arcs et de flèches. Sa monture était un tigre ſuperbe qu'il avait dompté, et qui était auſſi haut que les plus beaux chevaux de Perſe. La taille de ce monarque impoſante et majeſtueuſe effaçait celle de ſes rivaux; ſes bras nus auſſi nerveux que blancs ſemblaient déjà tendre l'arc de *Nembrod*.

Les trois princes ſe proſternèrent d'abord devant *Bélus* et *Formoſante*. Le roi d'Egypte offrit à la princeſſe les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte et deux momies, avec les livres du grand *Hermès* qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare ſur la terre.

Le

Le roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, et mit à ſes pieds le *Veidam* écrit de la main de *Xaca* lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne ſavait ni lire ni écrire, préſenta cent chevaux de bataille couverts de houſſes et de peaux de renards noirs.

La princeſſe baiſſa les yeux devant ſes amans, et s'inclina avec des grâces auſſi modeſtes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques ſur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles, leur dit-il, je rendrais aujourd'hui ſix perſonnes heureuſes. Enſuite il fit tirer au ſort à qui eſſayerait le premier l'arc de *Nembrod*. On mit dans un caſque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte ſortit le premier; enſuite parut le nom du roi des Indes. Le roi ſcythe, en regardant l'arc et ſes rivaux, ne ſe plaignit point d'être le troiſième.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages et vingt mille jeunes filles diſtribuaient ſans confuſion des rafraîchiſſemens aux ſpectateurs entre les rangs des ſiéges. Tout le monde avouait que les dieux n'avaient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fuſſent diverſifiées; que la vie eſt trop courte pour en uſer autrement; que les procès, les intrigues,

la guerre, les diſputes des prêtres, qui conſument la vie humaine, ſont des choſes abſurdes et horribles; que l'homme n'eſt né que pour la joie; qu'il n'aimerait pas les plaiſirs paſſionnément et continuellement, s'il n'était pas formé pour eux; que l'eſſence de la nature humaine eſt de ſe réjouir, et que tout le reſte eſt folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces eſſais qui devaient décider de la deſtinée de *Formoſante*, un jeune inconnu monté ſur une licorne, accompagné de ſon valet monté de même, et portant ſur le poing un gros oiſeau, ſe préſente à la barrière. Les gardes furent ſurpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on l'a dit depuis, le viſage d'*Adonis* ſur le corps d'*Hercule*; c'était la majeſté avec les grâces. Ses ſourcils noirs et ſes longs cheveux blonds, mélange de beautés inconnues à Babylone, charmèrent l'aſſemblée; tout l'amphithéâtre ſe leva pour le mieux regarder; toutes les femmes de la cour fixèrent ſur lui des regards étonnés; *Formoſante* elle-même, qui baiſſait toujours les yeux, les releva et rougit; les trois rois pâlirent: tous les ſpectateurs, en comparant *Formoſante* avec l'inconnu, s'écriaient: Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui ſoit auſſi beau que la princeſſe.

Les huiſſiers, ſaiſis d'étonnement, lui demandèrent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curioſité pour voir s'il y avait des rois qui fuſſent dignes de *Formoſante*. On l'introduiſit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, ſon valet, ſes deux licornes et ſon oiſeau. Il ſalua profondément *Bélus*, ſa fille, les trois rois et toute l'aſſemblée; puis il prit place en rougiſſant. Ses deux licornes ſe couchèrent à ſes pieds, ſon oiſeau ſe percha ſur ſon épaule, et ſon valet, qui portait un petit ſac, ſe mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de ſon étui d'or l'arc de *Nembrod*. Le grand maître des cérémonies, ſuivi de cinquante pages, et précédé de vingt trompettes, le préſenta au roi d'Egypte qui le fit bénir par ſes prêtres; et l'ayant poſé ſur la tête du bœuf *Apis*, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il deſcend au milieu de l'arène, il eſſaie, il épuiſe ſes forces, il fait des contorſions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, qui font même ſourire *Formoſante*.

Son grand aumônier s'appocha de lui: Que votre majeſté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'eſt que celui des muſcles et des nerfs; vous triompherez dans tout le reſte: Vous vaincrez le lion, puiſque vous avez le

ſabre d'*Oſiris*. La princeſſe de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'eſprit, et vous avez deviné des énigmes; elle doit épouſer le plus vertueux, vous l'êtes, puiſque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte; le plus généreux doit l'emporter, et vous avez donné les deux plus beaux crocodiles et les deux plus beaux rats qui ſoient dans le Delta; vous poſſédez le bœuf *Apis* et les livres d'*Hermès* qui ſont la choſe la plus rare de l'univers; perſonne ne peut vous diſputer *Formoſante*. Vous avez raiſon, dit le roi d'Egypte, et il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, et ſe conſola en préſumant que le roi des Scythes ne ſerait pas plus heureux que lui.

Le ſcythe mania l'arc à ſon tour. Il joignait l'adreſſe à la force; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre ſes mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre à qui la bonne mine de ce prince inſpirait des inclinations favorables, gémit de ſon peu de ſuccès, et jugea que la belle princeſſe ne ſerait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu deſcendit d'un ſaut dans l'arène, et s'adreſſant au roi des Scythes: Que votre majeſté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réuſſi. Ces

arcs d'ébène ſe font dans mon pays ; il n'y a qu'un certain tour à donner ; vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier que je n'en peux avoir à le tendre. Auſſitôt il prit une flèche, l'ajuſta ſur la corde, tendit l'arc de *Nembrod*, et fit voler la flèche bien au-delà des barrières. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations, et toutes les femmes diſaient : Quel bonheur qu'un ſi beau garçon ait tant de force !

Il tira enſuite de ſa poche une petite lame d'ivoire, écrivit ſur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc, et préſenta le tout à la princeſſe avec une grâce qui raviſſait tous les aſſiſtans. Puis il alla modeſtement ſe remettre à ſa place entre ſon oiſeau et ſon valet. Babylone entière était dans la ſurpriſe ; les trois rois étaient confondus, et l'inconnu ne paraiſſait pas s'en apercevoir.

Formoſante fut encore plus étonnée en liſant ſur la tablette d'ivoire attachée à l'arc, ces petits vers en beau langage chaldéen :

L'arc de Nembrod eſt celui de la guerre ;
L'arc de l'amour eſt celui du bonheur ;
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Eſt devenu le maître de la terre.

Trois rois puiſſans, trois rivaux aujourd'hui
Oſent prétendre à l'honneur de vous plaire :
Je ne ſais pas qui votre cœur préfère,
Mais l'univers ſera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princeſſe. Il fut critiqué par quelques ſeigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé *Bélus* au ſoleil, et *Formoſante* à la lune, ſon cou à une tour, et ſa gorge à un boiſſeau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, et qu'il s'écartait des règles de la véritable poëſie ; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galans. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait ſi bien un arc eût tant d'eſprit. La dame d'honneur de la princeſſe lui dit : Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi ſerviront à ce jeune homme ſon eſprit et l'arc de *Bélus ?* A le faire admirer, répondit *Formoſante.* Ah ! dit la dame d'honneur entre ſes dents, encore un madrigal, et il pourrait bien être aimé.

Cependant *Bélus*, ayant conſulté ſes mages, déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de *Nembrod*, il n'en fallait pas moins marier ſa fille, et qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourriſſait exprès dans ſa

ménagerie. Le roi d'Egypte, qui avait été élevé dans toute la ſageſſe de ſon pays, trouva qu'il était fort ridicule d'expoſer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la poſſeſſion de *Formoſante* était d'un grand prix ; mais il prétendait que ſi le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouſer cette belle babylonienne. Le roi des Indes entra dans les ſentimens de l'égyptien ; tous deux conclurent que le roi de Babylone ſe moquait d'eux ; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avaient aſſez de ſujets qui ſe tiendraient fort honorés de mourir au ſervice de leurs maîtres, ſans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes ſacrées ; qu'ils détrôneraient aiſément le roi de Babylone, et qu'enſuite ils tireraient au ſort la belle *Formoſante.*

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leur pays un ordre exprès d'aſſembler une armée de trois cents mille hommes pour enlever *Formoſante.*

Cependant le roi des Scythes deſcendit ſeul dans l'arène, le cimeterre à la main. Il n'était pas éperdument épris des charmes de *Formoſante ;* la gloire avait été juſque-là ſa ſeule paſſion ; elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que ſi les rois de l'Inde et de l'Egypte étaient aſſez prudens pour ne ſe pas compromettre avec des lions, il était

aſſez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, et qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas ſeulement de ſe ſervir du ſecours de ſon tigre. Il s'avance ſeul légèrement armé, couvert d'un caſque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes ſemblaient capables de déchirer les trois rois à la fois, et ſa vaſte gueule de les dévorer. Ses affreux rugiſſemens feſaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions ſe précipitent l'un contre l'autre d'une courſe rapide. Le courageux ſcythe enfonce ſon épée dans le goſier du lion ; mais la pointe rencontrant une de ces épaiſſes dents que rien ne peut percer, ſe briſe en éclats, et le monſtre des forêts, furieux de ſa bleſſure, imprimait déjà ſes ongles ſanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un ſi brave prince, ſe jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair ; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrouſels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boîte, il la préſente au roi ſcythe, en lui diſant : Votre majeſté trouvera dans cette petite boîte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuſes bleſſures ſeront guéries en un moment. Le haſard ſeul vous a empêché de triompher du lion ; votre valeur n'en eſt pas moins admirable.

Le roi ſcythe, plus ſenſible à la reconnaiſſance qu'à la jalouſie, remercia ſon libérateur ; et après l'avoir tendrement embraſſé, rentra dans ſon quartier pour appliquer le dictame ſur ſes bleſſures.

L'inconnu donna la tête du lion à ſon valet : celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-deſſous de l'amphithéâtre, et en avoir fait écouler tout le ſang, tira un fer de ſon petit ſac, arracha les quarante dents du lion, et mit à leur place quarante diamans d'une égale groſſeur.

Son maître avec ſa modeſtie ordinaire ſe remit à ſa place ; il donna la tête du lion à ſon oiſeau : Bel oiſeau, dit-il, allez porter aux pieds de *Formoſante* ce faible hommage. L'oiſeau part tenant dans une de ſes ſerres le terrible trophée ; il le préſente à la princeſſe en baiſſant humblement le cou, et en s'aplatiſſant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaiſſait

pas encore cette magnificence dans la ſuperbe Babylone : l'émeraude, la topaze, le ſaphir et le pirope étaient regardés encore comme les plus précieux ornemens. *Bélus* et toute la cour étaient ſaiſis d'admiration. L'oiſeau qui offrait ce préſent les ſurprit encore davantage. Il était de la taille d'un aigle, mais ſes yeux étaient auſſi doux et auſſi tendres que ceux de l'aigle ſont fiers et menaçans. Son bec était couleur de roſe, et ſemblait tenir quelque choſe de la belle bouche de *Formoſante*. Son cou raſſemblait toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives et plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait ſur ſon plumage. Ses pieds paraiſſaient un mélange d'argent et de pourpre ; et la queue des beaux oiſeaux qu'on attela depuis au char de *Junon* n'approchait pas de la ſienne.

L'attention, la curioſité, l'étonnement, l'extaſe de toute la cour ſe partageaient entre les quarante diamans et l'oiſeau. Il s'était perché ſur la baluſtrade entre *Bélus* et ſa fille *Formoſante ;* elle le flattait, le careſſait, le baiſait. Il ſemblait recevoir ſes careſſes avec un plaiſir mêlé de reſpect. Quand la princeſſe lui donnait des baiſers, il les rendait, et la regardait enſuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biſcuits et des piſtaches qu'il prenait de ſa patte purpurine

et argentée, et qu'il portait à ſon bec avec des grâces inexprimables.

Bélus, qui avait conſidéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ſes provinces pouvait à peine payer un préſent ſi riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient deſtinés aux trois monarques. Ce jeune homme, diſait-il, eſt ſans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui eſt, dit-on, voiſine du royaume d'Egypte.

Il envoya ſur le champ ſon grand écuyer complimenter l'inconnu, et lui demander s'il était ſouverain d'un de ces empires, et pourquoi, poſſédant de ſi étonnans tréſors, il était venu avec un valet et un petit ſac.

Tandis que le grand écuyer avançait vers l'amphithéâtre, pour s'acquitter de ſa commiſſion, arriva un autre valet ſur une licorne. Ce valet, adreſſant la parole au jeune homme, lui dit : *Ormar*, votre père touche à l'extrémité de ſa vie, et je ſuis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, verſa des larmes, et ne répondit que par ce mot : *Partons*.

Le grand écuyer, après avoir fait les complimens de *Bélus* au vainqueur du lion, au

donneur des quarante diamans, au maître du bel oiſeau, demanda au valet de quel royaume était le père de ce jeune héros? Le valet répondit : Son père eſt un vieux berger qui eſt fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu était déjà monté ſur ſa licorne. Il dit au grand écuyer : Seigneur, daignez me mettre aux pieds de *Bélus* et de ſa fille. J'oſe la ſupplier d'avoir grand ſoin de l'oiſeau que je lui laiſſe ; il eſt unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le ſuivirent, et on les perdit de vue.

Formoſante ne put s'empêcher de jeter un grand cri. L'oiſeau ſe retournant vers l'amphithéâtre où ſon maître avait été aſſis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la princeſſe, et frottant doucement ſa belle main de ſon bec, il ſembla ſe vouer à ſon ſervice.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme ſi extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui ; mais bientôt on lui rapporta que les licornes ſur leſquelles ces trois hommes couraient ne pouvaient être atteintes, et qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

§. II.

TOUT le monde raiſonnait ſur cette aventure étrange, et s'épuiſait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans ? pourquoi eſt-il monté ſur une licorne ? On s'y perdait ; et *Formoſante*, en careſſant ſon oiſeau, était plongée dans une rêverie profonde.

La princeſſe *Aldée*, ſa couſine iſſue de germaine, très-bien faite, et preſque auſſi belle que *Formoſante*, lui dit : Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demi-dieu eſt le fils d'un berger ; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de *Nembrod*, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque, pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſu que ſon père était malade. L'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux ; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait

craindre; et quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit *Formoſante;* mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, et peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger!

La dame d'honneur, ſe mêlant de la converſation, dit que très-ſouvent ce mot de *berger* était appliqué aux rois; qu'on les appelait *bergers*, parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau; que c'était, ſans doute, une mauvaiſe plaiſanterie de ſon valet; que ce jeune héros n'était venu ſi mal accompagné que pour faire voir combien ſon ſeul mérite était au-deſſus du faſte des rois, et pour ne devoir *Formoſante* qu'à lui-même. La princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparait cependant un grand feſtin pour les trois rois et pour tous les princes qui étaient venus à la fête. La fille et la nièce du roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les rois des préſens dignes de la magnificence de Babylone. *Bélus*, en attendant qu'on ſervît, aſſembla ſon conſeil ſur le mariage de la belle *Formoſante;* et voici comme il parla en grand politique :

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire,

ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait n'eſt qu'un vil berger; le roi des Indes et celui d'Egypte ſont des poltrons ; le roi des Scythes me conviendrait aſſez, mais il n'a rempli aucune des conditions impoſées. Je vais encore conſulter l'oracle. En attendant délibérez, et nous conclurons ſuivant ce que l'oracle aura dit ; car un roi ne doit ſe conduire que par l'ordre exprès des dieux immortels.

Alors il va dans ſa chapelle ; l'oracle lui répond en peu de mots, ſuivant ſa coutume : *Ta fille ne ſera mariée que quand elle aura couru le monde. Bélus* étonné revient au conſeil, et rapporte cette réponſe.

Tous les miniſtres avaient un profond reſpect pour les oracles ; tous convenaient ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion ; que la raiſon doit ſe taire devant eux ; que c'eſt par eux que les rois règnent ſur les peuples, et les mages ſur les rois ; que ſans les oracles il n'y aurait ni vertu ni repos ſur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, preſque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir ; que rien n'était plus indécent pour une fille, et ſurtout pour celle du grand roi de Babylone, que d'aller courir ſans ſavoir

où ; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandeſtin, honteux et ridicule ; qu'en un mot cet oracle n'avait pas le ſens commun.

Le plus jeune des miniſtres, nommé *Onadaſe*, qui avait plus d'eſprit qu'eux, dit que l'oracle entendait ſans doute quelque pélerinage de dévotion, et qu'il s'offrait à être le conducteur de la princeſſe. Le conſeil revint à ſon avis ; mais chacun voulut ſervir d'écuyer. Le roi décida que la princeſſe pourrait aller à trois cents paraſanges ſur le chemin de l'Arabie à un temple dont le ſaint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, et que ce ſerait le doyen du conſeil qui l'accompagnerait. Après cette déciſion, on alla ſouper.

§. III.

Au milieu des jardins, entre deux caſcades, s'élevait un ſalon ovale de trois cents pieds de diamètre, dont la voûte d'azur ſemée d'étoiles d'or repréſentait toutes les conſtellations avec les planètes, chacune à leur véritable place ; et cette voûte tournait, ainſi que le ciel, par des machines auſſi inviſibles que le ſont celles qui dirigent les mouvemens céleſtes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cylindres de criſtal de roche éclairaient

éclairaient les dehors et l'intérieur de la salle à manger; un buffet en gradins portait vingt mille vases ou plats d'or, et vis-à-vis le buffet d'autres gradins étaient remplis de musiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les saisons, l'autre d'amphores de cristal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs et des fruits, tous en pierres précieuses. La belle *Formosante* fut placée entre le roi des Indes et celui d'Egypte, la belle *Aldée* auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes, et chacun d'eux était à côté d'une des plus belles dames du palais. Le roi de Babylone au milieu, vis-à-vis de sa fille, paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, et le plaisir de la garder encore. *Formosante* lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le roi le trouva très-bon.

La musique qui se fit entendre donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant *Formosante* un ragoût que le roi son père aimait beaucoup. La princesse dit qu'il fallait le porter devant sa majesté; aussitôt l'oiseau se saisit du plat avec

une dextérité merveilleuſe, et va le préſenter au roi. Jamais on ne fut plus étonné à ſouper. *Bélus* lui fit autant de careſſes que ſa fille. L'oiſeau reprit enſuite ſon vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une ſi belle queue, ſes ailes étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de ſon plumage jetait un éclat ſi éblouiſſant, que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans ceſsèrent leur muſique et devinrent immobiles. Perſonne ne mangeait, perſonne ne parlait; on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La princeſſe de Babylone le baiſa pendant tout le ſouper, ſans ſonger ſeulement s'il y avait des rois dans le monde. Ceux des Indes et d'Egypte ſentirent redoubler leur dépit et leur indignation, et chacun d'eux ſe promit bien de hâter la marche de ſes trois cents mille hommes pour ſe venger.

Pour le roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle *Aldée :* ſon cœur altier mépriſant ſans dépit les inattentions de *Formoſante*, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colère. Elle eſt belle, diſait-il, je l'avoue; mais elle me paraît de ces femmes qui ne ſont occupées que de leur beauté, et qui penſent que le genre-humain doit leur être bien obligé quand elles daignent ſe laiſſer voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays.

J'aimerais mieux une laidron complaiſante et attentive que cette belle ſtatue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, et vous daignez au moins faire converſation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchiſe d'un ſcythe, que je vous donne la préférence ſur votre couſine. Il ſe trompait pourtant ſur le caractère de *Formoſante;* elle n'était pas ſi dédaigneuſe qu'elle le paraiſſait; mais ſon compliment fut très-bien reçu de la princeſſe *Aldée.* Leur entretien devint fort intéreſſant : ils étaient très-contens, et déjà sûrs l'un de l'autre avant qu'on ſortît de table.

Après le ſouper on alla ſe promener dans les boſquets. Le roi des Scythes et *Aldée* ne manquèrent pas de chercher un cabinet ſolitaire. *Aldée*, qui était la franchiſe même, parla ainſi à ce prince :

Je ne hais point ma couſine, quoiqu'elle ſoit plus belle que moi, et qu'elle ſoit deſtinée au trône de Babylone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère la Scythie avec vous à la couronne de Babylone ſans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde ; car je ſuis de la branche aînée de *Nembrod*, et *Formoſante* n'eſt que de la cadette. Son grand-père détrôna le mien, et le fit mourir.

Telle eſt donc la force du ſang dans la

maiſon de Babylone ! dit le ſcythe. Comment s'appelait votre grand-père ? Il ſe nommait *Aldée* comme moi ; mon père avait le même nom ; il fut relégué au fond de l'empire avec ma mère : et *Bélus*, après leur mort, ne craignant rien de moi, voulut m'élever auprès de ſa fille ; mais il a décidé que je ne ſerais jamais mariée.

Je veux venger votre père, votre grand-père, et vous, dit le roi des Scythes. Je vous réponds que vous ſerez mariée ; je vous enlèverai après-demain de grand matin ; car il faut dîner demain avec le roi de Babylone, et je reviendrai ſoutenir vos droits avec une armée de trois cents mille hommes. Je le veux bien, dit la belle *Aldée ;* et après s'être donné leur parole d'honneur ils ſe ſéparèrent.

Il y avait long-temps que l'incomparable *Formoſante* s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de ſon lit un petit oranger dans une caiſſe d'argent, pour y faire repoſer ſon oiſeau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir ; ſon cœur et ſon imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ſes yeux ; elle le voyait tirant une flèche avec l'arc de *Nembrod ;* elle le contemplait coupant la tête du lion ; elle récitait ſon madrigal ; enfin elle le voyait s'échapper de la foule, monté ſur ſa licorne ;

alors elle éclatait en ſanglots; elle s'écriait avec larmes : Je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas!

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiſeau du haut de ſon oranger; peut-on vous avoir vue et ne pas vous revoir?

O ciel! ô puiſſances éternelles! mon oiſeau parle le pur chaldéen! En diſant ces mots, elle tire ſes rideaux, lui tend les bras, ſe met à genoux ſur ſon lit : Etes-vous un dieu deſcendu ſur la terre? Etes-vous le grand *Oroſmade* caché ſous ce beau plumage? Si vous êtes un dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne ſuis qu'un volatile, répliqua l'autre; mais je naquis dans le temps que toutes les bêtes parlaient encore, et que les oiſeaux, les ſerpens, les ânesſes, les chevaux et les griffons s'entretenaient familièrement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me priſſent pour un ſorcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formoſante interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empreſſement de faire cent queſtions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-ſept mille neuf cents ans et ſix mois, Madame; je ſuis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos mages appellent *la préceſſion des équinoxes*,

et qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, auſſi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le chaldéen dans un de mes voyages ; j'ai toujours conſervé beaucoup de goût pour la langue chaldéenne ; mais les autres animaux mes confrères ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oiſeau ? — Hélas ! c'eſt parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger, au lieu de converſer et de s'inſtruire avec nous. Les barbares ! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes ſentimens, les mêmes beſoins, les mêmes déſirs, nous avions ce qui s'appelle *une ame* tout comme eux ; que nous étions leurs frères, et qu'il ne fallait cuire et manger que les méchans ? Nous ſommes tellement vos frères, que le grand Etre, l'Etre éternel et formateur, ayant fait un pacte avec les hommes (*a*), nous comprit expreſſément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre ſang, et à nous de ſucer le vôtre.

Les fables de votre ancien *Locman*, traduites

(*a*) Voyez le chap. IX de la Genèſe, et le chap. III, v. 18 et 19 de l'Eccléſiaſte.

en tant de langues, ſeront un témoignage éternellement ſubſiſtant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots : *Du temps que les bêtes parlaient.* Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont réſolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouet d'aller à la chaſſe, et d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres et les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans leſquels les chevaux parlent, et vos cochers leur adreſſent la parole tous les jours ; mais c'eſt avec tant de groſſièreté, et en prononçant des mots ſi infames, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois, vous déteſtent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, eſt demeuré le ſeul où votre eſpèce ſache encore aimer la nôtre et lui parler ; et c'eſt la ſeule contrée de la terre où les hommes ſoient juſtes.

Et où eſt-il ce pays de mon cher inconnu ? quel eſt le nom de ce héros ? comment ſe nomme ſon empire? car je ne croirai pas plus qu'il eſt un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-ſouris.

Son pays, Madame, eſt celui des Gangarides, peuple vertueux et invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami eſt *Amazan*. Il n'eſt pas roi, et je ne ſais même s'il voudrait s'abaiſſer à l'être ; il aime trop ſes compatriotes : il eſt berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers reſſemblent aux vôtres qui, couverts à peine de lambeaux déchirés, gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, et qui paient à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers gangarides, nés tous égaux, ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais ; c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer et de manger ſon ſemblable. Leur laine, plus fine et plus brillante que la plus belle ſoie, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les déſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'*Amazan* a eu l'honneur de vous offrir ſont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vu monter, eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible et le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent gangarides et de cent licornes pour

diſſiper

diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiècles qu'un roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquérir cette nation : il ſe préſenta ſuivi de dix mille éléphans et d'un million de guerriers. Les licornes percèrent les éléphans, comme j'ai vu ſur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient ſous le ſabre des Gangarides, comme les moiſſons de riz ſont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi priſonnier avec plus de ſix cents mille hommes. On le baigna dans les eaux ſalutaires du Gange ; on le mit au régime du pays, qui conſiſte à ne ſe nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui reſpire. Les hommes alimentés de carnage, et abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un ſang aigri et aduſte qui les rend fous en cent manières différentes. Leur principale démence eſt la fureur de verſer le ſang de leurs frères, et de dévaſter des plaines fertiles pour régner ſur des cimetières. On employa ſix mois entiers à guérir le roi des Indes de ſa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquille et l'eſprit plus raſſis, ils en donnèrent le certificat au conſeil des Gangarides. Ce conſeil, ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le roi des Indes, ſa ſotte cour et ſes imbécilles guerriers

dans leur pays. Cette leçon les rendit ſages, et depuis ce temps les Indiens reſpectèrent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'inſtruire reſpectent parmi vous les philoſophes chaldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiſeau, lui dit la princeſſe, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une! Madame, nous nous aſſemblons pour rendre grâce à DIEU les jours de la pleine lune; les hommes dans un grand temple de cédre, les femmes dans un autre, de peur des diſtractions; tous les oiſeaux dans un bocage, les quadrupèdes ſur une belle pelouſe; nous remercions DIEU de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons ſurtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle eſt la patrie de mon cher *Amazan;* c'eſt là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inſpiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons enſemble, et vous irez lui rendre ſa viſite.

Vraiment, mon oiſeau, vous faites-là un joli métier, répondit en ſouriant la princeſſe qui brûlait d'envie de faire le voyage, et qui n'oſait le dire. Je ſers mon ami, dit l'oiſeau; et après le bonheur de vous aimer, le plus grand eſt celui de ſervir vos amours.

Formoſante ne ſavait plus où elle en était; elle ſe croyait tranſportée hors de la terre.

Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, et ſurtout ce qu'elle ſentait dans ſon cœur, la plongeait dans un raviſſement qui paſſait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés muſulmans, quand, dégagés de leurs liens terreſtres, ils ſe voient dans le neuvième ciel entre les bras de leurs houris, environnés et pénétrés de la gloire et de la félicité céleſtes.

§. IV.

Elle paſſa toute la nuit à parler d'*Amazan*. Elle ne l'appelait plus que ſon *berger;* et c'eſt depuis ce temps-là que les noms de *berger* et d'*amant* ſont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiſeau ſi *Amazan* avait eu d'autres maîtreſſes. Il répondait que non, et elle était au comble de la joie. Tantôt elle voulait ſavoir à quoi il paſſait ſa vie; et elle apprenait avec tranſport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les ſecrets de la nature, à perfectionner ſon être. Tantôt elle voulait ſavoir ſi l'ame de ſon oiſeau était de la même nature que celle de ſon amant; pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que ſon amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle feſait

cent queſtions pareilles, auxquelles l'oiſeau répondait avec une diſcrétion qui irritait ſa curioſité. Enfin le ſommeil ferma leurs yeux, et livra *Formoſante* à la douce illuſion des ſonges envoyés par les dieux, qui ſurpaſſent quelquefois la réalité même, et que toute la philoſophie des Chaldéens a bien de la peine à expliquer.

Formoſante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le roi ſon père entra dans ſa chambre. L'oiſeau reçut ſa majeſté avec une politeſſe reſpectueuſe, alla au-devant de lui, battit des ailes, alongea ſon cou, et ſe remit ſur ſon oranger. Le roi s'aſſit ſur le lit de ſa fille que ſes rêves avaient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau viſage, et après lui avoir donné deux baiſers, il lui parla en ces mots :

Ma chère fille, vous n'avez pu trouver hier un mari, comme je l'eſpérais ; il vous en faut un pourtant ; le ſalut de mon empire l'exige. J'ai conſulté l'oracle qui, comme vous ſavez, ne ment jamais, et qui dirige toute ma conduite ; il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. Ah ! chez les Gangarides ſans doute, dit la princeſſe ; et en prononçant ces mots qui lui échappaient, elle ſentit bien qu'elle diſait une ſottiſe. Le roi, qui ne ſavait pas un mot de géographie,

lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides. Elle trouva aiſément une défaite. Le roi lui apprit qu'il fallait faire un pélerinage ; qu'il avait nommé les perſonnes de ſa ſuite, le doyen des conſeillers d'Etat, le grand aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apothicaire et ſon oiſeau, avec tous les domeſtiques convenables.

Formoſante, qui n'était jamais ſortie du palais du roi ſon père, et qui juſqu'à la journée des trois rois et d'*Amazan* n'avait mené qu'une vie très-inſipide dans l'étiquette du faſte et dans l'apparence des plaiſirs, fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui ſait, diſait-elle tout bas à ſon cœur, ſi les dieux n'inſpireront pas à mon cher gangaride le même déſir d'aller à la même chapelle, et ſi je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin ? Elle remercia tendrement ſon père, en lui diſant qu'elle avait eu toujours une ſecrète dévotion pour le ſaint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ſes hôtes ; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal aſſortis ; rois, princes, miniſtres, pontifes, tous jaloux les uns des autres, tous peſant leurs paroles, tous embarraſſés de leurs voiſins et d'eux-mêmes. Le repas fut triſte, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princeſſes reſtèrent dans leurs appartemens, occupées

chacune de leur départ. Elles mangèrent à leur petit couvert. *Formoſante* enſuite alla ſe promener dans les jardins avec ſon cher oiſeau, qui pour l'amuſer vola d'arbre en arbre en étalant ſa ſuperbe queue et ſon divin plumage.

Le roi d'Egypte, qui était chaud de vin, pour ne pas dire ivre, demanda un arc et des flèches à un de ſes pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal-adroit de ſon royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en ſureté était le but où il viſait. Mais le bel oiſeau, en volant auſſi rapidement que la flèche, ſe préſenta lui-même au coup, et tomba tout ſanglant entre les bras de *Formoſante*. L'égyptien en riant d'un ſot rire ſe retira dans ſon quartier. La princeſſe perça le ciel de ſes cris, fondit en larmes, ſe meurtrit les joues et la poitrine. L'oiſeau mourant lui dit tout bas : Brûlez-moi, et ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, et de les expoſer au ſoleil ſur un petit bûcher de girofle et de cannelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. *Formoſante* reſta long-temps évanouie, et ne revit le jour que pour éclater en ſanglots. Son père partageant ſa douleur, et feſant des imprécations contre le roi d'Egypte, ne douta pas que cette aventure n'annonçât un avenir ſiniſtre. Il alla vîte

conſulter l'oracle de ſa chapelle. L'oracle répondit : *Mélange de tout ; mort vivant*, *infidélité et conſtance*, *perte et gain*, *calamités et bonheur*. Ni lui ni ſon conſeil n'y purent rien comprendre ; mais enfin il était ſatisfait d'avoir rempli ſes devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée, pendant qu'il conſultait l'oracle, fit rendre à l'oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, et réſolut de le porter en Arabie au péril de ſes jours. Il fut brûlé dans du lin incombuſtible avec l'oranger ſur lequel il avait couché : elle en recueillit la cendre dans un petit vaſe d'or tout entouré d'eſcarboucles et des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce funeſte devoir, brûler tout en vie le déteſtable roi d'Egypte ! c'était-là tout ſon déſir. Elle fit tuer dans ſon dépit ſes deux crocodiles, ſes deux hippopotames, ſes deux zèbres, ſes deux rats, et fit jeter ſes deux momies dans l'Euphrate ; ſi elle avait tenu ſon bœuf *Apis*, elle ne l'aurait pas épargné.

Le roi d'Egypte, outré de cet affront, partit ſur le champ pour faire avancer ſes trois cents mille hommes. Le roi des Indes voyant partir ſon allié s'en retourna le jour même, dans le ferme deſſein de joindre ſes trois cents mille indiens à l'armée égyptienne. Le roi de Scythie délogea dans la nuit avec la princeſſe

Aldée, bien réſolu de venir combattre pour elle à la tête de trois cents mille ſcythes, et de lui rendre l'héritage de Babylone qui lui était dû, puiſqu'elle deſcendait de la branche aînée.

De ſon côté la belle *Formoſante* ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pélerins, ſe flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de ſon oiſeau, et que la juſtice des dieux immortels lui rendrait ſon cher *Amazan*, ſans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainſi à ſon réveil le roi de Babylone ne trouva plus perſonne. Comme les grandes fêtes ſe terminent! diſait-il; et comme elles laiſſent un vide étonnant dans l'ame, quand le fracas eſt paſſé! Mais il fut tranſporté d'une colère vraiment royale, lorſqu'il apprit qu'on avait enlevé la princeſſe *Aldée*. Il donna ordre qu'on éveillât tous ſes miniſtres, et qu'on aſſemblât le conſeil. En attendant qu'ils vinſſent, il ne manqua pas de conſulter ſon oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles ſi célèbres depuis dans tout l'univers : *Quand on ne marie pas les filles, elles ſe marient elles-mêmes.*

Auſſitôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cents mille hommes contre le roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible

allumée de tous les côtés, et elle fut produite par les plaiſirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée ſur la terre. L'Aſie allait être déſolée par quatre armées de trois cents mille combattans chacune. On ſent bien que la guerre de Troye, qui étonna le monde quelques ſiècles après, n'était qu'un jeu d'enfans en comparaiſon ; mais auſſi on doit conſidérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agiſſait que d'une vieille femme fort libertine, qui s'était fait enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agiſſait de deux filles et d'un oiſeau.

Le roi des Indes allait attendre ſon armée ſur le grand et magnifique chemin qui conduiſait alors en droiture de Babylone à Cachemire. Le roi des Scythes courait avec *Aldée* par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont diſparu dans la ſuite par le mauvais gouvernement. Le roi d'Egypte avait marché à l'Occident, et s'avançait vers la petite mer Méditerranée que les ignorans Hébreux ont depuis nommée *la Grande mer*.

A l'égard de la belle *Formoſante*, elle ſuivait le chemin de Baſſora planté de hauts palmiers qui fourniſſaient un ombrage éternel et des fruits dans toutes les ſaiſons. Le temple où elle allait en pélerinage était dans Baſſora même. Le ſaint à qui ce temple avait été dédié était à peu-près dans le goût de celui qu'on

adora depuis à Lampſaque. Non-ſeulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu ſouvent de mari. C'était le ſaint le plus fêté de toute l'Aſie.

Formoſante ne ſe ſouciait point du tout du ſaint de Baſſora; elle n'invoquait que ſon cher berger gangaride, ſon bel *Amazan*. Elle comptait s'embarquer à Baſſora, et entrer dans l'Arabie heureuſe pour faire ce que l'oiſeau mort avait ordonné.

A la troiſième couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ſes fourriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le roi d'Egypte y entrait auſſi. Inſtruit de la marche de la princeſſe par ſes eſpions, il avait ſur le champ changé de route, ſuivi d'une nombreuſe eſcorte. Il arrive; il fait placer des ſentinelles à toutes les portes; il monte dans la chambre de la belle *Formoſante*, et lui dit: Mademoiſelle, c'eſt vous préciſément que je cherchais; vous avez fait très-peu de cas de moi lorſque j'étais à Babylone; il eſt juſte de punir les dédaigneuſes et les capricieuſes: vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de ſouper avec moi ce ſoir, vous n'aurez point d'autre lit que le mien; et je me conduirai avec vous ſelon que j'en ſerai content.

Formoſante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte; elle ſavait que le bon eſprit conſiſte à ſe

conformer à ſa ſituation ; elle prit le parti de ſe délivrer du roi d'Egypte par une innocente adreſſe : elle le regarda du coin de l'œil, ce qui pluſieurs ſiècles après s'eſt appelé *lorgner ;* et voici comme elle lui parla avec une modeſtie, une grâce, une douceur, un embarras et une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus ſage des hommes, et aveuglé le plus clairvoyant.

Je vous avoue, Monſieur, que je baiſſai toujours les yeux devant vous quand vous fîtes l'honneur au roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma ſimplicité trop naïve : je tremblais que mon père et vos rivaux ne s'aperçuſſent de la préférence que je vous donnais, et que vous méritez ſi bien. Je puis à préſent me livrer à mes ſentimens. Je jure par le bœuf *Apis*, qui eſt après vous tout ce que je reſpecte le plus au monde, que vos propoſitions m'ont enchantée. J'ai déjà ſoupé avec vous chez le roi mon père ; j'y ſouperai encore bien ici ſans qu'il ſoit de la partie : tout ce que je vous demande, c'eſt que votre grand aumônier boive avec nous ; il m'a paru à Babylone un très-bon convive ; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre ſeconde propoſition, elle eſt très-engageante, mais il ne convient pas à

une fille bien née d'en parler ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand de rois et le plus aimable des hommes.

Ce diſcours fit tourner la tête au roi d'Egypte ; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encore une grâce à vous demander, lui dit la princeſſe ; c'eſt de permettre que mon apothicaire vienne me parler ; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains ſoins, comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonſtances : en un mot j'ai un beſoin preſſant de mon apothicaire ; et j'eſpère que vous ne me refuſerez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiſelle, lui répondit le roi d'Egypte, quoiqu'un apothicaire ait des vues préciſément oppoſées aux miennes, et que les objets de ſon art ſoient le contraire de ceux du mien, je ſais trop bien vivre pour vous refuſer une demande ſi juſte ; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le ſouper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage : vous devez auſſi avoir beſoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai enſuite vos ordres et votre commodité. Il ſe

retira ; l'apothicaire et la femme de chambre nommée *Irla* arrivèrent. La princeſſe avait en elle une entière confiance ; elle lui ordonna de faire apporter ſix bouteilles de vin de Chiras pour le ſouper, et d'en faire boire de pareil à toutes les ſentinelles qui tenaient ſes officiers aux arrêts ; puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de ſa pharmacie qui feſaient dormir les gens vingt-quatre heures, et dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le roi revint avec le grand aumônier au bout d'une demi-heure : le ſouper fut très-gai ; le roi et le prêtre vidèrent les ſix bouteilles, et avouèrent qu'il n'y avait pas de ſi bon vin en Egypte ; la femme de chambre eut ſoin d'en faire boire aux domeſtiques qui avaient ſervi. Pour la princeſſe, elle eut grande attention de n'en point boire, diſant que ſon médecin l'avait miſe au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumônier du roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de ſa ſorte. *Formoſante* la coupa très-adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à ſon menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre et de toutes les marques de ſa dignité, habilla ſa femme de chambre en ſacriſtain de la déeſſe *Iſis ;* enfin, s'étant

munie de ſon urne et de ſes pierreries, elle ſortit de l'hôtellerie à travers les ſentinelles qui dormaient comme leur maître. La ſuivante avait eu le ſoin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La princeſſe ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de ſa ſuite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formoſante et *Irla* paſsèrent à travers des haies de ſoldats qui, prenant la princeſſe pour le grand-prêtre l'appelaient *mon révérendiſſime père en* DIEU, et lui demandaient ſa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Baſſora, avant que le roi fût éveillé. Elles quittèrent alors leur déguiſement, qui eût pu donner des ſoupçons. Elles frétèrent au plus vîte un vaiſſeau qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuſe. C'eſt cet Eden dont les jardins furent ſi renommés qu'on en fit depuis la demeure des juſtes ; ils furent le modèle des champs Elyſées, des jardins des Heſpérides, et de ceux des îles Fortunées ; car dans ces climats chauds, les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages et les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les cieux avec l'Etre ſuprême, ou aller ſe promener dans le jardin, dans le paradis, fut la même choſe pour les hommes qui parlent toujours ſans s'entendre,

et qui n'ont pu guère avoir encore d'idées nettes ni d'expreſſions juſtes.

Dès que la princeſſe ſe vit dans cette terre, ſon premier ſoin fut de rendre à ſon cher oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dreſsèrent un petit bûcher de girofle et de cannelle. Quelle fut ſa ſurpriſe lorſque, ayant répandu les cendres de l'oiſeau ſur ce bûcher, elle le vit s'enflammer de lui-même ! Tout fut bientôt conſumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit ſortir ſon oiſeau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princeſſe eût éprouvés dans toute ſa vie ; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher ; elle le déſirait, mais elle ne l'eſpérait pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiſeau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je ſuis prête à mourir d'étonnement et de joie. Je ne croyais point à la réſurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La réſurrection, Madame, lui dit le phénix, eſt la choſe du monde la plus ſimple. Il n'eſt pas plus ſurprenant de naître deux fois qu'une. Tout eſt réſurrection dans ce monde ; les chenilles reſſuſcitent en papillons ; un noyau mis en terre reſſuſcite en arbre ; tous les animaux enſevelis dans la terre reſſuſcitent en

herbes, en plantes, et nourriſſent d'autres animaux dont ils ſont bientôt une partie de la ſubſtance : toutes les particules qui compoſaient les corps ſont changées en différens êtres. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul à qui le puiſſant *Oroſmade* ait fait la grâce de reſſuſciter dans ſa propre nature.

Formoſante, qui, depuis le jour qu'elle vit *Amazan* et le phénix pour la première fois, avait paſſé toutes ſes heures à s'étonner, lui dit : Je conçois bien que le grand Etre ait pu former de vos cendres un phénix à peu-près ſemblable à vous ; mais que vous ſoyez préciſément la même perſonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eſt devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort ?

Eh, monDieu ! Madame, n'eſt-il pas auſſi facile au grand *Oroſmade* de continuer ſon action ſur une petite étincelle de moi-même, que de commencer cette action ? Il m'avait accordé auparavant le ſentiment, la mémoire et la penſée ; il me les accorde encore : qu'il ait attaché cette faveur à un atome de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fond : les phénix et les hommes ignoreront toujours comment la choſe ſe paſſe ; mais la plus grande

grâce

grâce que l'Etre ſuprême m'ait accordée, eſt de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit mille ans que j'ai encore à vivre juſqu'à ma prochaine réſurrection entre vous et mon cher *Amazan!*

Mon phénix, lui repartit la princeſſe, ſongez que les premières paroles que vous me dîtes à Babylone, et que je n'oublierai jamais, me flattèrent de l'eſpérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre ; il faut abſolument que nous allions enſemble chez les Gangarides, et que je le ramène à Babylone. C'eſt bien mon deſſein, dit le phénix ; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver *Amazan* par le plus court chemin, c'eſt-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuſe deux griffons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici : je vais leur écrire par la poſte aux pigeons ; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos proviſions de bouche. Vous ſerez très à votre aiſe dans cette voiture avec votre demoiſelle. Les deux griffons ſont les plus vigoureux de leur eſpèce; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ſes griffes. Mais, encore une fois, les momens ſont chers. Il alla ſur le champ avec *Formoſante* commander le canapé à un tapiſſier

de ſa connaiſſance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine, des biſcuits meilleurs que ceux de Babylone, des poncires, des ananas, des cocos, des piſtaches et du vin d'Eden, qui l'emporte ſur le vin de Chiras autant que celui de Chiras eſt au-deſſus de celui de Surenne.

Le canapé était auſſi léger que commode et ſolide. Les deux griffons arrivèrent dans Eden à point nommé. *Formoſante* et *Irla* ſe placèrent dans la voiture. Les deux griffons l'enlevèrent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt ſe perchait ſur le doſſier. Les deux griffons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs. On ne ſe repoſait que la nuit pendant quelques momens pour manger, et pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la princeſſe palpitait d'eſpérance, d'amour et de joie. Le phénix fit arrêter la voiture devant la maiſon d'*Amazan*; il demande à lui parler; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, ſans qu'on sût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puiſſent exprimer le déſeſpoir dont *Formoſante* fut accablée.

Hélas ! voilà ce que j'avais craint, dit le phénix ; les trois heures que vous avez paſſées dans votre hôtellerie ſur le chemin de Baſſora avec ce malheureux roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie : j'ai bien peur que nous n'ayons perdu *Amazan* ſans retour.

Alors il demanda aux domeſtiques ſi on pouvait ſaluer madame ſa mère ? Ils répondirent que ſon mari était mort l'avant-veille, et qu'elle ne voyait perſonne. Le phénix, qui avait du crédit dans la maiſon, ne laiſſa pas de faire entrer la princeſſe de Babylone dans un ſalon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire : les ſous-bergers et ſous-bergères, en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui ſervirent dans cent corbeilles de ſimple porcelaine cent mets délicieux, parmi leſquels on ne voyait aucun cadavre déguiſé : c'était du riz, du ſagou, de la ſemoule, du vermicelle, des macaronis, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtiſſeries de toute eſpèce, des légumes, des fruits d'un parfum et d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats : c'était une profuſion de liqueurs rafraîchiſſantes, ſupérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la princeſſe mangeait couchée ſur un lit de roſes, quatre pavons, ou paons,

ou pans, heureuſement muets, l'éventaient de leurs brillantes ailes; deux cents oiſeaux, cent bergers et cent bergères lui donnèrent un concert à deux chœurs; les roſſignols, les ſerins, les fauvettes, les pinçons chantaient le deſſus avec les bergères; les bergers feſaient la haute-contre et la baſſe : c'était en tout la belle et ſimple nature. La princeſſe avoua que, s'il y avait plus de magnificence à Babylone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides. Mais pendant qu'on lui donnait cette muſique ſi conſolante et ſi voluptueuſe, elle verſait des larmes; elle diſait à la jeune *Irla* ſa compagne : Ces bergers et ces bergères, ces roſſignols et ces ſerins font l'amour, et moi je ſuis privée du héros gangaride, digne objet de mes très-tendres et très-impatiens déſirs.

Pendant qu'elle feſait ainſi cette collation, qu'elle admirait et qu'elle pleurait, le phénix diſait à la mère d'*Amazan :* Madame, vous ne pouvez vous diſpenſer de voir la princeſſe de Babylone; vous ſavez.... Je ſais tout, dit-elle, juſqu'à ſon aventure dans l'hôtellerie ſur le chemin de Baſſora; un merle m'a tout conté ce matin; et ce cruel merle eſt cauſe que mon fils au déſeſpoir eſt devenu fou, et a quitté la maiſon paternelle. Vous ne ſavez donc pas, reprit le phénix, que la princeſſe

m'a reſſuſcité ? Non, mon cher enfant, je ſavais par le merle que vous étiez mort, et j'en étais inconſolable. J'étais ſi affligée de cette perte, de la mort de mon mari et du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puiſque la princeſſe de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vîte ; j'ai des choſes de la dernière conſéquence à lui dire, et je veux que vous y ſoyez préſent. Elle alla auſſitôt dans un autre ſalon au-devant de la princeſſe. Elle ne marchait pas facilement ; c'était une dame d'environ trois cents années ; mais elle avait encore de beaux reſtes ; et on voyait bien que vers les deux cents trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut *Formoſante* avec une nobleſſe reſpectueuſe, mêlée d'un air d'intérêt et de douleur qui fit ſur la princeſſe une vive impreſſion.

Formoſante lui fit d'abord ſes triſtes complimens ſur la mort de ſon mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéreſſer à ſa perte plus que vous ne penſez. J'en ſuis touchée ſans doute, dit *Formoſante* ; il était le père de.... à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui et à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon père et la plus brillante cour de l'univers ; j'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteſte. Echappée à ce

raviſſeur, j'ai traverſé les airs pour venir voir ce que j'aime; j arrive, et il me fuit ! Les pleurs et les ſanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors : Madame, lorſque le roi d'Egypte vous raviſſait, lorſque vous ſoupiez avec lui dans un cabaret ſur le chemin de Baſſora, lorſque vos belles mains lui verſaient du vin de Chiras, vous ſouvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre? — Vraiment oui, vous m'en rappelez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention ; mais en recueillant mes idées, je me ſouviens très-bien qu'au moment que le roi d'Egypte ſe leva de table pour me donner un baiſer, le merle s'envola par la fenêtre en jetant un grand cri, et ne reparut plus.

Hélas ! Madame, reprit la mère d'*Amazan*, voilà ce qui fait préciſément le ſujet de nos malheurs ; mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre ſanté et de tout ce qui ſe paſſait à Babylone ; il comptait revenir bientôt ſe mettre à vos pieds et vous conſacrer ſa vie. Vous ne ſavez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides ſont amoureux et fidelles ; mais mon fils eſt le plus paſſionné et le plus conſtant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret ; vous buviez très-gaiement avec le roi d'Egypte et un vilain

prêtre : il vous vit enfin donner un tendre baiſer à ce monarque qui avait tué le phénix, et pour qui mon fils conſerve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut ſaiſi d'une juſte indignation ; il s'envola en maudiſſant vos funeſtes amours ; il eſt revenu aujourd'hui, il a tout conté ; mais dans quels momens, juſte ciel ! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de ſon père et celle du phénix ; dans le temps qu'il apprenait de moi qu'il eſt votre couſin iſſu de germain !

O ciel ! mon couſin ! Madame, eſt-il poſſible ? par quelle aventure ? comment ? quoi ! je ſerais heureuſe à ce point ! et je ſerais en même temps aſſez infortunée pour l'avoir offenſé !

Mon fils eſt votre couſin, vous dis-je, reprit la mère, et je vais bientôt vous en donner la preuve ; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils ; il ne pourra ſurvivre à la douleur que lui a cauſée votre baiſer donné au roi d'Egypte.

Ah ! ma tante, s'écria la belle *Formoſante*, je jure par lui et par le puiſſant *Oroſmade*, que ce baiſer funeſte, loin d'être criminel, était la plus forte preuve d'amour que je puſſe donner à votre fils. Je déſobéiſſais à mon père pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne pharaon

d'Egypte, je ne pouvais lui échapper qu'en le trompant. J'en atteſte les cendres et l'ame du phénix qui étaient alors dans ma poche; il peut me rendre juſtice. Mais comment votre fils né ſur les bords du Gange peut-il être mon couſin, moi dont la famille règne ſur les bords de l'Euphrate depuis tant de ſiècles?

Vous ſavez, lui dit la vénérable gangaride, que votre grand oncle *Aldée* était roi de Babylone, et qu'il fut détrôné par le père de *Bélus?* — Oui, Madame. — Vous ſavez que ſon fils *Aldée* avait eu de ſon mariage la princeſſe *Aldée* élevée dans votre cour. C'eſt ce prince qui, étant perſécuté par votre père, vint ſe réfugier dans notre heureuſe contrée ſous un autre nom; c'eſt lui qui m'épouſa; j'en ai eu le jeune prince *Aldée-Amazan*, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, et aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babylone ſur la réputation de votre beauté: depuis ce temps-là il vous idolâtre, et peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la princeſſe tous les titres de la maiſon des *Aldées;* à peine *Formoſante* daigna les regarder. Ah! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on déſire? mon cœur vous en croit aſſez. Mais où eſt *Aldée-Amazan?* où eſt mon parent, mon amant,

mon

mon roi ? où eſt ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, et dont il eſt le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile *Canope*, dans Shacath, dans Aldebaram ; j'irais le convaincre de mon amour et de mon innocence.

Le phénix juſtifia la princeſſe du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiſer au roi d'Egypte ; mais il fallait détromper *Amazan* et le ramener. Il envoie des oiſeaux ſur tous les chemins, il met en campagne des licornes ; on lui rapporte enfin qu'*Amazan* a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la princeſſe, le voyage n'eſt pas long ; j'eſpère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots, que de larmes de tendreſſe verſèrent la mère gangaride et la princeſſe de Babylone ! que d'embraſſemens ! que d'effuſion de cœur !

Le phénix commanda ſur le champ un carroſſe à ſix licornes. La mère fournit deux cents cavaliers, et fit préſent à la princeſſe ſa nièce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le phénix, affligé du mal que l'indiſcrétion du merle avait cauſé, fit ordonner à tous les merles de vider le pays ; et c'eſt depuis ce temps qu'il ne s'en trouve plus ſur les bords du Gange.

§. V.

Les licornes, en moins de huit jours, amenèrent *Formoſante*, *Irla* et le phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babylone, et d'une eſpèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amuſé *Formoſante* ſi elle avait pu être occupée d'autre choſe que d'*Amazan*.

Dès que l'empereur de la Chine eut appris que la princeſſe de Babylone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins en robes de cérémonie ; tous ſe proſternèrent devant elle, et lui préſentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or ſur une feuille de ſoie pourpre. *Formoſante* leur dit que ſi elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre ſur le champ à chaque mandarin, mais que n'en ayant qu'une, elle les priait de trouver bon qu'elle s'en ſervît pour les remercier tous en général. Ils la conduiſirent reſpectueuſement chez l'empereur.

C'était le monarque de la terre le plus juſte, le plus poli et le plus ſage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ſes mains impériales, pour rendre l'agriculture reſpectable à ſon peuple. Il établit le premier des

prix pour la vertu. Les lois, par-tout ailleurs, étaient honteuſement bornées à punir les crimes. Cet empereur venait de chaſſer de ſes Etats une troupe de bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'eſpoir inſenſé de forcer toute la Chine à penſer comme eux ; et qui, ſous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déjà des richeſſes et des honneurs. Il leur avait dit en les chaſſant ces propres paroles, enregiſtrées dans les annales de l'empire :

„ Vous pourriez faire ici autant de mal que „ vous en avez fait ailleurs : vous êtes venus „ prêcher des dogmes d'intolérance chez la „ nation la plus tolérante de la terre. Je vous „ renvoie pour n'être jamais forcé de vous „ punir. Vous ſerez reconduits honorablement ſur mes frontières ; on vous fournira „ tout pour retourner aux bornes de l'hémiſphère dont vous êtes partis. Allez en paix „ ſi vous pouvez être en paix, et ne revenez „ plus. „

La princeſſe de Babylone apprit avec joie ce jugement et ce diſcours ; elle en était plus sûre d'être bien reçue à la cour, puiſqu'elle était très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'empereur de la Chine, en dînant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante ; elle

lui préſenta le phénix, qui fut très-careſſé de l'empereur, et qui ſe percha ſur ſon fauteuil. *Formoſante* ſur la fin du repas lui confia ingénument le ſujet de ſon voyage, et le pria de faire chercher dans Cambalu le bel *Amazan*, dont elle lui conta l'aventure, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous ? lui dit l'empereur de la Chine; il m'a fait le plaiſir de venir dans ma cour; il m'a enchanté, cet aimable *Amazan;* il eſt vrai qu'il eſt profondément affligé; mais ſes grâces n'en ſont que plus touchantes; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui; nul mandarin de robe n'a de plus vaſtes connaiſſances; nul mandarin d'épée n'a l'air plus martial et plus héroïque; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talens : ſi j'étais aſſez malheureux, aſſez abandonné du *Tien* et du *Changti* pour vouloir être conquérant, je prierais *Amazan* de ſe mettre à la tête de mes armées, et je ſerais sûr de triompher de l'univers entier. C'eſt bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah ! Monſieur, lui dit *Formoſante* avec un air enflammé et un ton de douleur, de ſaiſiſſement et de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout à l'heure. —

Madame, il eſt parti ce matin, et il n'a point dit dans quelle contrée il portait ſes pas. *Formoſante* ſe tourna vers le phénix : Eh bien, dit-elle, phénix, avez-vous jamais vu une fille plus malheureuſe que moi? Mais, Monſieur, continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pu quitter ſi bruſquement une cour auſſi polie que la vôtre, dans laquelle il me ſemble qu'on voudrait paſſer ſa vie ?

Voici, Madame, ce qui eſt arrivé. Une princeſſe du ſang, des plus aimables, s'eſt priſe de paſſion pour lui, et lui a donné un rendez-vous chez elle à midi ; il eſt parti au point du jour, et il a laiſſé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente.

» Belle princeſſe du ſang de la Chine, » vous méritez un cœur qui n'ait jamais été » qu'à vous ; j'ai juré aux dieux immortels » de n'aimer jamais que *Formoſante*, princeſſe » de Babylone, et de lui apprendre comment » on peut dompter ſes déſirs dans ſes voya- » ges ; elle a eu le malheur de ſuccomber » avec un indigne roi d'Egypte : je ſuis le » plus malheureux des hommes ; j'ai perdu » mon père et le phénix, et l'eſpérance d'être » aimé de *Formoſante ;* j'ai quitté ma mère » affligée, ma patrie, ne pouvant vivre un » moment dans les lieux où j'ai appris que » *Formoſante* en aimait un autre que moi ;

» j'ai juré de parcourir la terre et d'être » fidelle. Vous me mépriſeriez, et les dieux » me puniraient ſi je violais mon ſerment : » prenez un amant, Madame, et ſoyez auſſi » fidelle que moi. »

Ah ! laiſſez-moi cette étonnante lettre, dit la belle *Formoſante*, elle fera ma conſolation ; je ſuis heureuſe dans mon infortune. *Amazan* m'aime ; *Amazan* renonce pour moi à la poſſeſſion des princeſſes de la Chine ; il n'y a que lui ſur la terre capable de remporter une telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le phénix ſait que je n'en avais pas beſoin ; il eſt bien cruel d'être privée de ſon amant pour le plus innocent des baiſers donné par pure fidélité : mais enfin où eſt-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enſeigner, et je pars.

L'empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait, ſur les rapports qu'on lui avait faits, que ſon amant avait ſuivi une route qui menait en Scythie. Auſſitôt les licornes furent attelées, et la princeſſe, après les plus tendres complimens, prit congé de l'empereur avec le phénix, ſa femme de chambre *Irla* et toute ſa ſuite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes et les gouvernemens diffèrent, et différeront toujours juſqu'au temps où quelque peuple plus éclairé

que les autres communiquera la lumière de proche en proche après mille ſiècles de ténèbres, et qu'il ſe trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force et la perſévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conſéquent point d'arts agréables. On ne voyait que de vaſtes prairies et des nations entières ſous des tentes et ſur des chars. Cet aſpect imprimait la terreur. *Formoſante* demanda dans quelle tente ou dans quelle charrette logeait le roi? On lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cents mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du roi de Babylone, dont il avait enlevé la nièce, la belle princeſſe *Aldée*. Il a enlevé ma couſine! s'écria *Formoſante;* je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure: quoi! ma couſine, qui était trop heureuſe de me faire la cour, eſt devenue reine, et je ne ſuis pas encore mariée! Elle ſe fit conduire incontinent aux tentes de la reine.

Leur réunion ineſpérée dans ces climats lointains, les choſes ſingulières qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées; elles ſe revirent avec tranſport; une douce illuſion ſe mit à la place de la vraie tendreſſe; elles s'embraſsèrent

en pleurant ; et il y eut même entre elles de la cordialité et de la franchiſe, attendu que l'entrevue ne ſe feſait pas dans un palais.

Aldée reconnut le phénix et la confidente *Irla ;* elle donna des fourrures de zibeline à ſa couſine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des monarques envoient par fantaiſie s'égorger pour des différens que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure : mais ſurtout on s'entretint du bel étranger vainqueur des lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, feſeur de madrigaux, poſſeſſeur du phénix, devenu le plus malheureux des hommes ſur le rapport d'un merle. C'eſt mon cher frère, diſait *Aldée :* c'eſt mon amant, s'écriait *Formoſante ;* vous l'avez vu ſans doute, il eſt peut-être encore ici ; car, ma couſine, il ſait qu'il eſt votre frère ; il ne vous aura pas quittée bruſquement comme il a quitté le roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands Dieux ! reprit *Aldée ;* il a paſſé quatre jours entiers avec moi. Ah ! ma couſine, que mon frère eſt à plaindre ! un faux rapport l'a rendu abſolument fou ; il court le monde ſans ſavoir où il va. Figurez-vous qu'il a pouſſé la démence juſqu'à refuſer les faveurs de la plus belle ſcythe de toute la

Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une lettre dont elle a été déſeſpérée. Pour lui, il eſt allé chez les Cimmériens. Dieu ſoit loué, s'écria *Formoſante ;* encore un refus en ma faveur ! mon bonheur a paſſé mon eſpoir, comme mon malheur a ſurpaſſé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante, que je parte, que je le ſuive, les mains pleines de ſes ſacrifices. Adieu, ma couſine ; *Amazan* eſt chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la princeſſe ſa couſine était encore plus folle que ſon frère *Amazan :* mais comme elle avait ſenti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices et la magnificence de Babylone pour le roi des Scythes, comme les femmes s'intéreſſent toujours aux folies dont l'amour eſt cauſe, elle s'attendrit véritablement pour *Formoſante*, lui ſouhaita un heureux voyage, et lui promit de ſervir ſa paſſion, ſi jamais elle était aſſez heureuſe pour revoir ſon frère.

§. VI.

Bientot la princeſſe de Babylone et le phénix arrivèrent dans l'empire des Cimmériens, bien moins peuplé, à la vérité, que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois ſemblable à la Scythie, et devenu depuis

quelque temps auſſi floriſſant que les royaumes qui ſe vantaient d'inſtruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche, on entra dans une très-grande ville que l'impératrice régnante feſait embellir, mais elle n'y était pas ; elle voyageait alors des frontières de l'Europe à celles de l'Aſie pour connaître ſes Etats par ſes yeux, pour juger des maux et porter les remèdes, pour accroître les avantages, pour ſemer l'inſtruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, inſtruit de l'arrivée de la babylonienne et du phénix, s'empreſſa de rendre ſes hommages à la princeſſe et de lui faire les honneurs du pays, bien sûr que ſa maîtreſſe, qui était la plus polie et la plus magnifique des reines, lui ſaurait gré d'avoir reçu une ſi grande dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea *Formoſante* au palais, dont on écarta une foule importune de peuple ; on lui donna des fêtes ingénieuſes. Le ſeigneur cimmérien, qui était un grand naturaliſte, s'entretint beaucoup avec le phénix dans les temps où la princeſſe était retirée dans ſon appartement. Le phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, et qu'il ne reconnaiſſait plus le pays. Comment de ſi prodigieux changemens, diſait-il, ont-ils pu

être opérés dans un temps ſi court ? Il n'y a pas trois cents ans que je vis ici la nature ſauvage dans toute ſon horreur ; j'y trouve aujourd'hui les arts, la ſplendeur, la gloire et la politeſſe. Un ſeul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le cimmérien, une femme l'a perfectionné ; une femme a été meilleure légiſlatrice que l'*Iſis* des Egyptiens et la *Cérès* des Grecs. La plupart des légiſlateurs ont eu un génie étroit et deſpotique, qui a reſſerré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné ; chacun a regardé ſon peuple comme étant ſeul ſur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reſte de la terre. Ils ont formé des inſtitutions pour ce ſeul peuple, introduit des uſages pour lui ſeul, établi une religion pour lui ſeul. C'eſt ainſi que les Egyptiens, ſi fameux par des monceaux de pierres, ſe ſont abrutis et déshonorés par leurs ſuperſtitions barbares. Ils croient les autres nations profanes, ils ne communiquent point avec elles ; et, excepté la cour qui s'élève quelquefois au-deſſus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un égyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger ſe ſerait ſervi. Leurs prêtres ſont cruels et abſurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de lois, et n'écouter que la nature qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juſte et de l'injuſte, que de ſoumettre la ſociété à des lois ſi inſociables.

Notre impératrice embraſſe des projets entièrement oppoſés ; elle conſidère ſon vaſte Etat, ſur lequel tous les méridiens viennent ſe joindre, comme devant correſpondre à tous les peuples qui habitent ſous ces différens méridiens. La première de ſes lois a été la tolérance de toutes les religions, et la compaſſion pour toutes les erreurs. Son puiſſant génie a connu que ſi les cultes ſont différens, la morale eſt par-tout la même ; par ce principe elle a lié ſa nation à toutes les nations du monde, et les Cimmériens vont regarder le Scandinavien et le Chinois comme leurs frères. Elle a fait plus ; elle a voulu que cette précieuſe tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ſes voiſins ; ainſi elle a mérité le titre de mère de la patrie, et elle aura celui de bienfaitrice du genre-humain, ſi elle perſévère.

Avant elle, des hommes malheureuſement puiſſans envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues et arroſer de leur ſang les héritages de leurs pères ; on appelait ces aſſaſſins des héros ; leur brigandage était de la gloire. Notre ſouveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de ſe nuire, pour les forcer à ſe ſupporter les uns les autres ; et ſes étendards ont été ceux de la concorde publique.

Le phénix, enchanté de tout ce que lui apprenait ce ſeigneur, lui dit : Monſieur, il y a vingt-ſept mille neuf cents années et ſept mois que je ſuis au monde ; je n'ai encore rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de ſon ami *Amazan ;* le cimmérien lui conta les mêmes choſes qu'on avait dites à la princeſſe chez les Chinois et chez les Scythes. *Amazan* s'enfuyait de toutes les cours qu'il viſitait, ſitôt qu'une dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de ſuccomber. Le phénix inſtruiſit bientôt *Formoſante* de cette nouvelle marque de fidélité qu'*Amazan* lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas ſoupçonner que ſa princeſſe en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des ſpectacles nouveaux frappèrent encore ſes yeux : ici la royauté et la liberté ſubſiſtaient enſemble par un accord qui paraît impoſſible dans d'autres Etats : les agriculteurs avaient part à la légiſlation auſſi-bien que les grands du royaume ; et un jeune prince donnait les plus grandes eſpérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque choſe de plus étrange ; le ſeul roi qui fût deſpotique de droit ſur la terre par un contrat formel avec ſon peuple, était

en même temps le plus jeune et le plus juſte des rois.

Chez les Sarmates, *Amazan* vit un philoſophe ſur le trône; on pouvait l'appeler *le roi de l'anarchie*, car il était le chef de cent mille petits rois dont un ſeul pouvait d'un mot anéantir les réſolutions de tous les autres. *Eole* n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui ſe combattent ſans ceſſe, que ce monarque n'en avait à concilier les eſprits: c'était un pilote environné d'un éternel orage; et cependant le vaiſſeau ne ſe briſait pas, car le prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays ſi différens de ſa patrie, *Amazan* refuſait conſtamment toutes les bonnes fortunes qui ſe préſentaient à lui, toujours déſeſpéré du baiſer que *Formoſante* avait donné au roi d'Egypte, toujours affermi dans ſon inconcevable réſolution de donner à *Formoſante* l'exemple d'une fidélité unique et inébranlable.

La princeſſe de Babylone avec le phénix le ſuivait par-tout à la piſte, et ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, ſans que l'un ſe laſsât de courir, et ſans que l'autre perdît un moment à le ſuivre.

Ils traversèrent ainſi toute la Germanie; ils admirèrent les progrès que la raiſon et la philoſophie feſaient dans le Nord: tous les

princes y étaient inſtruits, tous autoriſaient la liberté de penſer ; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper, ou qui fuſſent trompés eux-mêmes ; on les avait élevés dans la connaiſſance de la morale univerſelle, et dans le mépris des ſuperſtitions : on avait banni dans tous ces Etats un uſage inſenſé, qui énervait et dépeuplait pluſieurs pays méridionaux ; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, et de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence, accrédité pendant des ſiècles, avait dévaſté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les princes du Nord avaient à la fin compris que ſi l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit auſſi des erreurs non moins bizarres et non moins pernicieuſes. Enfin les hommes oſaient être raiſonnables dans ces vaſtes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils ſont imbécilles.

§. VII.

Amazan arriva chez les Bataves; ſon cœur éprouva, dans ſon chagrin, une douce ſatisfaction d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance; mais les dames du pays étaient ſi froides, qu'aucune ne lui fit d'avances, comme on lui en avait fait par-tout ailleurs; il n'eut pas la peine de réſiſter. S'il avait voulu attaquer ces dames, il les aurait toutes ſubjuguées l'une après l'autre, ſans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de ſonger à faire des conquêtes.

Formoſante fut ſur le point de l'attraper chez cette nation inſipide : il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine île nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui et ſes licornes ſur un vaiſſeau qui, par un vent d'orient favorable, l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr et que l'île Atlantide.

La belle *Formoſante*, qui l'avait ſuivi au bord de la Duina, de la Viſtule, de l'Elbe, du Veſer, arrive enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ſes eaux rapides dans la mer germanique.

Elle

Elle apprend que ſon cher amant a vogué aux côtes d'Albion ; elle croit voir ſon vaiſſeau , elle pouſſe des cris de joie dont toutes les dames bataves furent ſurpriſes , n'imaginant pas qu'un jeune homme pût cauſer tant de joie : et à l'égard du phénix , elles n'en firent pas grand cas , parce qu'elles jugèrent que ſes plumes ne pourraient probablement ſe vendre auſſi bien que celles des canards et des oiſons de leurs marais. La princeſſe de Babylone loua ou noliſa deux vaiſſeaux pour la tranſporter avec tout ſon monde dans cette bienheureuſe île , qui allait poſſéder l'unique objet de tous ſes déſirs , l'ame de ſa vie , le dieu de ſon cœur.

Un vent funeſte d'occident s'éleva tout à coup dans le moment même où le fidelle et malheureux *Amazan* mettait pied à terre en Albion ; les vaiſſeaux de la princeſſe de Babylone ne purent démarrer. Un ſerrement de cœur , une douleur amère , une mélancolie profonde ſaiſirent *Formoſante ;* elle ſe mit au lit dans ſa douleur , en attendant que le vent changeât ; mais il ſouffla huit jours entiers avec une violence déſeſpérante. La princeſſe , pendant ce ſiècle de huit jours , ſe feſait lire par *Irla* des romans ; ce n'eſt pas que les Bataves en fuſſent faire ; mais comme ils étaient les facteurs de l'univers , ils vendaient

l'eſprit des autres nations ainſi que leurs denrées. La princeſſe fit acheter chez *Marc-Michel Rey* tous les contes que l'on avait écrits chez les Auſoniens et chez les Velches, et dont le débit était défendu ſagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves ; elle eſpérait qu'elle trouverait dans ces hiſtoires quelque aventure qui reſſemblerait à la ſienne, et qui charmerait ſa douleur. *Irla* liſait, le phénix diſait ſon avis, et la princeſſe ne trouvait rien dans *la Payſanne parvenue*, ni dans *le Sofa*, ni dans *les quatre Facardins*, qui eût le moindre rapport à ſes aventures ; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

§. VIII.

Cependant *Amazan* était déjà ſur le chemin de la capitale d'Albion, dans ſon carroſſe à ſix licornes, et rêvait à ſa princeſſe : il aperçut un équipage verſé dans une foſſe ; les domeſtiques s'étaient écartés pour aller chercher du ſecours ; le maître de l'équipage reſtait tranquillement dans ſa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, et s'amuſant à fumer ; car on fumait alors : il ſe nommait milord *What-then*, ce qui ſignifie à peu-pres milord *Qu'importe* en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan ſe précipita pour lui rendre ſervice ; il releva tout ſeul la voiture, tant ſa force était ſupérieure à celle des autres hommes. Milord *Qu'importe* ſe contenta de dire : Voilà un homme bien vigoureux.

Des ruſtres du voiſinage étant accourus ſe mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, et s'en prirent à l'étranger ; ils le menacèrent en l'appelant *chien d'étranger*, et ils voulurent le battre.

Amazan en faiſit deux de chaque main, et les jeta à vingt pas ; les autres le reſpectèrent, le ſaluèrent, lui demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vu. Milord *Qu'importe* lui dit : Je vous eſtime ; venez dîner avec moi dans ma maiſon de campagne, qui n'eſt qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'*Amazan*, parce que la ſienne était dérangée par la ſecouſſe.

Après un quart-d'heure de ſilence, il regarda un moment *Amazan*, et lui dit : *How dye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire ?* et dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta : Vous avez là ſix jolies licornes ; et il ſe remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ſes licornes étaient à ſon ſervice, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, et il en prit occaſion de lui

parler de la princeſſe de Babylone, et du fatal baiſer qu'elle avait donné au roi d'Egypte; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, ſe ſouciant très-peu qu'il y eût dans le monde un roi d'Egypte et une princeſſe de Babylone. Il fut encore un quart d'heure ſans parler; après quoi il redemanda à ſon compagnon *comment il feſait faire*, et ſi on mangeait du bon *roſt-beef* dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit avec ſa politeſſe ordinaire qu'on ne mangeait point ſes frères ſur les bords du Gange. Il lui expliqua le ſyſtême qui fut, après tant de ſiècles, celui de *Pythagore*, de *Porphyre*, d'*Iamblique*. Sur quoi milord s'endormit, et ne fit qu'un ſomme juſqu'à ce qu'on fût arrivé à ſa maiſon.

Il avait une femme jeune et charmante, à qui la nature avait donné une ame auſſi vive et auſſi ſenſible que celle de ſon mari était indifférente. Pluſieurs ſeigneurs albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les eſpèces; car le pays n'ayant preſque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces princes, avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il ſe trouva dans la compagnie des gens très-aimables, d'autres d'un eſprit ſupérieur, quelques-uns d'une ſcience profonde.

La maîtreſſe de la maiſon n'avait rien de cet air emprunté et gauche, de cette roideur, de cette mauvaiſe honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point, par un maintien dédaigneux et par un ſilence affecté, la ſtérilité de ſes idées et l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut *Amazan* avec la politeſſe et les grâces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, et la comparaiſon ſoudaine qu'elle fit entre lui et ſon mari, la frappèrent d'abord ſenſiblement.

On ſervit. Elle fit aſſeoir *Amazan* à côté d'elle, et lui fit manger des *puddings* de toute eſpèce, ayant ſu de lui que les Gangarides ne ſe nourriſſaient de rien qui eût reçu des dieux le don céleſte de la vie. Sa beauté, ſa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion et le gouvernement furent le ſujet d'une converſation auſſi agréable qu'inſtructive pendant le repas qui dura juſqu'à la nuit, et pendant lequel milord *Qu'importe* but beaucoup et ne dit mot.

Après le dîner, pendant que Miladi verſait du thé, et qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du parlement ; car chacun ſait que dès-lors il y avait un parlement, et qu'il s'appelait

Witten-agemot, ce qui ſignifie *l'aſſemblée des gens d'eſprit*. *Amazan* s'informait de la conſtitution, des mœurs, des lois, des forces, des uſages, des arts qui rendaient ce pays ſi recommandable; et ce ſeigneur lui parlait en ces termes:

Nous avons long-temps marché tout nus, quoique le climat ne ſoit pas chaud. Nous avons été long-temps traités en eſclaves par des gens venus de l'antique terre de *Saturne*, arroſée des eaux du Tibre; mais nous nous ſommes fait nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions eſſuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos rois pouſſa la baſſeſſe juſqu'à ſe déclarer ſujet d'un prêtre qui demeurait auſſi ſur les bords du Tibre, et qu'on appelait *le vieux des ſept montagnes*; tant la deſtinée de ces ſept montagnes a été long-temps de dominer ſur une grande partie de l'Europe habitée alors par des brutes.

Après ces temps d'aviliſſement ſont venus des ſiècles de férocité et d'anarchie. Notre terre, plus orageuſe que les mers qui l'environnent, a été ſaccagée et enſanglantée par nos diſcordes; pluſieurs têtes couronnées ont péri par le dernier ſupplice; plus de cent princes du ſang des rois ont fini leurs jours ſur l'échafaud; on a arraché le cœur à tous leurs adhérens, et on en a battu leurs joues. C'était au

bourreau qu'il appartenait d'écrire l'hiſtoire de notre île, puiſque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas long-temps que, pour comble d'horreur, quelques perſonnes portant un manteau noir, et d'autres qui mettaient une chemiſe blanche par-deſſus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou bourreaux ou ſuppliciés, ou déprédateurs ou eſclaves, au nom du ciel et en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abyme épouvantable, de ce chaos de diſſentions, d'atrocités, d'ignorance et de fanatiſme, il eſt enfin réſulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui ſoit aujourd'hui dans le monde? Un roi honoré et riche, tout-puiſſant pour faire le bien, impuiſſant pour faire le mal, eſt à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante et éclairée. Les grands d'un côté, et les repréſentans des villes de l'autre, partagent la légiſlation avec le monarque.

On avait vu, par une fatalité ſingulière, le déſordre, les guerres civiles, l'anarchie et la pauvreté déſoler le pays quand les rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquillité, la richeſſe, la félicité publique, n'ont régné

chez nous que quand les rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas abſolus. Tout était ſubverti quand on diſputait ſur des choſes inintelligibles; tout a été dans l'ordre quand on les a mépriſées. Nos flottes victorieuſes portent notre gloire ſur toutes les mers, et les lois mettent en ſureté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement ; jamais on ne rend un arrêt qui ne ſoit motivé. Nous punirions comme des aſſaſſins des juges qui oſeraient envoyer à la mort un citoyen, ſans manifeſter les témoignages qui l'accuſent, et la loi qui le condamne.

Il eſt vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui ſe combattent avec la plume et avec des intrigues; mais auſſi ils ſe réuniſſent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie et la liberté. Ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt ſacré des lois ; ils ſe haïſſent, mais ils aiment l'Etat; ce ſont des amans jaloux qui ſervent à l'envi la même maîtreſſe.

Du même fonds d'eſprit qui nous a fait connaître et ſoutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les ſciences au plus haut point où elles puiſſent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui paſſent pour de ſi grands mécaniciens, vos Indiens qu'on croit

croit de ſi grands philoſophes, vos Babyloniens qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cents trente mille années, les Grecs qui ont écrit tant de phraſes et ſi peu de choſes, ne ſavent préciſément rien en comparaiſon de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre-humain n'en avait découvert dans la multitude des ſiècles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes. Je ne vous ai caché ni le bien ni le mal, ni nos opprobres, ni notre gloire ; et je n'ai rien exagéré.

Amazan, à ce diſcours, ſe ſentit pénétré du déſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parlait ; et ſi ſa paſſion pour la princeſſe de Babylone, ſon reſpect filial pour ſa mère qu'il avait quittée, et l'amour de ſa patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il aurait voulu paſſer ſa vie dans l'île d'Albion ; mais ce malheureux baiſer donné par ſa princeſſe au roi d'Egypte, ne lui laiſſait pas aſſez de liberté dans l'eſprit pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que, m'étant impoſé la loi de courir le monde et de m'éviter moi-même, je ſerais curieux de voir cette antique

terre de *Saturne*, ce peuple du Tibre et des ſept montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut, ſans doute, que ce ſoit le premier peuple de la terre. Je vous conſeille de faire ce voyage, lui répondit l'albionien, pour peu que vous aimiez la muſique et la peinture. Nous allons très-ſouvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les ſept montagnes. Mais vous ſerez bien étonné en voyant les deſcendans de nos vainqueurs.

Cette converſation fut longue. Quoique le bel *Amazan* eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agrémens, ſa voix était ſi touchante, ſon maintien ſi noble et ſi doux, que la maîtreſſe de la maiſon ne put s'empêcher de l'entretenir à ſon tour tête à tête. Elle lui ſerra tendrement la main en lui parlant, et en le regardant avec des yeux humides et étincelans qui portaient les déſirs dans tous les reſſorts de la vie. Elle le retint à ſouper et à coucher. Chaque parole, chaque inſtant, chaque regard enflammèrent ſa paſſion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans ſon lit, tandis que milord *Qu'importe* dormait dans le ſien. *Amazan* eut encore le courage de réſiſter; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte et profondément bleſſée.

Amazan, ſelon ſa coutume, fit à la dame une réponſe reſpectueuſe par laquelle il lui repréſentait la ſainteté de ſon ſerment, et l'obligation étroite où il était d'apprendre à la princeſſe de Babylone à dompter ſes paſſions; après quoi il fit atteler ſes licornes, et repartit pour la Batavie, laiſſant toute la compagnie émerveillée de lui, et la dame du logis déſeſpérée. Dans l'excès de ſa douleur, elle laiſſa traîner la lettre d'*Amazan;* milord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plates niaiſeries: et il alla chaſſer au renard avec quelques ivrognes du voiſinage.

Amazan voguait déjà ſur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait préſent le ſavant albionien qui s'était entretenu avec lui chez milord *Qu'importe*. Il voyait avec ſurpriſe une grande partie de la terre ſur une feuille de papier.

Ses yeux et ſon imagination s'égarèrent dans ce petit eſpace; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol, marqués alors par d'autres noms, et tous les pays par où il devait paſſer avant d'arriver à la ville des ſept montagnes; mais ſurtout il jetait les yeux ſur la contrée des Gangarides, ſur Babylone où il avait vu ſa chère princeſſe, et ſur le fatal pays de Baſſora où elle avait donné un baiſer au roi

d'Egypte. Il ſoupirait, il verſait des larmes ; mais il convenait que l'albionien qui lui avait fait préſent de l'univers en raccourci, n'avait point eu tort en diſant qu'on était mille fois plus inſtruit ſur les bords de la Tamiſe, que ſur ceux du Nil, de l'Euphrate et du Gange.

Comme il retournait en Batavie, *Formoſante* volait vers Albion avec ſes deux vaiſſeaux qui cinglaient à pleines voiles ; celui d'*Amazan* et celui de la princeſſe ſe croisèrent, ſe touchèrent preſque : les deux amans étaient près l'un de l'autre, et ne pouvaient s'en douter. Ah! s'ils l'avaient ſu ! mais l'impérieuſe deſtinée ne le permit pas.

§. IX.

Sitot qu'*Amazan* fut débarqué ſur le terrain égal et fangeux de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux ſept montagnes. Il fallut traverſer la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvait un prince et une princeſſe, des filles d'honneur et des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames et ces filles d'honneur lui feſaient par-tout avec la bonne foi germanique ; et il n'y répondait que par de modeſtes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua ſur la mer de Dalmatie,

et aborda dans une ville qui ne reſſemblait en rien du tout à ce qu'il avait vu juſqu'alors. La mer formait les rues, les maiſons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville, était couvert d'hommes et de femmes qui avaient un double viſage, celui que la nature leur avait donné, et une face de carton mal peint qu'ils appliquaient par-deſſus ; en ſorte que la nation ſemblait compoſée de ſpectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un viſage, comme on ſe pourvoit ailleurs de bonnets et de ſouliers. *Amazan* dédaigna cette mode contre nature, il ſe préſenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enregiſtrées dans le grand livre de la république ; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux et le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands frais et à grands riſques des étoffes dans l'Orient; ces belles négociantes feſaient, ſans aucun riſque, un trafic toujours renaiſſant de leurs attraits. Elles vinrent toutes ſe préſenter au bel *Amazan*, et lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vîte en prononçant le nom de l'incomparable princeſſe de Babylone, et en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles vénitiennes.

Sublime friponne, s'écriait-il dans ſes tranſports, je vous apprendrai à être fidelle!

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empeſtés, des habitans hâves, décharnés et rares, couverts de vieux manteaux troués qui laiſſaient voir leur peau sèche et tannée, ſe préſentèrent à ſes yeux, et lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux ſept montagnes, de cette ville de héros et de légiſlateurs, qui avaient conquis et policé une grande partie du globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cents bataillons commandés par des héros; et dans le ſénat, une aſſemblée de demi-dieux, donnant des lois à la terre; il trouva, pour toute armée, une trentaine de gredins montant la garde avec un paraſol, de peur du ſoleil. Ayant pénétré juſqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babylone, il fut aſſez ſurpris d'y entendre une muſique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaiſant pays que cette antique terre de *Saturne*. J'ai vu une ville où perſonne n'avait ſon viſage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix, ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaſſent plus

agréablement les louanges d'une prodigieuſe quantité de gens de mérite. *Amazan* ne comprit rien à ce diſcours. Ces meſſieurs le prièrent de chanter; il chanta un air gangaride avec ſa grâce ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah ! monſignor, lui dirent-ils, quel charmant ſoprano vous auriez; ah ! ſi.... — Comment ſi ? que prétendez-vous dire ? — Ah, monſignor !.... — Eh bien? — Si vous n'aviez point de barbe ! Alors ils lui expliquèrent très-plaiſamment, et avec des geſtes fort comiques, ſelon leur coutume, de quoi il était queſtion. *Amazan* demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, et jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaiſie.

Lorſqu'on eut bien chanté, *le vieux des ſept montagnes* alla en grand cortége à la porte du temple; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus et deux autres pliés, en diſant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la ville et à l'univers* (*b*). Le gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts puſſent atteindre ſi loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde; elle était compoſée de graves perſonnages, les uns en robes rouges, les autres en violet; preſque tous regardaient le bel

(*b*) *Urbi et orbi.*

Amazan en adouciſſant les yeux ; ils lui feſaient des révérences, et ſe diſaient l'un à l'autre : San Martino, *che bel' ragazzo !* San Pancratio, *che bel' fanciullo!*

Les ardens, dont le métier était de montrer aux étrangers les curioſités de la ville, s'empreſsèrent de lui faire voir des maſures où un muletier ne voudrait pas paſſer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple roi. Il vit encore des tableaux de deux cents ans, et des ſtatues de plus de vingt ſiècles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encore de pareils ouvrages ? Non, votre excellence, lui répondit un des ardens ; mais nous mépriſons le reſte de la terre, parce que nous conſervons ces raretés. Nous ſommes des eſpèces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui reſtent dans nos magaſins.

Amazan voulut voir le palais du prince ; on l'y conduiſit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'Etat, tant d'une terre ſituée ſur le Danube, tant d'une autre ſur la Loire, ou ſur le Guadalquivir, ou ſur la Viſtule. Oh, oh, dit *Amazan* après avoir conſulté ſa carte de géographie, votre maître poſsède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des ſept montagnes ? Il doit poſſéder l'univers entier de droit divin, lui répondit

un violet ; et même il a été un temps où ſes prédéceſſeurs ont approché de la monarchie univerſelle : mais leurs ſucceſſeurs ont la bonté de ſe contenter aujourd'hui de quelque argent que les rois leurs ſujets leur font payer en forme de tribut.

Votre maître eſt donc en effet le roi des rois, c'eſt donc là ſon titre ? dit *Amazan*. Non, votre excellence, ſon titre eſt *ſerviteur des ſerviteurs ;* il eſt originairement poiſſonnier et portier ; et c'eſt pourquoi les emblèmes de ſa dignité ſont des clefs et des filets ; mais il donne toujours des ordres à tous les rois. Il n'y a pas long-temps qu'il envoya cent et un commandemens à un roi du pays des Celtes, et le roi obéit.

Votre poiſſonnier, dit *Amazan*, envoya donc cinq ou ſix cents mille hommes pour faire exécuter ſes cent et une volontés ?

Point du tout, votre excellence ; notre ſaint maître n'eſt point aſſez riche pour ſoudoyer dix mille ſoldats ; mais il a quatre à cinq cents mille prophètes divins diſtribués dans les autres pays. Ces prophètes de toutes couleurs ſont, comme de raiſon, nourris aux dépens des peuples ; ils annoncent de la part du ciel que mon maître peut avec ſes clefs ouvrir et fermer toutes les ferrures, et ſurtout celles des coffres forts. Un prêtre normand, qui

avait auprès du roi dont je vous parle la charge de confident de ſes penſées, le convainquit qu'il devait obéir ſans réplique aux cent et une penſées de mon maître; car il faut que vous ſachiez qu'une des prérogatives du *vieux des ſept montagnes* eſt d'avoir toujours raiſon, ſoit qu'il daigne parler, ſoit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit *Amazan*, voilà un ſingulier homme; je ſerais curieux de dîner avec lui. Votre excellence, quand vous ſeriez roi, vous ne pourriez manger à ſa table; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce ſerait de vous en faire ſervir une à côté de lui plus petite et plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le gangaride. Le violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, et vous baiſerez les pieds du *vieux des ſept montagnes*. A ces mots, *Amazan* fit de ſi prodigieux éclats de rire, qu'il fut près de ſuffoquer; il ſortit en ſe tenant les côtés, et rit aux larmes pendant tout le chemin, juſqu'à ce qu'il fut arrivé à ſon hôtellerie, où il rit encore très-long-temps.

A ſon dîner il ſe préſenta vingt hommes

ſans barbe et vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les ſeigneurs les plus importans de la ville ; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celle de baiſer les pieds du *vieux des ſept montagnes*. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces meſſieurs le prenaient pour une dame, et les avertit de leur mépriſe avec l'honnêteté la plus circonſpecte. Mais étant preſſé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jeta par les fenêtres, ſans croire faire un grand ſacrifice à la belle *Formoſante*. Il quitta au plus vîte cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiſer un vieillard à l'orteil, comme ſi ſa joue était à ſon pied, et où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. X.

De province en province, ayant toujours repouſſé les agaceries de toute eſpèce, toujours fidelle à la princeſſe de Babylone, toujours en colère contre le roi d'Egypte, ce modèle de conſtance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait paſſé, comme tant d'autres, par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la ſottiſe et de la misère.

Son premier nom avait été la *boue* et *la crotte ;* enſuite elle avait pris celui d'*Iſis* , du culte d'*Iſis* parvenu juſque chez elle. Son premier ſénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été long-temps eſclave des héros déprédateurs des ſept montagnes , et après quelques ſiècles , d'autres héros brigands, venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de ſon petit terrain.

Le temps, qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble et très-agréable, l'autre un peu groſſière et ridicule : c'était l'emblème de ſes habitans. Il y avait dans ſon enceinte environ cent mille perſonnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer et à ſe divertir. Ce peuple d'oiſifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne ſavaient rien de ce qui ſe paſſait à la cour, quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux ; il ſemblait qu'elle en fût à ſix cents milles au moins. La douceur de la ſociété, la gaieté , la frivolité étaient leur importante et leur unique affaire : on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux ſiècles auparavant déſolé leur patrie , et des temps épouvantables où la moitié de la nation avait maſſacré l'autre pour des ſophiſmes, ils diſaient qu'en

effet cela n'était pas bien, et puis ils se mettaient à rire et à chanter des vaudevilles.

Plus les oisifs étaient polis, plaisans et aimables, plus on observait un triste contraste entre eux et des compagnies d'occupés.

Il était parmi ces occupés, ou qui prétendaient l'être, une troupe de sombres fanatiques, moitié absurdes, moitié fripons, dont le seul aspect contristait la terre, et qui l'auraient bouleversée, s'ils l'avaient pu, pour se donner un peu de crédit. Mais la nation des oisifs, en dansant et en chantant, les fesait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiseaux obligent les chats-huants à se replonger dans les trous des masures.

D'autres occupés, en plus petit nombre, étaient les conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix ; ils ne consultaient que leurs registres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée et horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée. C'est par cette lâche habitude de n'oser penser par eux-mêmes, et de puiser leurs idées dans les débris des temps où l'on ne pensait pas, que dans la ville des plaisirs il était encore des mœurs atroces. C'est par cette raison qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits et les peines. On fesait quelquefois souffrir mille

morts à un innocent, pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On puniſſait une étourderie de jeune homme comme on aurait puni un empoiſonnement ou un parricide. Les oiſifs en pouſſaient des cris perçans, et le lendemain ils n'y penſaient plus, et ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un ſiècle entier pendant lequel les beaux arts s'élevèrent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais oſé eſpérer; les étrangers venaient alors comme à Babylone admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les ſublimes efforts de la ſculpture et de la peinture. Ils étaient enchantés d'une muſique qui allait à l'ame ſans étonner les oreilles.

La vraie poëſie, c'eſt-à-dire celle qui eſt naturelle et harmonieuſe, celle qui parle au cœur autant qu'à l'eſprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux ſiècle. De nouveaux genres d'éloquence déployèrent des beautés ſublimes. Les théâtres ſurtout retentirent des chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'approcha jamais. Enfin le bon goût ſe répandit dans toutes les profeſſions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les druides.

Tant de lauriers, qui avaient levé leurs têtes juſqu'aux nues, ſe ſéchèrent bientôt

dans une terre épuiſée. Il n'en reſta qu'un très-petit nombre dont les feuilles étaient d'un vert pâle et mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, et par la pareſſe de bien faire, par la ſatiété du beau, et par le goût du bizarre. La vanité protégea des artiſtes qui ramenaient les temps de la barbarie; et cette même vanité, en perſécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie; les frelons firent diſparaître les abeilles.

Preſque plus de véritables arts, preſque plus de génie; le mérite conſiſtait à raiſonner à tort et à travers ſur le mérite du ſiècle paſſé : le barbouilleur des murs d'un cabaret critiquait ſavamment les tableaux des grands peintres; les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance et le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages. On répétait les mêmes choſes dans cent volumes ſous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier druide écrivait deux fois par ſemaine les annales obſcures de quelques énergumènes ignorés de la nation, et des prodiges céleſtes opérés dans des galetas par de petits gueux et de petites gueuſes; d'autres ex-druides vêtus de noir, près de mourir de colère et de faim, ſe plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permît plus

de tromper les hommes, et qu'on laiſsât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne ſavait rien de tout cela ; et quand il l'aurait ſu, il ne s'en ſerait guère embarraſſé, n'ayant la tête remplie que de la princeſſe de Babylone, du roi d'Egypte, et de ſon ſerment inviolable de mépriſer toutes les coquetteries des dames, dans quelque pays que le chagrin conduisît ſes pas.

Toute la populace légère, ignorante et toujours pouſſant à l'excès cette curioſité naturelle au genre-humain, s'empreſſa longtemps auprès de ſes licornes ; les femmes plus ſenſées forcèrent les portes de ſon hôtel pour contempler ſa perſonne.

Il témoigna d'abord à ſon hôte quelque déſir d'aller à la cour ; mais des oiſifs de bonne compagnie, qui ſe trouvèrent là par haſard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les temps étaient bien changés, et qu'il n'y avait plus de plaiſirs qu'à la ville. Il fut invité le ſoir même à ſouper par une dame dont l'eſprit et les talens étaient connus hors de ſa patrie, et qui avait voyagé dans quelques pays où *Amazan* avait paſſé. Il goûta fort cette dame et la ſociété raſſemblée chez elle. La liberté y était décente, la gaieté n'y était point

point bruyante, la ſcience n'y avait rien de rebutant, et l'eſprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'eſt pas un vain nom, quoiqu'il ſoit ſouvent uſurpé. Le lendemain il dîna dans une ſociété non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuſe. Plus il fut ſatisfait des convives, plus on fut content de lui. Il ſentit ſon cœur s'amollir et ſe diſſoudre comme les aromates de ſon pays ſe fondent doucement à un feu modéré, et s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner, on le mena à un ſpectacle enchanteur, condamné par les druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient le plus jaloux. Ce ſpectacle était un compoſé de vers agréables, de chants délicieux, de danſes qui exprimaient les mouvemens de l'ame, et de perſpectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaiſir, qui raſſemblait tant de genres, n'était connu que ſous un nom étranger; il s'appelait *opéra*, ce qui ſignifiait autrefois dans la langue des ſept montagnes *travail*, *ſoin*, *occupation*, *induſtrie*, *entrepriſe*, *beſogne*, *affaire*. Cette affaire l'enchanta. Une fille ſurtout le charma par ſa voix mélodieuſe et par les grâces qui l'accompagnaient : cette fille d'*affaire*, après le ſpectacle, lui fut préſentée par ſes nouveaux amis. Il lui fit préſent d'une poignée de diamans. Elle en

fut ſi reconnaiſſante qu'elle ne put le quitter du reſte du jour. Il ſoupa avec elle, et pendant le repas il oublia ſa ſobriété, et après le repas il oublia ſon ſerment d'être toujours inſenſible à la beauté, et inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faibleſſe humaine !

La belle princeſſe de Babylone arrivait alors avec le phénix, ſa femme de chambre *Irla* et ſes deux cents cavaliers gangarides montés ſur leurs licornes. Il fallut attendre aſſez long-temps pour qu'on ouvrît les portes. Elle demanda d'abord ſi le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus ſpirituel et le plus fidelle était encore dans cette ville. Les magiſtrats virent bien qu'elle voulait parler d'*Amazan*. Elle ſe fit conduire à ſon hôtel, elle entra, le cœur palpitant d'amour; toute ſon ame était pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin dans ſon amant le modèle de la conſtance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans ſa chambre ; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel *Amazan* dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand beſoin de repos.

Formoſante jeta un cri de douleur qui retentit dans toute la maiſon, mais qui ne put éveiller ni ſon couſin, ni la fille d'*affaire*. Elle tomba pâmée entre les bras d'*Irla*. Dès qu'elle eut

repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. *Irla* s'informa quelle était cette jeune demoiſelle qui paſſait des heures ſi douces avec le bel *Amazan*. On lui dit que c'était une fille d'*affaire* fort complaiſante, qui joignait à ſes talens celui de chanter avec aſſez de grâce. O juſte Ciel ! ô puiſſant *Oroſmade !* s'écriait la belle princeſſe de Babylone tout en pleurs, par qui ſuis-je trahie, et pour qui ! ainſi donc celui qui a refuſé pour moi tant de princeſſes m'abandonne pour une farceuſe des Gaules ! non, je ne pourrai ſurvivre à cet affront.

Madame, lui dit *Irla*, voilà comme ſont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre ; fuſſent-ils amoureux d'une beauté deſcendue du ciel, ils lui feraient dans de certains momens des infidélités pour une ſervante de cabaret.

C'en eſt fait, dit la princeſſe, je ne le reverrai de ma vie ; partons dans l'inſtant même, et qu'on attelle mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'*Amazan* fût éveillé, et qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la princeſſe ; vous m'offenſeriez cruellement ; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches, et que je veux me raccommoder avec lui : ſi vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite.

Le phénix, qui après tout devait la vie à la fille du roi de Babylone, ne put lui désobéir. Elle repartit avec tout son monde. Où allons-nous, Madame? lui demandait *Irla*. Je n'en sais rien, répondait la princesse; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons; pourvu que je fuie *Amazan* pour jamais, je suis contente. Le phénix, qui était plus sage que *Formosante*, parce qu'il était sans passion, la consolait en chemin; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre; qu'*Amazan* lui avait donné des preuves assez éclatantes et assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment; que c'était un juste à qui la grâce d'*Orosmade* avait manqué, et qu'il n'en ferait que plus constant désormais dans l'amour et dans la vertu; que le désir d'expier sa faute le mettrait au-dessus de lui-même; qu'elle n'en ferait que plus heureuse; que plusieurs grandes princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts, et s'en étaient bien trouvées. Il lui en rapportait des exemples; et il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de *Formosante* fut enfin plus calme et plus paisible; elle aurait voulu n'être point si tôt partie; elle trouvait que ses licornes allaient trop vîte: mais elle n'osait revenir sur ses pas; combattue entre l'envie de

pardonner et celle de montrer ſa colère, entre ſon amour et ſa vanité, elle laiſſait aller ſes licornes ; elle courait le monde ſelon la prédiction de l'oracle de ſon père.

Amazan à ſon réveil apprend l'arrivée et le départ de *Formoſante* et du phénix ; il apprend le déſeſpoir et le courroux de la princeſſe ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reſte plus, s'écria-t-il, qu'à la ſuivre et à me tuer à ſes pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oiſifs accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le ſein des arts et d'une volupté tranquille et délicate ; que pluſieurs étrangers et des rois même avaient préféré ce repos, ſi agréablement occupé et ſi enchanteur, à leur patrie et à leur trône ; que d'ailleurs ſa voiture était briſée, et qu'un ſellier lui en feſait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déjà coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les dames les plus ſpirituelles et les plus aimables de la ville, chez qui on jouait très-bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'*affaire* pendant ce temps-là prenait ſon chocolat à ſa toilette, riait, chantait, et

feſait des agaceries au bel *Amazan*, qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le ſens d'un oiſon.

Comme la ſincérité, la cordialité, la franchiſe, ainſi que la magnanimité et le courage, compoſaient le caractère de ce grand prince, il avait conté ſes malheurs et ſes voyages à ſes amis ; ils ſavaient qu'il était couſin iſſu de germain de la princeſſe ; ils étaient informés du baiſer funeſte donné par elle au roi d'Egypte ; on ſe pardonne, lui dirent-ils, ces petites fraſques entre parens, ſans quoi il faudrait paſſer ſa vie dans d'éternelles querelles : rien n'ébranla ſon deſſein de courir après *Formoſante ;* mais ſa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de paſſer trois jours parmi les oiſifs dans les fêtes et dans les plaiſirs : enfin il prit congé d'eux en les embraſſant, en leur feſant accepter les diamans de ſon pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers et frivoles, puiſqu'ils n'en étaient que plus aimables et plus heureux. Les Germains, diſait-il, ſont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion ſont les hommes faits, les habitans de la Gaule ſont les enfans, et j'aime à jouer avec eux.

§. XI.

Ses guides n'eurent pas de peine à ſuivre la route de la princeſſe ; on ne parlait que d'elle et de ſon gros oiſeau. Tous les habitans étaient encore dans l'enthouſiaſme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie et de la Marche d'Ancône éprouvèrent depuis une ſurpriſe moins délicieuſe, quand ils virent une maiſon voler dans les airs ; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentiſſaient encore d'acclamations.

Quand *Amazan* fut aux pieds des Pyrénées, les magiſtrats et les druides du pays lui firent danſer malgré lui un tambourin ; mais ſitôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gaieté ni de joie. S'il entendit quelques chanſons de loin à loin, elles étaient toutes ſur un ton triſte : les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés et un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir ſemblait être en deuil. Si les domeſtiques d'*Amazan* interrogeaient les paſſans, ceux-ci répondaient par ſignes ; ſi on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maiſon enſeignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maiſon, et qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choſes dont on avait un beſoin preſſant.

Quand on demandait à ces ſilenciaires s'ils avaient vu paſſer la belle princeſſe de Babylone, ils répondaient avec moins de briéveté : Nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints baſanés ; elle étale une gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoûtante, et qu'on ne connaît preſque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arroſée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande île Atlantique, ſubmergée quelques ſiècles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laiſſaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient ſe mêler de rien, et que c'était aux Gaulois leurs voiſins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des paleſtins qui dès ce temps-là couraient dans tous les climats, pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces paleſtins, en prêtant ſur gages à cinquante pour cent, avaient attiré à eux preſque toutes les richeſſes du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Paleſtins étaient ſorciers ; et tous ceux qui étaient accuſés de magie étaient brûlés ſans miſéricorde par une compagnie de druides qu'on appelait *les rechercheurs* ou *les anthropokaies*

anthropokaies. Ces prêtres les revêtaient d'abord d'un habit de maſque, s'emparaient de leurs biens, et récitaient dévotement les propres prières des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La princeſſe de Babylone avait mis pied à terre dans la ville qu'on appela depuis Sevilla. Son deſſein était de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babylone revoir le roi *Bélus* ſon père, et oublier, ſi elle pouvait, ſon infidelle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux paleſtins qui feſaient toutes les affaires de la cour. Ils devaient lui fournir trois vaiſſeaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens néceſſaires, et convint du prix après avoir un peu diſputé.

L'hôteſſe était fort dévote, et ſon mari non moins dévot était familier, c'eſt-à-dire, eſpion des druides rechercheurs antropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans ſa maiſon une ſorcière et deux paleſtins qui feſaient un pacte avec le diable déguiſé en gros oiſeau doré. Les rechercheurs apprenant que la dame avait une prodigieuſe quantité de diamans, la jugèrent incontinent ſorcière; ils attendirent la nuit pour renfermer les deux cents cavaliers et les licornes qui dormaient dans de vaſtes écuries; car les rechercheurs ſont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils se saisirent de la princesse et d'*Irla ;* mais ils ne purent prendre le phénix qui s'envola à tire d'ailes : il se doutait bien qu'il trouverait *Amazan* sur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra sur la frontière de la Bétique, et lui apprit le désastre de la princesse. *Amazan* ne put parler ; il était trop saisi, trop en fureur. Il s'arme d'une cuirasse d'acier damasquiné d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots et d'une épée tranchante appelée *la fulminante*, qui pouvait fendre d'un seul coup des arbres, des rochers et des druides ; il couvre sa belle tête d'un casque d'or ombragé de plumes de héron et d'autruche. C'était l'ancienne armure de *Magog*, dont sa sœur *Aldée* lui avait fait présent dans son voyage en Scythie ; le peu de suivans qui l'accompagnaient montent comme lui chacun sur sa licorne.

Amazan, en embrassant son cher phénix, ne lui dit que ces tristes paroles : Je suis coupable ; si je n'avais pas couché avec une fille d'*affaire* dans la ville des oisifs, la belle princesse de Babylone ne serait pas dans cet état épouvantable ; courons aux anthropokaies. Il entre bientôt dans Sevilla ; quinze cents alguazils gardaient les portes de l'enclos où les deux cents gangarides et leurs licornes

étaient renfermés ſans avoir à manger; tout était préparé pour le ſacrifice qu'on allait faire de la princeſſe de Babylone, de ſa femme de chambre *Irla*, et de deux riches paleſtins.

Le grand anthropokaie, entouré de ſes petits anthropokaies, était déjà ſur ſon tribunal ſacré; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures, joignaient les deux mains ſans dire un mot; et l'on amenait la belle princeſſe, *Irla*, et les deux paleſtins, les mains liées derrière le dos, et vêtus d'un habit de maſque.

Le phénix entre par une lucarne dans la priſon où les gangarides commençaient déjà à enfoncer les portes. L'invincible *Amazan* les briſait en dehors. Ils ſortent tous armés, tous ſur leurs licornes; *Amazan* ſe met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverſer les alguazils, les familiers, les prêtres anthropokaies; chaque licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'*Amazan* coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait; le peuple fuyait en manteau noir et en fraiſe ſale, toujours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan ſaiſit de ſa main le grand rechercheur ſur ſon tribunal, et le jette ſur le bûcher qui était préparé à quarante pas; il y jeta auſſi les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux pieds de *Formoſante*.

Ah ! que vous êtes aimable, dit-elle, et que je vous adorerais, ſi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'*affaire !*

Tandis qu'*Amazan* feſait ſa paix avec la princeſſe, tandis que les gangarides entaſſaient dans le bûcher les corps de tous les anthropokaies, et que les flammes s'élevaient juſqu'aux nues, *Amazan* vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux monarque, la couronne en tête, s'avançait ſur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes ; cent autres chars ſuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perſonnages en manteau noir et en fraiſe, montés ſur de très-beaux chevaux ; une multitude de gens à pied ſuivait en cheveux gras et en ſilence.

D'abord *Amazan* fit ranger autour de lui ſes gangarides, et s'avança la lance en arrêt. Dès que le roi l'aperçut, il ôta ſa couronne, deſcendit de ſon char, embraſſa l'étrier d'*Amazan*, et lui dit : ,, Homme envoyé de DIEU, vous ,, êtes le vengeur du genre-humain, le libé- ,, rateur de ma patrie, mon protecteur. Ces ,, monſtres ſacrés dont vous avez purgé la ,, terre étaient mes maîtres au nom du *vieux* ,, *des ſept montagnes ;* j'étais forcé de ſouffrir ,, leur puiſſance criminelle. Mon peuple ,, m'aurait abandonné ſi j'avais voulu ſeule- ,, ment modérer leurs abominables atrocités.

» D'aujourd'hui je reſpire, je règne, et je » vous le dois. »

Enſuite il baiſa reſpectueuſement la main de *Formoſante*, et la ſupplia de vouloir bien monter avec *Amazan*, *Irla* et le phénix dans ſon carroſſe à huit mules. Les deux paleſtins, banquiers de la cour, encore proſternés à terre de frayeur et de reconnaiſſance, ſe relevèrent; et la troupe des licornes ſuivit le roi de la Bétique dans ſon palais.

Comme la dignité du roi d'un peuple grave exigeait que ſes mules allaſſent au petit pas, *Amazan* et *Formoſante* eurent le temps de lui conter leurs aventures. Il entretint auſſi le phénix, il l'admira et le baiſa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident, qui mangeaient les animaux, et qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux et barbares; que les ſeuls Gangarides avaient conſervé la nature et la dignité primitive de l'homme : mais il convenait ſurtout que les plus barbares des mortels étaient ces rechercheurs anthropokaies dont *Amazan* venait de purger le monde. Il ne ceſſait de le bénir et de le remercier. La belle *Formoſante* oubliait déjà l'aventure de la fille d'*affaire*, et n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait ſauvé la vie. *Amazan*, inſtruit de l'innocence du baiſer donné au roi d'Egypte et

de la réſurrection du phénix, goûtait une joie pure, et était animé du plus violent amour.

On dîna au palais, et on y fit aſſez mauvaiſe chère. Les cuiſiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe : *Amazan* conſeilla d'en faire venir des Gaules. Les muſiciens du roi exécutèrent pendant le repas cet air célèbre qu'on appela dans la ſuite des ſiècles *les folies d'Eſpagne*. Après le repas on parla d'affaires.

Le roi demanda au bel *Amazan*, à la belle *Formoſante* et au beau phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit *Amazan*, mon intention eſt de retourner à Babylone dont je ſuis l'héritier préſomptif, et de demander à mon oncle *Bélus* ma couſine iſſue de germaine, l'incomparable *Formoſante*, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon deſſein, dit la princeſſe, eſt aſſurément de ne jamais me ſéparer de mon couſin iſſu de germain ; mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du roi mon père, d'autant plus qu'il ne m'a donné permiſſion que d'aller en pélerinage à Baſſora, et que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le phénix, je ſuivrai par-tout ces deux tendres et généreux amans.

Vous avez raiſon, dit le roi de la Bétique ; mais le retour de Babylone n'eſt pas ſi aiſé que vous le penſez. Je ſais tous les jours des

nouvelles de ce pays-là par les vaiſſeaux tyriens, et par mes banquiers paleſtins qui ſont en correſpondance avec tous les peuples de la terre. Tout eſt en armes vers l'Euphrate et le Nil. Le roi de Scythie redemande l'héritage de ſa femme, à la tête de trois cents mille guerriers tous à cheval. Le roi d'Egypte et le roi des Indes déſolent auſſi les bords du Tigre et de l'Euphrate, chacun à la tête de trois cents mille hommes, pour ſe venger de ce qu'on s'eſt moqué d'eux. Pendant que le roi d'Egypte eſt hors de ſon pays, ſon ennemi le roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cents mille hommes; et le roi de Babylone n'a encore que ſix cents mille hommes ſur pied pour ſe défendre.

Je vous avoue, continua le roi, que lorſque j'entends parler de ces prodigieuſes armées que l'Orient vomit de ſon ſein, et de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille ſoldats qu'il eſt ſi difficile de vêtir et de nourrir, je ſuis tenté de croire que l'Orient a été fait bien long-temps avant l'Occident. Il ſemble que nous ſoyons ſortis avant-hier du chaos, et hier de la barbarie.

Sire, dit *Amazan*, les derniers venus l'emportent quelquefois ſur ceux qui ſont entrés les premiers dans la carrière. On penſe dans

mon pays que l'homme eſt originaire de l'Inde; mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le roi de la Bétique au phénix, qu'en penſez-vous ? Sire, répondit le phénix, je ſuis encore trop jeune pour être inſtruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-ſept mille ans ; mais mon père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me diſait qu'il avait appris de ſon père que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées et plus riches que les autres. Il tenait de ſes ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé ſur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion; je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmottes des Alpes, et les loups de la Gaule viennent de mon pays ; de même que je ne crois pas que les ſapins et les chênes de vos contrées deſcendent des palmiers et des cocotiers des Indes.

Mais d'où venons-nous donc ? dit le roi. Je n'en ſais rien, dit le phénix ; je voudrais ſeulement ſavoir où la belle princeſſe de Babylone et mon cher ami *Amazan* pourront aller. Je doute fort, repartit le roi, qu'avec ſes deux cents licornes il ſoit en état de percer à travers tant d'armées de trois cents mille hommes chacune. Pourquoi non ? dit *Amazan*.

Le roi de la Bétique ſentit le ſublime du

pourquoi non? mais il crut que le ſublime ſeul ne ſuffiſait pas contre des armées innombrables. Je vous conſeille, dit-il, d'aller trouver le roi d'Ethiopie ; je ſuis en relation avec ce prince noir par le moyen de mes paleſtins ; je vous donnerai des lettres pour lui : puiſqu'il eſt l'ennemi du roi d'Egypte, il ſera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-ſobres et très-braves ; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui ſautent au pied des Pyrénées, et qu'on appelle *Vaſques* ou *Vaſcons*. Envoyez un de vos guerriers ſur une licorne avec quelques diamans, il n'y a point de vaſcon qui ne quitte le caſtel, c'eſt-à-dire la chaumière de ſon père, pour vous ſervir. Ils ſont infatigables, courageux et plaiſans ; vous en ſerez très-ſatisfait. En attendant qu'ils ſoient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, et nous vous préparerons des vaiſſeaux. Je ne puis trop reconnaître le ſervice que vous m'avez rendu.

Amazan jouiſſait du bonheur d'avoir retrouvé *Formoſante*, et de goûter en paix dans ſa converſation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent preſque ceux de l'amour naiſſant.

Bientôt une troupe fière et joyeuſe de vaſcons arriva en danſant au tambourin ; l'autre

troupe fière et ſérieuſe de bétiquois était prête. Le vieux roi tanné embraſſa tendrement les deux amans ; il fit charger leurs vaiſſeaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de goliles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine et de beaucoup d'ail, en leur ſouhaitant une heureuſe traverſée, un amour conſtant et des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de ſiècles après la phénicienne *Didon*, ſœur d'un *Pygmalion*, épouſe d'un *Sychée*, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la ſuperbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanières, ſelon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, leſquels n'ont jamais conté de fables, et ſelon les profeſſeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu perſonne à Tyr qui ſe ſoit appelé *Pygmalion*, ou *Didon*, ou *Sychée*, qui ſont des noms entièrement grecs, et quoique enfin il n'y eût point de roi à Tyr en ces temps-là.

La ſuperbe Carthage n'était point encore un port de mer ; il n'y avait là que quelques numides qui feſaient ſécher des poiſſons au ſoleil. On côtoya la Bizacène et les Syrthes, les bords fertiles où furent depuis Cyrène et la grande Cherſonèſe.

Enfin on arriva vers la première embouchure

du fleuve ſacré du Nil. C'eſt à l'extrémité de cette terre fertile que le port de Canope recevait déjà les vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes, ſans qu'on sût ſi le dieu *Canope* avait fondé le port, ou ſi les habitans avaient fabriqué le dieu, ni ſi l'étoile *Canope* avait donné ſon nom à la ville, ou ſi la ville avait donné le ſien à l'étoile. Tout ce qu'on en ſavait, c'eſt que la ville et l'étoile étaient fort anciennes; et c'eſt tout ce qu'on peut ſavoir de l'origine des choſes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Ce fut là que le roi d'Ethiopie, ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible *Amazan*, et l'adorable *Formoſante*. Il prit l'un pour le dieu des combats, et l'autre pour la déeſſe de la beauté. *Amazan* lui préſenta la lettre de recommandation du roi d'Eſpagne. Le roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables, ſuivant la coutume indiſpenſable des temps héroïques : enſuite on parla d'aller exterminer les trois cents mille hommes du roi d'Egypte, les trois cents mille de l'empereur des Indes, et les trois cents mille du grand kan des Scythes qui aſſiégeaient l'immenſe, l'orgueilleuſe, la voluptueuſe ville de Babylone.

Les deux mille eſpagnols qu'*Amazan* avait amenés avec lui dirent qu'ils n'avaient que

faire du roi d'Ethiopie pour ſecourir Babylone ; que c'était aſſez que leur roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il ſuffiſait d'eux pour cette expédition.

Les vaſcons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres ; qu'ils battraient tout ſeuls les Egyptiens, les Indiens et les Scythes, et qu'ils ne voulaient marcher avec les eſpagnols qu'à condition que ceux-ci ſeraient à l'arrière-garde.

Les deux cents gangarides ſe mirent à rire des prétentions de leurs alliés, et ils ſoutinrent qu'avec cent licornes ſeulement ils feraient fuir tous les rois de la terre. La belle *Formoſante* les apaiſa par ſa prudence et par ſes diſcours enchanteurs. *Amazan* préſenta au monarque noir ſes gangarides, ſes licornes, les eſpagnols, les vaſcons et ſon bel oiſeau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arſinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée, pour aller attaquer les trois rois, et pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont faites depuis n'ont été que des combats de coqs et de cailles.

Chacun ſait comment le roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle *Formoſante*, et comment il la ſurprit au lit, lorſqu'un doux ſommeil fermait ſes longues paupières. On ſe ſouvient qu'*Amazan*, témoin de ce ſpectacle,

crut voir le jour et la nuit couchant enſemble. On n'ignore pas qu'*Amazan*, indigné de l'affront, tira ſoudain ſa fulminante, qu'il coupa la tête perverſe du nègre inſolent, et qu'il chaſſa tous les éthiopiens d'Egypte. Ces prodiges ne ſont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Egypte? La renommée a publié de ſes cent bouches les victoires qu'il remporta ſur les trois rois avec ſes eſpagnols, ſes vaſcons et ſes licornes. Il rendit la belle *Formoſante* à ſon père; il délivra toute la ſuite de ſa maîtreſſe que le roi d'Egypte avait réduite en eſclavage. Le grand-kan des Scythes ſe déclara ſon vaſſal, et ſon mariage avec la princeſſe *Aldée* fut confirmé. L'invincible et généreux *Amazan*, reconnu pour héritier du royaume de Babylone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix, en préſence de cent rois tributaires. La fête de ſon mariage ſurpaſſa en tout celle que le roi *Bélus* avait donnée. On ſervit à table le bœuf *Apis* rôti. Le roi d'Egypte et celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux, et ces noces furent célébrées par cinq cents grands poëtes de Babylone.

O Muſes! qu'on invoque toujours au commencement de ſon ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'eſt en vain qu'on me reproche de dire grâces ſans avoir dit *benedicite*. Muſes! vous n'en ſerez pas moins mes protectrices.

Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enſeignées aux mortels dans ce fidelle récit, ainſi qu'ils ont oſé falſifier *Candide*, l'*Ingénu* et les chaſtes aventures de la chaſte *Jeanne* qu'un ex-capucin a défigurées par des vers dignes des capucins, dans des éditions bataves. Qu'ils ne faſſent pas ce tort à mon typographe, chargé d'une nombreuſe famille, et qui poſsède à peine de quoi avoir des caractères, du papier et de l'encre.

O Muſes! impoſez ſilence au déteſtable *Cogé*, profeſſeur de bavarderie au collége Mazarin, qui n'a pas été content des diſcours moraux de *Bélisaire* et de l'empereur *Juſtinien*, et qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes.

Mettez un bâillon au pédant *Larcher* qui, ſans ſavoir un mot de l'ancien babylonien, ſans avoir voyagé comme moi ſur les bords de l'Euphrate et du Tigre, a eu l'impudence de ſoutenir que la belle *Formoſante*, fille du plus grand roi du monde, et la princeſſe *Aldée*, et toutes les femmes de cette reſpectable cour allaient coucher avec tous les palefreniers de l'Aſie pour de l'argent, dans le grand temple de Babylone, par principe de religion. Ce libertin de collége, votre ennemi et celui de la pudeur, accuſe les belles égyptiennes de

Mendès de n'avoir aimé que des boucs, ſe propoſant en ſecret, par cet exemple, de faire un tour en Egypte pour avoir enfin de bonnes aventures.

Comme il ne connaît pas plus le moderne que l'antique, il inſinue, dans l'eſpérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que l'incomparable *Ninon*, à l'âge de quatre-vingts ans, coucha avec l'abbé *Gédoin* de l'académie françaiſe et de celle des inſcriptions et belles-lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'abbé de *Châteauneuf* qu'il prend pour l'abbé *Gédoin*. Il ne connaît pas plus *Ninon* que les filles de Babylone.

Muſes, filles du ciel, votre ennemi *Larcher* fait plus; il ſe répand en éloges ſur la pédéraſtie; il oſe dire que tous les bambins de mon pays ſont ſujets à cette infamie. Il croit ſe ſauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles et chaſtes Muſes, qui déteſtez également le pédantiſme et la pédéraſtie, protégez-moi contre maître *Larcher!*

Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fréron*, ci-devant ſoi-diſant jéſuite; vous dont le parnaſſe eſt tantôt à bicêtre et tantôt au cabaret du coin; vous à qui l'on a rendu tant de juſtice ſur tous les théâtres de l'Europe dans l'honnête comédie de l'Ecoſſaiſe; vous digne fils du prêtre *Desfontaines*, qui naquîtes de ſes amours avec

un de ces beaux enfans qui portent un fer et un bandeau comme le fils de *Vénus*, et qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des cheminées ; mon cher *Aliboron*, pour qui j'ai toujours eu tant de tendreſſe, et qui m'avez fait rire un mois de ſuite du temps de cette Ecoſſaiſe, je vous recommande ma princeſſe de Babylone, dites-en bien du mal, afin qu'on la liſe.

Je ne vous oublierai point ici, gazetier eccléſiaſtique, illuſtre orateur des convulſionnaires, père de l'Egliſe fondée par l'abbé *Bécherand* et par *Abraham Chaumeix ;* ne manquez pas de dire dans vos feuilles, auſſi pieuſes qu'éloquentes et ſenſées, que la princeſſe de Babylone eſt hérétique, déiſte et athée. Tâchez ſurtout d'engager le ſieur *Riballier* à faire condamner la princeſſe de Babylone par la ſorbonne ; vous ferez grand plaiſir à mon libraire, à qui j'ai donné cette petite hiſtoire pour ſes étrennes.

Fin de la Princeſſe de Babylone.

LE

LE BLANC

ET

LE NOIR.

LE BLANC

ET

LE NOIR.

TOUT le monde dans la province de Candahar connaît l'aventure du jeune *Ruſtan*. Il était fils unique d'un mirza du pays ; c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza ſon père avait un bien honnête. On devait marier le jeune *Ruſtan* à une demoiſelle, ou mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionnément. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Cabul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Baſſora et d'Aſtracan ; et voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de ſon tréſor ; l'une était un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſédaient alors, et qui

s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un fakir de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneuſement ces deux pièces, lui dit-il, votre deſtinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au déſeſpoir réſolut d'aller voir à la foire de Cabul, ſi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût ſon diamant et ſon arme. Il menait ſa fille avec lui dans tous ſes voyages. Elle porta ſon diamant bien enfermé dans ſa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait ſi bien cacher, elle l'avait enfermé ſoigneuſement à Cachemire dans ſon grand coffre de la Chine.

Ruſtan et elle ſe virent à Cabul ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendreſſe de leur pays. La princeſſe, pour gage de ſon amour, lui donna ſon diamant, et *Ruſtan* lui promit à ſon départ de l'aller voir ſecrétement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui ſervaient de ſecrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel et de valets de chambre. L'un s'appelait *Topaze ;* il était beau, bien fait, blanc comme une circaſſienne, doux et ſerviable

comme un arménien, ſage comme un guèbre. L'autre ſe nommait *Ebène;* c'était un nègre fort joli, plus empreſſé, plus induſtrieux que *Topaze*, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de ſon voyage. *Topaze* tâcha de l'en détourner avec le zèle circonſpect d'un ſerviteur qui ne voulait pas lui déplaire ; il lui repréſenta tout ce qu'il haſardait. Comment laiſſer deux familles au déſeſpoir? comment mettre le couteau dans le cœur de ſes parens ? Il ébranla *Ruſtan ;* mais *Ebène* le raffermit et leva tous ſes ſcrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un ſi long voyage. Le ſage *Topaze* ne lui en aurait pas fait prêter ; *Ebène* y pourvut. Il prit adroitement le diamant de ſon maître, en fit faire un faux tout ſemblable qu'il remit à ſa place, et donna le véritable en gage à un arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ſes roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de ſon bagage; on monta à cheval. *Topaze* dit à ſon maître : J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances ſur votre entrepriſe ; mais après avoir remontré, il faut obéir ; je ſuis à vous, je vous aime, je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais conſultons en chemin l'oracle qui eſt à deux paraſanges d'ici. *Ruſtan* y conſentit. L'oracle répondit : *Si tu vas à*

l'Orient, *tu ſeras à l'Occident*. *Ruſtan* ne comprit rien à cette réponſe. *Topaze* ſoutint qu'elle ne contenait rien de bon. *Ebène*, toujours complaiſant, lui perſuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans Cabul; ils y allèrent. L'oracle de Cabul répondit en ces mots : *Si tu poſsèdes*, *tu ne poſſéderas pas*; *ſi tu es vainqueur*, *tu ne vaincras pas*; *ſi tu es Ruſtan*, *tu ne le ſeras pas*. Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, diſait *Topaze :* Ne redoutez rien, diſait *Ebène;* et ce miniſtre, comme on peut le croire, avait toujours raiſon auprès de ſon maître dont il encourageait la paſſion et l'eſpérance.

Au ſortir de Cabul, on marcha par une grande forêt, on s'aſſit ſur l'herbe pour manger, on laiſſa les chevaux paître. On ſe préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîner et le ſervice, lorſqu'on aperçut que *Topaze* et *Ebène* n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle; la forêt retentit des noms d'*Ebène* et de *Topaze*. Les valets les cherchent de tous côtés, et rempliſſent la forêt de leurs cris; ils reviennent ſans avoir rien vu, ſans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à *Ruſtan*, qu'un vautour qui ſe battait avec un aigle, et qui lui ôtait

toutes ſes plumes. Le récit de ce combat piqua la curioſité de *Ruſtan ;* il alla à pied ſur le lieu ; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit ſon éléphant, encore tout chargé de ſon bagage, qui était aſſailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de ſa corne, l'autre de ſa trompe. Le rhinocéros lâcha priſe à la vue de *Ruſtan ;* on ramena ſon éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choſes dans les forêts quand on voyage, s'écriait *Ruſtan.* Les valets étaient conſternés, et le maître au déſeſpoir d'avoir perdu à la fois ſes chevaux, ſon cher nègre, et le ſage *Topaze*, pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de ſon avis.

L'eſpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeſſe de Cachemire le conſolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruſtre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'eſt ſi beau, ni ſi rare, ni ſi léger à la courſe que les ânes de cette eſpèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raiſon, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer et careſſa. *Ruſtan* monte deſſus

après avoir dîné, et prend le chemin de Cachemire avec ſes domeſtiques, qui ſuivent les uns à pied, les autres montés ſur l'éléphant.

A peine était-il ſur ſon âne que cet animal tourne vers Cabul, au lieu de ſuivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des ſaccades, ſerrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Cabul.

Ruſtan ſuait, ſe démenait, ſe déſeſpérait, quand il rencontre un marchand de chameaux qui lui dit : Maître, vous avez là un âne bien malin qui vous mène où vous ne voulez pas aller; ſi vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choiſir. *Ruſtan* remercia la Providence de lui avoir procuré un ſi bon marché. *Topaze* avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage ſerait malheureux. Il monte ſur le plus beau chameau, les trois autres ſuivent; il rejoint ſa caravane, et ſe voit dans le chemin de ſon bonheur.

A peine a-t-il marché quatre paraſanges qu'il eſt arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux qui éblouiſſaient la vue et glaçaient le courage; nul moyen de paſſer, nul

nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit *Ruſtan*, que *Topaze* n'ait eu raiſon de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre ; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais *Ebène*, il me conſolerait, et il trouverait des expédiens ; mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la conſternation de ſa troupe : la nuit était noire, on la paſſa à ſe lamenter. Enfin la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il ſe réveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé ſur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie. Eſt-il poſſible? eſt-ce un ſonge? quel prodige! quel enchantement! oſerons-nous paſſer? Toute la troupe ſe mettait à genoux, ſe relevait, allait au pont, baiſait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, poſait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extaſe ; et *Ruſtan* diſait : Pour le coup le ciel me favoriſe : *Topaze* ne ſavait ce qu'il diſait ; les oracles étaient en ma faveur ; *Ebène* avait raiſon ; mais pourquoi n'eſt-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent que voilà le pont qui s'abyme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux!

tant mieux ! s'écria *Ruſtan ;* Dieu ſoit loué, le ciel ſoit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un ſimple gentilhomme ; il veut que j'épouſe ce que j'aime. Je ſerai prince de Cachemire ; c'eſt ainſi qu'en *poſſédant* ma maîtreſſe je ne *poſſéderai* pas mon petit marquiſat à Candahar. *Je ſerai Ruſtan, et je ne le ſerai pas*, puiſque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reſte s'expliquera de même : je ſuis trop heureux ; mais pourquoi *Ebène* n'eſt-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que *Topaze.*

Il avança encore quelques paraſanges avec la plus grande allégreſſe ; mais ſur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contreſcarpe, et plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, ſi elle avait été achevée, barra entièrement la caravane ſaiſie de crainte.

Tout le monde s'écria : DIEU veut que nous périſſions ici ; il n'a briſé le pont que pour nous ôter tout eſpoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O *Ruſtan !* ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuiſante douleur, l'abattement le plus accablant ſuccédaient dans l'ame de *Ruſtan* à la joie immodérée qu'il avait reſſentie, aux eſpérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à ſon avantage. O ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aye perdu mon ami *Topaze !*

Comme il prononçait ces paroles en pouſſant de profonds ſoupirs, et en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivans déſeſpérés, voilà la baſe de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, ſe préſente aux yeux éblouis ; et *Ruſtan* de s'écrier, et ſes gens de ſe jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverſe, et de crier miracle ! et de dire : *Ruſtan* eſt le favori de *Viſnou*, le bien-aimé de *Brama*, il ſera le maître du monde : *Ruſtan* le croyait, il était hors de lui, élevé au-deſſus de lui-même. Ah ! *Ebène*, mon cher *Ebène !* où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ! comment vous ai-je perdu ? belle princeſſe de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, et bordée de ruiſſeaux : au bout de la prairie ce ſont des

allées d'arbres à perte de vue ; et au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix et d'inſtrumens ; il voit des danſes ; il ſe hâte de paſſer un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre quel eſt ce beau pays.

Celui auquel il s'adreſſait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaiſirs ; nous célébrons les noces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur *Barbabou* à qui ſon père l'a promiſe ; que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles *Ruſtan* tomba évanoui, et le ſeigneur cachemirien crut qu'il était ſujet à l'épilepſie ; il le fit porter dans ſa maiſon où il fut long-temps ſans connaiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade qui, ayant repris un peu ſes eſprits, pouſſait des ſanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : *Topaze*, *Topaze*, vous aviez bien raiſon !

L'un des deux médecins dit au ſeigneur cachemirien : Je vois à ſon accent que c'eſt un jeune homme de Candahar, à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ſes yeux qu'il eſt devenu fou ;

confiez-le-moi, je le remènerai dans ſa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin aſſura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princeſſe, et le faire danſer. Pendant qu'ils conſultaient, le malade reprit ſes forces; les deux médecins furent congédiés, et *Ruſtan* demeura tête à tête avec ſon hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je ſais que cela n'eſt pas poli; je vous ſupplie de vouloir bien accepter mon éléphant, en reconnaiſſance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta enſuite toutes ſes aventures, en ſe gardant bien de lui parler de l'objet de ſon voyage. Mais au nom de *Vitſnou* et de *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel eſt cet heureux *Barbabou* qui épouſe la princeſſe de Cachemire; pourquoi ſon père l'a choiſi pour gendre, et pourquoi la princeſſe l'a accepté pour ſon époux.

Seigneur, lui dit le cachemirien, la princeſſe n'a point du tout accepté *Barbabou :* au contraire, elle eſt dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie ſon mariage; elle s'eſt enfermée dans la tour de ſon palais; elle ne veut voir aucune des réjouiſſances qu'on fait pour elle. *Ruſtan*, en entendant ces paroles, ſe ſentit renaître;

l'éclat de ſes couleurs, que la douleur avait flétries, reparut ſur ſon viſage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obſtine à donner ſa fille à un *Barbabou* dont elle ne veut pas ?

Voici le fait, répondit le cachemirien. Savez-vous que notre auguſte prince avait perdu un gros diamant et un javelot qui lui tenaient fort au cœur ? Ah ! je le ſais très-bien, dit *Ruſtan*. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince, au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis ſa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur *Barbabou* qui était muni du diamant, et il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de ſon hôte, et courut ſur ſon dromadaire à la ville capitale où ſe devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choſes importantes à lui communiquer ; il demande une audience, on lui répond que le prince eſt occupé des préparatifs de la noce : c'eſt pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. Il preſſe tant qu'il eſt introduit. Monſeigneur, dit-il, que DIEU couronne tous vos jours de gloire et de magnificence ! votre gendre eſt un fripon.

Comment un fripon ? qu'oſez-vous dire ? eſt-ce ainſi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choiſi ? Oui, un fripon, reprit *Ruſtan ;* et pour le prouver à votre alteſſe, c'eſt que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans ; et comme il ne s'y connaiſſait guère, il ne put dire quel était le véritable: Voilà deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir *Barbabou*, et lui demanda s'il ne l'avait point trompé. *Barbabou* jura qu'il avait acheté ſon diamant d'un arménien ; l'autre ne diſait pas de qui il tenait le ſien, mais il propoſa un expédient : ce fut qu'il plût à ſon alteſſe de le faire combattre ſur le champ contre ſon rival. Ce n'eſt pas aſſez que votre gendre donne un diamant, diſait-il, il faut auſſi qu'il donne des preuves de valeur : ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouſe la princeſſe? Très-bon, répondit le prince, ce ſera un fort beau ſpectacle pour la cour ; battez-vous vîte tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, ſelon l'uſage de Cachemire, et il épouſera ma fille.

Les deux prétendans deſcendent auſſitôt dans la cour. Il y avait ſur l'eſcalier une pie et un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous,

battez-vous ; la pie, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince ; les deux rivaux y prirent garde à peine : ils commencent le combat ; tous les courtiſans feſaient un cercle autour d'eux. La princeſſe, ſe tenant toujours renfermée dans ſa tour, ne voulut point aſſiſter à ce ſpectacle ; elle était bien loin de ſe douter que ſon amant fût à Cachemire, et elle avait tant d'horreur pour *Barbabou* qu'elle ne voulait rien voir. Le combat ſe paſſa le mieux du monde ; *Barbabou* fut tué roide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que *Ruſtan* était fort joli : c'eſt preſque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe et le caſque du vaincu, et vint ſuivi de toute la cour, au ſon des fanfares, ſe préſenter ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Tout le monde criait : Belle princeſſe, venez voir votre beau mari qui a tué ſon vilain rival ; ſes femmes répétaient ces paroles. La princeſſe mit par malheur la tête à la fenêtre, et, voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en déſeſpérée à ſon coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer ſon cher *Ruſtan* au défaut de la cuiraſſe ; il jeta un grand cri, et à ce cri la princeſſe crut reconnaître la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les

yeux et dans le cœur. *Ruſtan* était déjà tombé tout ſanglant dans les bras de ſon père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaiſſance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendreſſe, ni l'horreur ! Elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baiſers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans ſon cœur, et meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ſes deux diamans funeſtes ; et, tandis qu'on prépare les funérailles de ſa fille, au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais *Ruſtan* enſanglanté, qui avait encore un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La première choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt *Topaze* et *Ebène*. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? peut-être la princeſſe vivrait encore, ſi vous aviez été près du malheureux *Ruſtan*. Je ne vous ai pas abandonné un ſeul moment, dit *Topaze*. J'ai toujours été près de vous, dit *Ebène*.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi inſulter à mes derniers momens ? répondit *Ruſtan* d'une

voix languiſſante. Vous pouvez m'en croire, dit *Topaze;* vous ſavez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles ſuites. C'eſt moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage, pour vous forcer à retourner dans votre patrie; j'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père : c'eſt moi qui ai égaré vos chevaux; c'eſt moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de paſſer; c'eſt moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin ſi funeſte; j'étais le médecin qui vous conſeillait l'air natal; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit *Ebène*, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte; j'ai bâti le pont ſur lequel vous avez paſſé; j'ai creuſé la caverne que vous avez traverſée; je ſuis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas! ſouviens-toi des oracles, dit *Topaze: Si tu vas à l'Orient, tu ſeras à l'Occident.* Oui, dit *Ebène*, on enſevelit ici les morts le viſage tourné à l'Occident : l'oracle était clair, que

ne l'as-tu compris ? *Tu as poſſédé, et tu ne poſſédais pas ;* car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en ſavais rien. Tu es vainqueur, et tu meurs ; tu es *Ruſtan*, et tu ceſſes de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainſi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de *Topaze*, et quatre ailes noires celui d'*Ebène*. Que vois-je ? s'écria *Ruſtan*. *Topaze* et *Ebène* répondirent enſemble : Tu vois tes deux génies. Eh ! Meſſieurs, leur dit le malheureux *Ruſtan*, de quoi vous mêliez-vous ? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'eſt la loi, dit *Topaze ;* chaque homme a ſes deux génies, c'eſt *Platon* qui l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété enſuite ; tu vois que rien n'eſt plus véritable : moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidellement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne ; et puis, comment oſes-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, et que tu me laiſſes mourir moi et ma maîtreſſe miſérablement ? Hélas ! c'était ta deſtinée, dit *Topaze*. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie

eſt-il bon? Et toi, *Ebène*, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie? Vous l'avez dit, répondit *Ebène*. Mais tu étais donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe? Non, elle avait le ſien, et je l'ai parfaitement ſecondé. Ah! maudit *Ebène*, ſi tu es ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que *Topaze?* vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un eſt bon, et l'autre méchant de ſa nature? Ce n'eſt pas une conſéquence, dit *Ebène*, mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible, reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait fait un génie ſi funeſte. Poſſible ou non poſſible, repartit *Ebène*, la choſe eſt comme je te le dis. Hélas! dit *Topaze*, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te faire diſputer pour allumer ton ſang et précipiter l'heure de ta mort? Va, je ne ſuis guère plus content de toi que de lui, dit le triſte *Ruſtan :* il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal; et toi qui prétendais me défendre, tu ne m'as ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le bon génie. Et moi auſſi, dit le mourant; il y a quelque choſe là-deſſous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ſerai inſtruit dans un moment, dit *Ruſtan.* C'eſt ce que nous verrons, dit *Topaze.* Alors tout diſparut.

Ruſtan ſe retrouva dans la maiſon de ſon père, dont il n'était pas ſorti, et dans ſon lit où il avait dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut, tout en ſueur, tout égaré ; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet de chambre *Topaze* accourt en bonnet de nuit, et tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie ? s'écria *Ruſtan ;* la belle princeſſe de Cachemire en réchappera-t-elle ?... Monſeigneur rêve-t-il ? répondit froidement *Topaze.*

Ah ! s'écriait *Ruſtan*, qu'eſt donc devenu ce barbare *Ebène* avec ſes quatre ailes noires ? c'eſt lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle. — Monſeigneur, je l'ai laiſſé là-haut qui ronfle ; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre ? — Le ſcélérat ! il y a ſix mois entiers qu'il me perſécute ; c'eſt lui qui me mena à cette fatale foire de Cabul ; c'eſt lui qui m'eſcamota le diamant que m'avait donné la princeſſe ; il eſt ſeul la cauſe de mon voyage, de la mort de ma princeſſe, et du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Raſſurez-vous, dit *Topaze*, vous n'avez jamais été à Cabul ; il n'y a point de princeſſe de Cachemire ; ſon père n'a jamais eu que deux garçons qui ſont actuellement au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant ; la princeſſe ne peut être morte, puiſqu'elle n'eſt pas née ; et vous vous portez à merveille.

Comment, il n'eſt pas vrai que tu m'aſſiſtais à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin et pie? — Monſeigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le ſommeil que dans la veille. DIEU a voulu que cette file d'idées vous ait paſſé par la tête, pour vous donner apparemment quelque inſtruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit *Ruſtan ;* combien de temps ai-je dormi ? — Monſeigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. — Eh bien, maudit raiſonneur, comment veux-tu qu'en une heure de temps j'aye été à la foire de Cabul il y a ſix mois, que j'en ſois revenu, que j'aye fait le voyage de Cachemire, et que nous ſoyons morts, *Barbabou*, la princeſſe et moi ? — Monſeigneur, il n'y a rien de plus aiſé et de plus ordinaire, et vous auriez pu réellement faire le tour du monde, et avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de temps.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des Perſes écrite par *Zoroaſtre ?* cependant cet abrégé contient huit cents mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux l'un après l'autre en une

heure ; or vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſé à *Brama* de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure, que de les étendre dans l'eſpace de huit cents mille années ; c'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le temps tourne ſur une roue dont le diamètre eſt infini. Sous cette roue immenſe eſt une multitude innombrable de roues les unes dans les autres ; celle du centre eſt imperceptible, et fait un nombre infini de tours préciſément dans le même temps que la grande roue n'en achève qu'un. Il eſt clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, peuvent arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de temps que la cent millième partie d'une ſeconde ; et on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

Je n'y entends rien, dit *Ruſtan*. Si vous voulez, dit *Topaze*, j'ai un perroquet qui vous le fera aiſément comprendre. Il eſt né quelque temps avant le déluge ; il a été dans l'arche ; il a beaucoup vu ; cependant il n'a encore qu'un an et demi : il vous contera ſon hiſtoire qui eſt fort intéreſſante.

Allez vîte chercher votre perroquet, dit *Ruſtan ;* il m'amuſera juſqu'à ce que je puiſſe me rendormir. Il eſt chez ma ſœur la religieuſe, dit *Topaze ;* je vais le chercher, vous en ſerez content ; ſa mémoire eſt fidelle, il conte ſim-

plement, ſans chercher à montrer de l'eſprit à tout propos, et ſans faire des phraſes. Tant mieux, dit *Ruſtan*, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainſi.

N. B. *Mademoiſelle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'hiſtoire du perroquet dans le porte-feuille de feu ſon couſin Antoine Vadé, auteur de ce conte. C'eſt grand dommage, vu le temps auquel vivait ce perroquet.*

JEANNOT

JEANNOT

ET

COLIN.

JEANNOT

ET

COLIN.

PLUSIEURS perſonnes dignes de foi ont vu *Jeannot* et *Colin* à l'école dans la ville d'Iſſoire en Auvergne, ville fameuſe dans tout l'univers par ſon collége et par ſes chaudrons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé ; *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le ſou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne ſe trouvait pas puiſſamment riche au bout de l'année.

Jeannot et *Colin* étaient fort jolis pour des auvergnats ; ils s'aimaient beaucoup ; et ils avaient enſemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on ſe reſſouvient toujours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le temps de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût : le tout était

accompagné d'une lettre à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, et mépriſa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poſte, et apporte une ſeconde lettre à monſieur le marquis de *la Jeannotière ;* c'était un ordre de monſieur ſon père de faire venir monſieur ſon fils à Paris, *Jeannot* monta en chaiſe en tendant la main à *Colin* avec un ſourire de protection aſſez noble. *Colin* ſentit ſon néant, et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'inſtruire doivent ſavoir que M. *Jeannot*, le père, avait acquis aſſez rapidement des biens immenſes dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'eſt parce qu'on eſt heureux. M. *Jeannot* était bien fait, ſa femme auſſi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorſque la fortune, qui élève et qui abaiſſe les hommes à ſon gré, les préſenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait ſe vanter d'avoir tué plus de ſoldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à madame ; la femme de *Jeannot* plut à

monſieur. *Jeannot* fut bientôt de part dans l'entrepriſe ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on eſt dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller; on fait ſans peine une fortune immenſe. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne ſavent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au haſard, et font contre vous des brochures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à *Jeannot* le père, qui fut bientôt M. de *la Jeannotière*, et qui, ayant acheté un marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école monſieur le marquis ſon fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à ſon ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler*. Le petit marquis ne lui fit point de réponſe : *Colin* en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur qui était un homme du bel air, et qui ne ſavait rien, ne put rien enſeigner à ſon pupille. Monſieur voulait que ſon fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maiſon commença par lui dire :

Monſieur, comme vous ſavez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... Moi, Monſieur, du latin ! je n'en ſais pas un mot, répondit le bel eſprit, et bien m'en a pris : il eſt clair qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le latin.

Eh bien, n'avais-je pas raiſon? dit madame. Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde ; et vous voyez bien que s'il ſavait le latin, il ſerait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin quand on a un procès ? fait-on l'amour en latin ? Monſieur, ébloui de ces raiſons, paſſa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point ſon temps à connaître *Cicéron*, *Horace* et *Virgile*. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il ſache quelque choſe ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui ſervira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monſieur le marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins ? ils

ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience qu'on appelle, je crois, l'*aſtronomie*. Quelle pitié! repartit le gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? et faudra-t-il que monſieur le marquis ſe tue à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princeſſes de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? diſait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on conſultait; et s'il ſait *les moyens de plaire*, il ſaura tout: c'eſt un art qu'il apprendra chez madame ſa mère, ſans que ni l'un ni l'autre ſe donnent la moindre peine.

Madame à ce diſcours embraſſa le gracieux ignorant, et lui dit: On voit bien, Monſieur, que vous êtes l'homme du monde le plus ſavant; mon fils vous devra toute ſon éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne ſerait

pas mal qu'il sût un peu d'hiſtoire. Hélas ! Madame, à quoi cela eſt-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſait un de nos beaux eſprits, ne ſont que des fables convenues ; et pour les modernes, c'eſt un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monſieur votre fils que *Charlemagne* ait inſtitué les douze pairs de France, et que ſon ſucceſſeur ait été bègue ?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles ; mais de toutes les ſciences la plus abſurde, à mon avis, et celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes et des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie, en vérité, n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire ; mais ils furent entièrement de ſon avis.

Un ſeigneur comme monſieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau

cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter pour ſon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune ſeigneur heureuſement né n'eſt ni peintre, ni muſicien, ni architecte, ni ſculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer; il ſuffit que monſieur le marquis ait du goût; c'eſt aux artiſtes à travailler pour lui; et c'eſt en quoi on a très-grande raiſon de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui ſont très-riches) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme eſt de réuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès? s'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe lève aujourd'hui avec le ſoleil? s'informe-t-on à ſouper

ſi *Clodion le chevelu* paſſa le Rhin? Non, ſans doute, s'écria la marquiſe de *la Jeannotière*, que ſes charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde, et monſieur mon fils ne doit point éteindre ſon génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il eſt bon qu'un jeune ſeigneur puiſſe briller dans l'occaſion, comme dit monſieur mon mari. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des ſciences était une choſe dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, Madame? ne ſerait-ce point la botanique? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finiſſait par un *on*. — Ah, j'entends, Madame, c'eſt le blaſon: c'eſt, à la vérité, une ſcience fort profonde; mais elle n'eſt plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ſes armes aux portières de ſon carroſſe; c'était la choſe du monde la plus utile dans un Etat bien policé. D'ailleurs cette étude ſerait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ſes armoiries; et vous ſavez que tout ce qui devient commun eſt peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des ſciences, il fut décidé que monſieur le marquis apprendrait à danſer.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un

talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes; et ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troisième; mais comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les fesait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; et il fut mis dans l'*Année littéraire* au rang des *la Fare*, des *Chaulieu*, des *Hamilton*, des *Sarrasin* et des *Voiture*.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils, et en attendant il fit

l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parens s'épuiſaient encore davantage à vivre en grands ſeigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voiſine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe réſoudre à mettre en ſureté les grands biens de monſieur et de madame de *la Jeannotière*, en ſe les appropriant, et en épouſant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, ſe laiſſa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduiſit par degrés, l'enchanta, le ſubjugua ſans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conſeils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voiſine propoſa le mariage; les parens, éblouis de la ſplendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la propoſition: ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouſer une femme qu'il adorait et dont il était aimé; les amis de la maiſon le félicitaient; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouſe que l'amour, l'eſtime et l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une converſation tendre et animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour

mener une vie délicieuſe, lorſqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huiſſiers déménagent la maiſon de monſieur et de madame; tout eſt ſaiſi par des créanciers; on parle de priſe de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'eſt que ça, ce que c'eſt que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vîte. Il y court, il arrive à la maiſon; ſon père était déjà empriſonné : tous les domeſtiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était ſeule, ſans ſecours, ſans conſolation, noyée dans les larmes; il ne lui reſtait rien que le ſouvenir de ſa fortune, de ſa beauté, de ſes fautes et de ſes folles dépenſes.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin : Ne nous déſeſpérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdument, elle eſt plus généreuſe encore que riche, je réponds d'elle; je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez ſa maîtreſſe; il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'eſt vous, M. de *la Jeannotière;* que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainſi ſa mère? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux

toujours du bien: j'ai beſoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais aſſez bien tourné, lui dit l'officier, ſi tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis ſtupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher ſon ancien gouverneur, dépoſa ſes douleurs dans ſon ſein, et lui demanda des conſeils. Celui ci lui propoſa de ſe faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas! je ne ſais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cauſe de mon malheur; et il ſanglottait en lui parlant ainſi. Faites des romans, lui dit un bel eſprit qui était là, c'eſt une excellente reſſource à Paris.

Le jeune homme, plus déſeſpéré que jamais, courut chez le confeſſeur de ſa mère; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première conſidération; dès qu'il le vit, il ſe précipita vers lui. Eh mon Dieu, monſieur le Marquis, où eſt votre carroſſe? comment ſe porte la reſpectable madame la marquiſe votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le déſaſtre de ſa famille. A meſure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus impoſante: Mon fils, voilà où DIEU vous voulait, les richeſſes ne ſervent qu'à corrompre

le cœur; DIEU a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité?

Oui, Monſieur. — Tant mieux, elle eſt sûre de ſon ſalut. — Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque ſecours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu-près de même par ſes amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reſte de ſa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du déſeſpoir, il vit avancer une chaiſe roulante à l'antique, eſpèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, ſuivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaiſe un jeune homme groſſièrement vêtu; c'était un viſage rond et frais qui reſpirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme brune, et aſſez groſſièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abymé dans ſa douleur. Eh, mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'eſt-là *Jeannot*. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête: c'eſt *Jeannot*, lui-même, c'eſt *Jeannot*. Le petit homme

rebondi ne fait qu'un ſaut, et court embraſſer ſon ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin;* la honte et les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit *Colin*, mais tu as beau être grand ſeigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot* confus et attendri lui conta en ſanglottant une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reſte, lui dit *Colin;* embraſſe ma petite femme, et allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied, ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? — Oui, tout eſt à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en uſtenſiles néceſſaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; DIEU nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne ſois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur et la joie, la tendreſſe et la honte; et

il se disait tous bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et *Colin* que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction ! La bonté d'ame de *Colin* développe dans le cœur de *Jeannot* le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit *Colin;* et quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires ; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose ; je me charge de tout. *Colin* fit tant qu'il tira le père de prison. *Jeannot* retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de *Colin;* laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, et *Jeannotte* la mère, et *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Fin de Jeannot et Colin, et du Tome second.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES EN CE VOLUME.

L'INGENU, HISTOIRE VERITABLE. page 3

CHAPITRE Ier. *Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne et mademoiſelle ſa ſœur rencontrèrent un huron.* 5

CHAP. II. *Le huron nommé l'Ingénu reconnu de ſes parens.* 15

CHAP. III. *Le huron, nommé l'Ingénu, converti.* 21

CHAP. IV. *L'Ingénu baptiſé.* 26

CHAP. V. *L'Ingénu amoureux.* 30

CHAP. VI. *L'Ingénu court chez ſa maîtreſſe, et devient furieux.* 35

CHAP. VII. *L'Ingénu repouſſe les Anglais.* 40

CHAP. VIII. *L'Ingénu va en cour. Il ſoupe en chemin avec des huguenots.* 44

CHAP. IX. *Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la cour.* 48

CHAP. X. *L'Ingénu enfermé à la baſtille avec un janſéniſte.* 53

CHAP. XI. *Comment l'Ingénu développe son génie.* 60

CHAP. XII. *Ce que l'Ingénu pense des pièces de théâtre.* 65

CHAP. XIII. *La belle Saint-Yves va à Versailles.* 68

CHAP. XIV. *Progrès de l'esprit de l'Ingénu.* 75

CHAP. XV. *La belle Saint-Yves résiste à des propositions délicates.* 78

CHAP. XVI. *Elle consulte un jésuite.* 83

CHAP. XVII. *Elle succombe par vertu.* 86

CHAP. XVIII. *Elle délivre son amant et un janséniste.* 89

CHAP. XIX. *L'Ingénu, la belle Saint-Yves et leurs parens sont rassemblés.* 94

CHAP. XX. *La belle Saint-Yves meurt, et ce qui en arrive.* 105

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS. 117

Avertissement des éditeurs. 119

Désastre de l'homme aux quarante écus. 128

Entretien avec un géomètre. 132

Aventure avec un carme. 156

Audience de M. le contrôleur général. 159

Lettre à l'homme aux quarante écus. 163

Nouvelles douleurs occasionnées par les nouveaux systêmes. 168

Mariage de l'homme aux quarante écus. 175
L'homme aux quarante écus, devenu père, raisonne sur les moines. 185
Des impôts payés à l'étranger. 194
Des proportions. 198
De la vérole. 207
Grande querelle. 216
Scélérat chassé. 219
Le bon sens de M. André. 222
D'un bon souper chez M. André. 225
LA PRINCESSE DE BABYLONE. 235
LE BLANC ET LE NOIR. 253
JEANNOT ET COLIN. 377

Fin de la Table du tome second.

Universitas BIBLIOTHECA

CE

a39003 002350576b

CE PQ 2070
1785A V057
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353108

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 09 03 0